This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.

THE DORSCH LIBRARY.

The private Library of Edward Dorsch, M. D., of Monroe, Michigan, presented to the University of Michigan by his widow, May, 1888, in accordance with a wish expressed by him.

DC
130
.S17
A3

MEMOIRES
DE
M. DE S. H***.
TOME SECOND.

MEMOIRES

DE 3746-4

M. DE S. H***.

Saint-Hilaire, Armand de Mormès, sieur de,

CONTENANT

CE qui s'est passé de plus considérable en France, depuis le décès du Cardinal DE MAZARIN, jusqu'à la mort DE LOUIS XIV.

TOME SECOND.

M. I. L.

A AMSTERDAM,
Chez ARSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXVI.

MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE SAINT H***.

LIVRE TROISIEME.

TOUTES les Victoires que les Armes de France remporterent cette année 1690, sur cette quantité prodigieuse d'Ennemis, qu'on peut dire qu'elle s'étoit suscités, confondirent leurs espérances. Les Puissances confédérées firent de nouveaux efforts pour se remettre de leurs pertes ; & se ranimant par les heureux succès du Prince d'Orange en Irlande & en Angleterre, elles mirent de nouvelles forces sur pied, & se flatterent, par leurs négociations, que les Suisses, du moins les Cantons Pro-

restans, romproient avec la France. Mais toutes leurs peines devinrent inutiles; & cette Nation aima mieux se conserver l'amitié & l'argent de la France, que de s'attirer sur les bras des affaires très dangereuses pour leur repos & leur liberté.

Le Roi, de son côté, augmenta ses troupes, quoiqu'il en coutât beaucoup, tant en hommes qu'en argent; mais il fut admirablement bien servi par M. de Pontchartrain, qui eut les finances à la place de M. Pelletier. Ce nouveau Ministre étoit d'une famille, dont il y avoit déja eu deux ou trois Secretaires d'Etat; mais il n'étoit pas né riche, & avoit été contraint, par le désordre de ses affaires, de vendre une Charge de Conseiller au Parlement, & de se retirer, avec sa famille, à la campagne, où il demeuroit la plus grande partie de l'année. Le Roi le nomma ensuite premier Président du Parlement de Bretagne, d'où il venoit de tems en tems à Paris. Il avoit coutume de se retirer, à certains jours de l'année, dans la Maison de l'Oratoire, où il avoit fait connoissance & s'étoit lié d'amitié avec M. Pelletier, qui le jugea très capable de remplir une

Charge d'Intendant des Finances. M. de Pontchartrain s'en acquitta en effet si parfaitement, que lorsque M. Pelletier se retira du Ministere, il le proposa au Roi, préférablement à son propre frere, pour lui succéder.

Le Prince d'Orange ayant affermi son Gouvernement en Angleterre, & obtenu tout ce qu'il avoit voulu dans son Parlement, fit passer beaucoup de troupes dans les Pays-Bas, & les suivit de près. Il fut reçu en Hollande avec de grandes acclamations; & les Etats Généraux lui firent une réception & une entrée magnifique. Elle fut honorée de la présence de quinze ou seize Princes Souverains, qui se rendirent à la Haye, & concerterent avec lui pour le bien de la cause commune. Ceux qui ne purent pas s'y rendre, envoyerent leurs Ministres; & jamais on ne vit en Hollande une Assemblée si brillante & si illustre. Mais Louis XIV le tira de cette pompe pour le faire venir en diligence au secours des Pays-Bas Espagnols, & le rendre témoin de la prise de Mons.

Cette ville fut investie le 15 Mars; le 21, le Roi parut au Camp, & y trouva une Armée de plus de quatre-

vingt mille hommes, & un prodigieux attirail de guerre. En arrivant il fit le tour de la place & des lignes de circouvallation, étant accompagné de Monseigneur le Dauphin & suivi des Maréchaux de Duras, Luxembourg & Lafeuillade, qui commandoient sous Sa Majesté : il visita tous les quartiers, dont il approuva la disposition.

Le 23 la tranchée fut ouverte du côté de la porte de Berthamont. Le 25 & les jours suivans, la Place fut battue par une nombreuse artillerie, quantité de mortiers & une multitude de boulets rouges, qui mirent le feu en plusieurs endroits de la ville & épouvanterent fort la Bourgeoisie. On eut avis que le Prince d'Orange assembloit une puissante Armée à Halle pour secourir la place. Sur cette nouvelle, le Maréchal d'Humieres, qui étoit campé à Harlebeque sur la Lys, avec une Armée de douze à quinze mille hommes, eut ordre d'en partir, pour s'approcher de celle du Roi, qui envoya M. Rozen, Lieutenant Général, avec un corps de Cavalerie, reconnoître l'Armée du Prince d'Orange. Ce Général rapporta qu'elle grossissoit de jour en jour & que le Prince se

difpofoit à marcher pour tenter le fecours ; quoique le Roi ne crût pas qu'il osât l'entreprendre, parcequ'il ne pouvoit tout au plus raſſembler que quarante mille hommes, il ne laiſſa pas de prendre toutes ſes précautions, & diſpoſa la meilleure partie de ſon Armée, ſous M. de Luxembourg, pour faire tête au Prince d'Orange, pendant que l'autre continueroit le Siége.

Le premier Avril, on commença de combler le foſſé de l'ouvrage à corne, que l'on attaqua ſur les trois heures après midi. Les Aſſiégés en furent chaſſés en un petit combat ; ils revinrent auſſi-tôt & le reprirent, parceque l'on ne s'y étoit pas encore aſſez bien établi. Le lendemain il fut attaqué de nouveau, & emporté ſans retour. La nuit du 5 on combla l'avant foſſé, & le 6 on fit un logement ſur la contr'eſcarpe de la demie lune ; le 7 on étendit ce logement & on embraſſa la demie lune : le 8, ſur les quatre heures du ſoir, les Aſſiégés battirent la chamade & capitulerent ; le 10, le Prince de Bergh, qui commandoit dans Mons, en ſortit avec ſa garniſon, encore forte de cinq mille hommes ; & pour s'excuſer de ne l'avoir pas défendue plus long-tems, il

en rejeta la faute ſur les Bourgeois (qui, à ce qu'il diſoit) l'avoient forcé de capituler. Quoi qu'il en ſoit, cette ville coûta fort peu de monde. M. de Bouflers y fut bleſſé d'un coup de mouſquet à l'oreille ; le Marquis de Loſtanges y fut tué. Sa Majeſté donna le Gouvernement de cette place à M. de Vertillac, & s'en retourna à Verſailles. Son Armée alla ſe rafraîchir dans des quartiers, en attendant la ſaiſon de ſe mettre en pleine campagne. Le Prince d'Orange en fit autant de la ſienne, & repaſſa en Hollande, de-là en Angleterre.

Dans le mois de Mars, le Roi fit aſſiéger Nice en Provence, par M. de Catinat; cette Place appartenoit au Duc de Savoye : elle fut auſſi inveſtie par une petite Armée navale, afin que nul ſecours ne s'y pût introduire. La Citadelle étoit bonne & bien munie ; mais une bombe, qui y fut jettée par les Aſſiégeans, ayant mis le feu à un magaſin à poudre, toute la garniſon en fut preſque anéantie, & la Place ſe trouva ſi ouverte, qu'elle fût contrainte de ſe rendre. M. de Catinat s'empara encore de Villefranche, des forts de Saint-Auſpice & Montalban, &

par ces conquêtes, ferma l'entrée de la Provence aux Ennemis.

Il y eut cette année cinq Armées de terre en campagne, sans compter celle d'Irlande, que M. de Saint-Ruth alla commander; mais les affaires y étoient si désespérées, qu'il n'y eut rien à faire, & que ce Général fut vaincu & tué dans une bataille près d'Athlone; les Anglois se rendirent entierement Maîtres de ce Royaume, & tous les troubles d'Ecosse furent assoupis.

On comptoit sur de grands événemens en Flandres pendant cette campagne; car le Prince d'Orange n'ayant plus rien qui l'occupât en Irlande, & ses affaires étant finies en Angleterre, repassa la mer une seconde fois, pour se mettre à la tête d'une nombreuse Armée, qui s'assembla sous Bruxelles vers la fin du mois de Mai; mais elle manqua d'être défaite avant que d'être entierement formée.

M. de Luxembourg ayant assemblé, le 15 Mai, aux environs de Courtrai, l'Armée de France, forte de quarante-cinq mille hommes, & composée des meilleures troupes du Roi, la mena passer l'Escaut le 20, près du village d'Autrive, & prenant sa marche par Re-

nai, Leſſinnes & Enghien, arriva le 29 ſur la hauteur de Notre-Dame de Halle, que les Ennemis avoient commencé de fortifier. Il appuya ſa droite à la petite riviere de Senne, & ſa gauche, à Bennerage, ayant derriere lui le petit ruiſſeau qui paſſe à Helbek, & Halle derriere ſa droite. On jetta deux ponts ſur la Senne dès le même ſoir, afin d'inveſtir la ville de l'autre côté de cette riviere; mais comme elle n'étoit pas en état de défenſe, M. de Valdek, qui étoit campé à Anderlek, ſeulement éloigné de 2 petites lieues, envoya ordre à celui qui y commandoit de ſe retirer à Bruxelles, avec ſa garniſon; ce que cet Officier exécuta heureuſement, par le peu de précaution qu'on prit pour l'en empêcher.

Le lendemain, ſur les huit heures du matin, M. de Luxembourg fit prendre les armes à toute l'Armée, ne laiſſant dans le camp, que ce qu'il falloit de troupes pour le garder; & il la mena paſſer le ruiſſeau de Saint-Pierre-Lieu, dans l'intention de combattre M. de Valdek, qui n'en étoit qu'à une lieue, avec une Armée de vingt-cinq mille hommes, & qui, vraiſemblablement, devoit être battu, s'il avoit

été attaqué brusquement. Mais pendant qu'on perdoit du tems, M. de Valdek se tira habilement d'affaire; & M. de Luxembourg ayant manqué son coup, revint coucher dans son camp. On employa jusqu'au 5 de Juin à démolir entierement les murailles & les fortifications de Halle, où l'on trouva quelques munitions de guerre; & l'Armée marcha, ce jour-là, sur neuf colonnes, & passa la Senne, pour venir camper à Braine-le-Comte.

M. de Bouflers qui, dans les premiers jours de Mai, avoit assemblé une Armée de vingt mille hommes aux environs de Bouillon, traversa un bout des Ardennes, & vint près de Genneppe, où il arriva du canon, des mortiers, un grand attirail de bombes, des pontons de cuivre, & toutes sortes de munitions de guerre.

Le 24 l'Armée partit de Genneppe; & laissant à main gauche le grand chemin de Liege, que les Ennemis avoient coupé de plusieurs retranchemens qu'ils gardoient avec des paysans & quelques gens de guerre, elle eut des peines infinies à passer, & sur tout l'artillerie, par des chemins impraticables; & elle arriva devant Liege le premier de Juin. On

commença par chaſſer les Ennemis de quelques poſtes qu'ils occupoient ſur les avenues de la Chartreuſe, ſituée ſur une hauteur à la tête du faubourg d'Amercœur, afin d'en diſputer les approches; ce qu'ils ne firent gueres bien, quoiqu'ils ne manquaſſent pas d'Infanterie & que la ſituation du terrein leur fût favorable. M. de Txerclas, Général des Troupes de Liege, ſe retira derriere la Chartreuſe, où il plaça mille hommes d'Infanterie, ſe poſta dans l'eſpace qui eſt entre la Chartreuſe & la riviere de Meuſe, avec trois Regimens de Cavalerie & un de Dragons, couvrant ſon flanc gauche d'un retranchement garni de gens de pied, & le droit, du faubourg d'Amercœur, par le moyen duquel il avoit communication avec la ville.

La Chartreuſe étoit enfermée d'un grand clos de murailles, ſans aucune terraſſe derriere; les Ennemis y avoient ajouté, en dehors, quelques redans de terre, palliſſadés, avec un foſſé peu large mais profond, & avoient fait en dedans un retranchement avec des palliſſades plantées en rigole.

On ouvrit une eſpece de tranchée devant cette Chartreuſe dès le même

soir. On travailla à faire des Batteries qui tirerent le lendemain matin & firent de grandes bréches à la muraille; le soir suivant on approcha les tranchées; & sur les onze heures on vint dire à M. de Bouflers, que les Ennemis, craignant d'être forcés, s'étoient retirés & avoient abondonné la Chartreuse. Il la fit reconnoître aussitôt, & y mit un bon corps d'Infanterie. M. de Txerclas leva son camp, & rentra dans la ville, ne laissant dans le faubourg d'Amercœur, que quelques Escarmoucheurs. On logea tout le canon & les mortiers dans l'enclos de la Chartreuse; & sur le midi on commença à bombarder la ville, & à y tirer des boulets rouges avec tant de succès, que les maisons étant serrées & presque toutes bâties de bois, le feu prit une heure après à cinq ou six endroits de la ville.

Le Gouverneur de Mastrik envoya dans Liege une partie de sa garnison; & M. de Txerclas y appella aussi les Troupes de Hesse, qui passoient près de là pour aller joindre l'Armée du Prince d'Orange, afin de contenir la multitude des habitans de la ville, qui portoient tous les armes, & les empê-

cher de se rendre aux François pour faire cesser le bombardement.

Il continua jusqu'au quatre à midi ; & pendant ce tems-là M. de Bouflers fit emporter le poste que les Ennemis tenoient au village de Chenai. M. de Txerclas fit passer la Meuse à quelques Escadrons, par un gué contre la ville, pour recueillir ceux qui se sauveroient du village de Chenai. On marcha à eux, & ils repasserent le gué. On brula une partie du faubourg d'Amercœur; & les bombes étant finies, on se retira par le grand chemin qui va de Liege à Dinant ; & on laissa cette premiere ville dans un état affreux : le dommage en fut estimé à quinze millions.

L'Armée ayant marché trois lieues par le chemin de Dinant, le laissa à droite, & prit celui d'Othon, non sans beaucoup de précaution & d'inquiétude de la part de M. de Bouflers, qui craignit d'être coupé, ou bien chargé en queue par les troupes de M. de Txerclas & le gros détachement que le Prince d'Orange lui envoyoit, à ce que lui manda M. de Luxembourg ; mais comme il ne parut pas, on en inféra que le Général avoit voulu exercer l'activité & la vigilance de M. de Bouflers,

Le Prince d'Orange ayant joint & formé son Armée, qui étoit de plus de soixante mille hommes, partit des environs de Bruxelles où elle étoit campée, & la mena passer la Sambre près de Charleroi. Si-tôt que M. de Luxembourg en fut averti, il s'avança à la Bussiere sur Sambre, & envoya ordre à M. de Boufflers de jetter deux Bâtaillons dans Philipeville, & trois à Dinant; & sachant que le Prince d'Orange passoit la Sambre pour venir camper à Gerpines, il le suivit à la Bussiere, & vint, d'une marche forcée, camper devant Philipeville. Il envoya dire en même tems à M. de Boufflers, de venir passer la Meuse à Charlemont & ensuite de se poster à l'Abbaye du Moulin, fort bon poste près de Dinant, pour couvrir cette place. Dans cette situation, M. de Luxembourg se tenoit en état de joindre M. de Boufflers, si l'Ennemi marchoit de son côté, ou bien de se faire joindre par lui, en cas qu'il en fût besoin.

Les affaires demeurerent pendant plus de quinze jours dans cette situation, après lesquels le Prince d'Orange décampa de Gerpines & prit les devants pour tirer sous Beaumont, re-

jetter M. de Luxembourg au-delà des bois, du côté de la Nouvelle-France & d'Avennes, & être en état, en l'éloignant, de former quelque entreprise sur Maubeuge, Mons, ou quelque autre Place.

M. de Luxembourg pénétrant son dessein, marcha avec tant de diligence & si heureusement, qu'il arriva sans aucun obstacle dans la plaine de Beaumont, malgré le grand détour qu'il avoit été obligé de prendre; en même-tems que la tête de l'Armée ennemie se présentoit pour venir l'occuper. M. de Bouflers ayant déja joint la queue de l'Armée, remit à M. de Luxembourg son Infanterie, & resta dans le vieux Camp avec quarante escadrons, jusqu'au lendemain, qu'on fut certain que l'Ennemi ne faisoit point de contre-marche; alors il reçut ordre de marcher par Marienbourg, pour venir camper au village de Rancé, à une demie lieue de la droite de M. de Luxembourg, avec laquelle il communiquoit, au moyen d'une grande trouée à travers les bois qui coupent le pays. M. de Luxembourg étant campé dans la plaine de Beaumont, avoit à sa droite la trouée de Rancé, à sa gauche,

le village de Consors, & devant lui, à plus d'une portée de canon de campagne, la petite riviere de Beaumont. Le Prince d'Orange fit une tentative pour faire des ponts près de la ville; mais elle ne lui réussit pas, car M. de Luxembourg y marcha avec des troupes & du canon, qui fit abandonner cet ouvrage avec perte : ainsi le Prince se réduisit à garder Beaumont pour tenir le défilé, & empêcher qu'on ne vînt à lui. Il se tint campé, près de trois semaines, à Doustienne & Stirce, derriere Beaumont, dont il abattit les tours, & retira la garnison en décampant pour aller repasser la Sambre. M. de Luxembourg avoit grande envie de charger son arriere-garde dans sa retraite; mais il ne put arriver assez à tems. Il s'en retourna vers Lessines, où il fit la campagne, les Ennemis se tenant aux environs de Bruxelles.

M. de Bouflers entra dans les Ardennes pour s'opposer aux courses des Palatins & arrêter le Landgrave de Hesse qui y voulut pénétrer avec douze à quinze mille hommes. M. de Bouflers, qui lui étoit inférieur en nombre, vint occuper les hauteurs de Rochefort, qui est un très bon poste; aussi

le Landgrave, qui vint se présenter dans la plaine au-dessous, n'osa-t-il l'attaquer, & s'en alla camper à Marche-en-Famine, à une lieue & demie de Rochefort. Son arriere-garde auroit sans doute été battue au passage du ruisseau de Marche, si un brouillard épais n'eut empêché M. de Saint-Frémont, qui étoit là avec un gros détachement, de s'appercevoir plutôt de son décampement. Il en donna avis à M. de Bouflers, & commença par harceler l'arriere-garde, pour la retarder; mais ce fut inutilement; M. de Bouflers ne put arriver à tems. Le Landgrave se retira & mena ses troupes prendre des quartiers d'hiver dans son pays.

La Campagne d'Allemagne ne fut pas si vive cette année. L'Electeur de Saxe y commanda l'Armée Impériale; & le Maréchal de Lorges, celle de France. La premiere étoit de trente-cinq mille hommes, & l'autre de trente mille. Cette derniere s'assembla vers Neustat dans le Palatinat, à la fin du mois de Mai, & vint tout de suite camper près de Mayence. Elle ravagea les environs, pour empêcher les Allemands d'y subsister. Un détachement de l'Armée força la petite ville d'Al-

gestheim, où il y avoit cinq cens Impériaux & plusieurs paysans armés ; on y trouva beaucoup de vivres ; l'Armée vint à Creusenacht consommer tous les fourages des environs. Celle des Impériaux, toujours tardive à s'ébranler, ne se mit en campagne qu'au commencement de Juillet, & s'approcha du Rhin, pour le passer à Manheim, dont elle commença à relever les fortifications. Les François vinrent aussi-tôt camper vis-à-vis, le Rhin entre deux, pour empêcher de faire des ponts. Le Maréchal de Lorges envoya le Marquis d'Uxelles, avec un détachement, au-dessous de Manheim, afin de veiller de ce côté-là sur les Ennemis, & de se donner lui-même le tems d'arriver avec le reste de l'Armée. Mais les Impériaux, à la faveur d'une grande Isle fort couverte, au milieu du Rhin, firent un pont de leur côté, sans être apperçus, & passerent le Rhin sans aucun empêchement. Le Marquis d'Uxelles eut bien de la peine à relever ses postes, & auroit été coupé dans sa retraite, si le Maréchal de Lorges ne fût venu au-devant de lui avec toute l'Armée.

Cet événement obligea le Maréchal

quoiqu'il ne s'y donnât point de batailles. Les François, avec une Armée de trente mille hommes, entrerent de bonne heure en Piémont par le pas de Suze, & marcherent à Veillanne, qui n'eſt qu'à trois lieues de Turin. Ce n'eſt qu'un méchant bourg, où il y a un Château que les Piémontois avoient fortifié le mieux qu'ils avoient pu. M. de Catinat le fit attaquer, l'emporta & le démolit. Le Comte de Teſſé, Maréchal de Camp, & pluſieurs Officiers furent bleſſés à cette attaque ; car les Savoyards ſe défendirent fort bien, malgré leur petit nombre.

L'Armée marcha & vint camper à la vue de Turin. Les habitans crurent qu'ils ſeroient aſſiégés, & l'entrepriſe n'étoit pas impoſſible, quoique M. de Savoye eût fort muni cette Place ; mais M. de Catinat jugea plus à propos d'aller prendre Carmagnol, où il y avoit deux mille hommes ; la plûpart étoient des milices, qui tinrent trois jours de tranchée ouverte. Il s'empara une ſeconde fois de Saluces, Foſſan & Savillan, & envoya le Marquis de Feuquieres, Maréchal de Camp, avec un gros détachement pour prendre Coni,

qui valoit peu, & dont la garnison étoit très foible.

Quand il fut devant la ville, ceux de dedans, qui attendoient un secours des Barbets, l'amuserent par une feinte capitulation qu'ils proposerent, & le secours arriva; il fut attaqué par M. de Feuquieres, qui ne put empêcher qu'il n'y en entrât une bonne partie; de sorte qu'il en fallut venir à une attaque réguliere. Les Assiégés se défendirent vigoureusement; M. de Catinat fut obligé d'envoyer de nouvelles troupes sous M. de Bulonde, Lieutenant Général. Sur ces entrefaites, les troupes d'Espagne & deux où trois Régimens Impériaux joignirent M. de Savoye, qui étoit retranché à Montcallier. Ce Prince résolut de secourir Coni; & pour cela il détacha le Prince Eugene de Savoye, avec quatre mille chevaux & autant de fantassins en croupe, qui marcherent droit à Coni, & devoient encore être joints par des Milices. M. de Catinat ne fut averti que tard de cette marche, par la faute du Maréchal des Logis de la Cavalerie, qui oublia d'envoyer (ainsi qu'il le lui avoit ordonné) un parti, croiser sur l'Armée ennemie; & il apprit seu-

lement le lendemain, que le Prince Eugene avoit passé avec ses troupes, paroissant diriger sa marche vers Coni. Aussi-tôt il en informa M. de Bulonde, & lui envoya, sur cela, un ordre ambigu, que ce dernier, à la persuasion de M. de Feuquieres, prit pour un commandement de lever le siége ; M. de Catinat lui manda en même-tems, qu'il lui enverroit en grande diligence M. de Saint-Silvestre, Maréchal de Camp, avec de nouvelles troupes. M. de Bulonde interprétant encore cet article comme un secours pour faire sûrement sa retraite à Pignerol, se hâta encore plus de lever le siége ; ce qu'il exécuta avec tant de précipitation, qu'il laissa deux de ses canons aux attaques, & plusieurs munitions de guerre & de bouche, avec ses blessés : à la vérité cette faute fut imputée à M. de Feuquieres, parcequ'il se chargea de vuider les tranchées & le camp, pendant que M. de Bulonde auroit soin des affaires du dehors.

Le Prince Eugene n'arriva à Coni que cinq heures après la levée du siége ; & M. de Saint Silvestre, avec ses troupes, joignit M. de Bulonde avant ce tems-là ; ce qui aggrava encore la

faute ; car, dans ces occasions, quand un Officier subalterne reçoit des ordres ambigus, il doit toujours les interpréter du côté de l'épée, & alors il ne peut jamais manquer.

Au retour de cette expédition, M. de Feuquieres fut envoyé changer la garnison de Cazal, où il réussit mieux que devant Coni. Mais quand on sut à la cour la levée de ce siege, M. de Bulonde eut ordre de se rendre prisonnier à la Citadelle de Pignerol, où il demeura quelque tems, & n'en sortit qu'après qu'on eut éclairci cette affaire, dont M. de Feuquieres se seroit mal trouvé à cause de ses mauvais conseils, si M. de Louvois ne fût mort dans ces circonstances, & si M. de Pomponne, parent de M. de Feuquieres, ne fût rentré depuis peu dans le Ministere. M. de Bulonde n'a plus servi depuis, quoiqu'il fût un très bon Officier, & qu'il n'eût péché que par le conseil d'autrui.

Peu de tems après l'affaire de Coni, l'Electeur de Baviere arriva en Piémont avec douze à quinze mille hommes des troupes de l'Empereur ; & l'Armée des Confédérés, après cette jonc-

tion, monta, à ce qu'on disoit, à plus de quarante mille hommes.

Sur ces nouvelles, M. de Catinat repassa le Pô; & le Prince Eugene, qui voulut alors charger son arriere-garde, tomba dans une embuscade dont il eut bien de la peine à se dégager. M. de Catinat se retira vers Pignerol, abandonnant Savillan, Fossan & Saluces; mais il laissa M. du Plessis-Believre, Brigadier d'Infanterie, dans Carmagnole, avec douze à quinze cens hommes, dans la pensée que les Ennemis ne manqueroient pas de s'amuser à prendre cette Place, au lieu de se mettre après lui pour le hâter de repasser les Monts. Ils l'assiégerent en effet, & y resterent quinze jours entiers, quoique la place fût fort mauvaise. M. de Catinat profita de ce tems pour pourvoir Pignerol; & sur la nouvelle qu'il eut que M. de Savoye, après la prise de Carmagnole, vouloit marcher à Suze, il le devança avec l'Armée, & se campa en un poste avantageux, entre Rivolte & Veillane, où M. de Savoye n'osa l'attaquer.

Peu de jours après, la saison étant déja avancée, les Confédérés se sépare-

rent pour prendre leurs quartiers d'hiver; les Piémontois resterent dans leur pays; les Espagnols retournerent dans le Milanois; & les Impériaux, au lieu de s'en aller en Allemagne, prirent des quartiers d'hiver dans le Parmesan & le Modenois, & tirerent de grosses contributions des Génois & de plusieurs autres petits Etats d'Italie, qui, selon le bruit Public, prenoient des mesures secrettes avec la France pour s'unir à elle, & faire la guerre aux Espagnols en Italie; mais ces mesures furent rompues. L'Armée des Confédérés étant séparée, M. de Catinat marcha à Suze & établit un camp à la tête de cette ville pour la couvrir. Il le fortifia par un bon retranchement qu'il fit même revêtir. La gauche étoit protégée & défendue par le Château de Suze, situé sur la pointe d'un rocher fort escarpé; la droite étoit couverte par une branche des Alpes. Il laissa huit ou dix Bataillons & quelque Cavalerie en ce Camp, & repassa, avec le reste de l'Armée, en Dauphiné & en Savoye.

Pendant la campagne, M. de la Hoguette, Maréchal de Camp, avec un petit corps de troupes, avoit tenu blo-

ment la guerre aux Barbets, qui incommodoient fort les convois qu'on vouloit introduire dans Pignerol. M. de Catinat s'établit à l'Abbaye d'Ours, près d'Exilles, où il étoit à portée de donner ses ordres de tous côtés, & de pourvoir à tout, suivant les occurrences.

On pressa un peu plus les Espagnols du côté de la Catalogne. Le Comte d'Estrées, avec douze vaisseaux & trente cinq galeres, alla bombarder Barcelonne, à qui il causa de grandes pertes. Il parut devant Alicant, qu'il traita de même, & il revint dans les Ports de Provence. Le Duc de Noailles, qui commandoit l'Armée de terre, prit d'abord le Sault d'Urgel, qui est aux pieds des Pyrennées, & qui est une des villes du Comté de Cerdagne. Il vint ensuite à Belver, dont il s'empara & le fit fortifier ; de là il envoya plusieurs détachemens vers les frontieres du Royaume d'Arragon. Ils s'emparerent de divers Châteaux qu'ils ruinerent, & se retirerent à l'Armée qui campa à Puycerda. Elle n'y fut pas longtems ; car le Duc de Medina Sidonia, vice-Roi de Catalogne, s'étant mis en campagne avec douze à quinze mille

hommes, voulut reprendre Belver; mais le Duc de Noailles y arriva avant lui, & se posta si bien, que les Espagnols n'oserent l'attaquer. Ils allerent assiéger Prat de Moliou, qu'ils manquerent. Ils prirent leurs quartiers d'hiver; les François retournerent en Roussillon; & la Campagne finit.

M. de Louvois mourut subitement dans le mois d'Août de cette année 1691, & sur le point de tomber dans une disgrace éclatante; car il essuyoit bien des rebuts de la part du Roi. Il s'étoit attiré une redoutable ennemie, qu'il avoit mortellement offensée. Cette ennemie étoit Françoise d'Aubigné, veuve du Poéte Scarron, & connue présentement par sa grande fortune, sous le nom de *Madame de Maintenon*: elle eut l'adresse de se placer dans la maison de Madame de Montespan, qui étoit la Maîtresse favorite du Roi; on lui confia le soin des enfans qu'il eut avec cette Dame. Elle se tint quelque tems avec eux dans des villages près de Paris, où ils étoient élevés secrettement; mais dès que le Roi les eut reconnus, Madame de Maintenon les ramena chez leur mere; & s'insinua si bien dans les bonnes graces de sa

Maîtresse, qu'elle entra dans toute sa confidence, & répondoit pour elle aux billets qu'elle recevoit du Roi. Ces réponses avoient un tour si nouveau, si délicat & si plein d'esprit & d'agrément, que le Roi s'apperçut bientôt que Madame de Montespan, quoique très spirituelle, ne faisoit plus que prêter sa main; & l'ayant un jour fort pressée sur cet article, elle ne put s'empêcher de lui avouer qu'une de ses femmes lui avoit paru si savante sur ces sortes de matieres, qu'elle s'étoit servie de ses expressions afin de le toucher plus sensiblement. Le Roi demanda à voir cette femme, qui lui parla avec tant de justesse & d'esprit, qu'il fut prévenu en sa faveur, & rechercha d'autant plus sa conversation, que sa passion pour Madame de Montespan avoit déja reçu des atteintes.

Il s'écoula un tems assez considérable sans que cette Dame eut le moindre soupçon de la passion naissante du Roi pour Madame de Maintenon; elle ne fit pas d'abord réflexion qu'il est des attraits encore plus puissans que ceux de la jeunesse & de la beauté, & qu'ils prêtent à l'amour d'invincibles armes. Madame de Maintenon s'en servit avec

succès. Un esprit fin, délicat, pénétrant lui donna l'entrée du cœur du Monarque ; bientôt, par sa douceur, son enjouement, ses complaisances, elle l'occupa tout entier, & le gouverna avec un empire si absolu, qu'elle crut pouvoir se flatter de monter sur le Trône. Elle y trouva de grandes difficultés dans l'esprit du Roi, qui fut prêt à la fin de vaincre là-dessus sa répugnance ; mais ayant, à ce sujet, consulté M. de Louvois, ce Ministre l'en détourna ; & le Roi n'en voulut plus entendre parler.

Après la mort de M. de Louvois, bien des gens crurent que les affaires de la guerre, dont il avoit tenu le timon, alloient changer de face. Chacun convenoit qu'il les avoit fort bien entendues ; mais on ajoutoit que le Roi étoit délivré d'un Ministre fâcheux, qui lui avoit suscité de mauvaises affaires, & dont l'humeur brusque & sans ménagement, n'avoit suivi que son caprice, & avoit rebuté, non-seulement les bons sujets, auxquels il substituoit, autant qu'il pouvoit, d'indignes créatures, dévouées sans réserve à toutes ses volontés, mais aussi presque tous les Princes étrangers qu'il

avoit traités durement & avec hauteur. On ajoutoit, que le Roi étant d'un esprit supérieur & également consommé dans les affaires politiques & militaires, se passeroit bien d'un homme qui ne faisoit qu'exécuter ses ordres quand les affaires alloient bien. Effectivement S. M. voulut que toute la terre en fut persuadée ; car elle mit M. de Barbezieux à la place de son pere.

L'hiver ayant mis fin aux opérations militaires, on ne songea de part & d'autre, qu'à recruter les troupes & à trouver les fonds nécessaires pour la continuation de la guerre. Cela devenoit difficile du côté de la France, où l'argent circuloit difficilement, & où les fonds de terre étoient fort diminués, à cause des charges publiques qui augmentoient tous les jours. Les possesseurs qui étoient encore un peu à leurs aises, avoient déserté les Provinces & étoient venus demeurer à Paris, pour s'y mettre à l'abri des persécutions, & je puis dire, de l'insolence des Intendans. La plûpart s'attachoient à la Cour ou entroient dans le service ; & en attendant, achevoient de se ruiner par le luxe auquel ils

ils étoient excités par l'exemple du Roi, qu'ils avoient la ridicule vanité de vouloir imiter. On ne voyoit, depuis quelque tems, que meubles & équipages magnifiques, bâtimens, maisons & jardins superbes, qui ont ruiné bien des familles.

Au commencement de l'année 1692, le Prince d'Orange obtint du Roi d'Espagne la révocation de M. de Castanaga, Gouverneur des Pays-Bas; & l'on en donna le Gouvernement perpétuel à l'Electeur de Baviere. Ce Prince vint en prendre possession & y fit passer une partie de ses troupes. Le Prince d'Orange ayant achevé la conquête d'Irlande, en retira l'Armée qui y avoit servi, & l'envoya en Flandres; il y eut alors une si grande quantité de troupes, qu'il paroissoit impossible d'y faire aucune entreprise. Mais le Roi qui vouloit, après la mort de son Ministre, témoigner que les grandes choses qui s'étoient passées sous son Regne, étoient émanées directement de lui, fit faire plusieurs mouvemens, pendant l'hiver, à ses troupes. Elles se trouverent sur la frontiere de Flandres au nombre de cent vingt mille hommes. Il s'y rendit en personne au

de soixante-dix mille hommes, à dessein de secourir la Place ; alors M. de Luxembourg quitta Gimblours & vint à Longchamp, se couvrant de la riviere de Mehaine. Il appuya sa droite au village d'Harlem. Le front de bandiere occupa deux lieues de terrein ; & l'on demeura quelques jours en cette situation, en attendant le parti que prendroient les Ennemis.

Cependant le Gouverneur de Namur se trouvant fort pressé, demanda à capituler ; & comme il avoit plus de troupes qu'il n'en falloit pour la défense du Château, il proposa qu'il plût à Sa Majesté d'accorder un passeport à une partie de la garnison pour rejoindre leur Armée. On refusa cet article ; mais on lui accorda que le Château ne seroit point attaqué par la Ville ; & comme on étoit bien aise de la conserver saine & entiere, cela fut accepté ; mais on ne tarda pas à s'en repentir, car cette attaque étoit très bonne ; & on y revint à la fin du siége, malgré la convention.

Après la prise de la Ville, le 6 du mois de Juin, Le Roi détacha de son Armée un gros corps de troupes, parmi lequel étoient les Gardes du Corps,

Gendarmes & Chevaux-Legers, & l'envoya, avec dix pieces de canon d'augmentation, à M. de Luxembourg, dont l'Armée fut alors de quatrevingt-seize Bataillons, cent soixante-dix Escadrons & quatre-vingt quatorze piéces de canon; & sur l'avis qu'il reçut le même jour, que les Ennemis avoient décampé de Judogne, pour venir à Hannuye, il quitta son Camp de Lonchamp sur les quatre heures du soir, & vint à Emptines.

Le 7, le Prince d'Orange fit faire deux mouvemens à son Armée par sa droite & par sa gauche, afin d'intriguer M. de Luxembourg, qui s'étoit avancé pour les observer; mais ayant remarqué qu'ils reprenoient leur même Camp, il revint à son Armée, qui ne fit aucun mouvement.

Ce jour-là, le Roi fit passer son Armée entre la Sambre & la Meuse, pour faire commencer les attaques du Château de Namur; & ayant reconnu lui-même les postes que les Ennemis tenoient dans le dehors sur les avenues du Château, il y fit avancer trois Régimens de Dragons à pied, soutenus de huit Bataillons. Ces Dragons escarmoucherent vivement, & chasserent si

bien les Ennemis, qu'on fit un grand logement sur la croupe de cette tête, qui les resserra de maniere qu'ils ne purent plus passer outre.

Le 8, le Prince d'Orange décampa d'Hannuye & vint se poster sur les hauteurs, au bas desquelles est la Méhaigne. Il mit à sa droite le village de Thines & celui de Lotines ; M. de Luxembourg, qui avoit fort considéré la marche des Ennemis de dessus une hauteur, s'appercevant qu'ils couloient par sa droite, pour venir passer la Mehaigne dans ses derrieres, s'il ne s'y opposoit promptement, fit marcher son Armée, & la mena dans la plaine d'Acoche, vis-à vis le terrein que l'Ennemi venoit occuper, ayant la Mehaigne entre deux.

On demeura tout le lendemain dans cette situation, & jusqu'au jour suivant. M. de Luxembourg considérant que les Ennemis hasarderoient plutôt un combat d'Infanterie qu'un combat général, parcequ'ils avoient moins de Cavalerie, & que celle du Roi étoit beaucoup meilleure, prit le parti de ne plus défendre le passage de la Mehaigne. Ils y jetterent plus de cent ponts ; & il retira ses lignes en arriere,

afin d'ouvrir un terrein plus étendu, pour mieux mouvoir sa Cavalerie & tomber sur l'Ennemi avec toute son Armée. Ce mouvement ôta l'envie au Prince d'Orange de passer la Mehaigne & d'attaquer les François. Il eut eu une belle occasion, pendant que ce mouvement se faisoit; car, quoiqu'il ne fût que d'environ un quart de lieue en arrriere, la nuit, & les ordres mal exécutés, mirent toute notre Armée dans une confusion qui fut encore augmentée par un grand orage. Il étoit neuf heures du matin avant que ce désordre fut réparé. Dans ce Camp, l'Armée du Roi eut sa droite à la Tombe de Vezoux, le centre derriere, & sa gauche au château & au village de Montigny, celui d'Emptines, le ruisseau devant, & les Tombes de Seron entre les lignes; M. de Luxembourg fit faire quelques retranchemens devant son Infanterie.

Le Roi fit ouvrir la tranchée en deux endroits devant le Château de Namur la nuit du 8 au 9; & le 30, vers les six heures du matin, M. le Prince de Barbançon fit battre la chamade: à six heures du soir les Assiégés livrerent une porte du Château, &

ſortirent par la bréche le lendemain vers les trois heures après midi, avec leurs armes & bagages, deux mortiers, quatre piéces de canon, & au nombre d'environ cinq mille hommes. Pendant ces deux ſiéges, les François n'eurent pas deux mille hommes tués ou bleſſés, & peu de gens de conſidération, par les grandes précautions de M. de Vauban.

Après cette conquête, le Roi s'en retourna à Verſailles ; & M. de Luxembourg ayant fait paſſer la Sambre à toute ſon Armée, la mena camper dans la plaine de Saint-Gérard, où elle ſéjourna cinq jours. Dans ce tems-là, le Prince d'Orange vint camper à Gennape, & témoigna, par les grands préparatifs qu'il tenoit embarqués ſur la Tamiſe, avoir formé quelque deſſein ſur Dunkerque. Cela obligea M. de Luxembourg à repaſſer la Sambre, & à venir ſe poſter à Soignies, afin de couper le chemin aux Ennemis, & de les jetter en arriere, s'ils avoient cette penſée. Dans cette ſituation, ils donnerent également de l'inquiétude pour Namur, qui n'étoit pas encore réparé ; & ils avoient même pour cela à Maſtrik de la groſſe artillerie embarquée

sur la Meuse. M. de Boufflers, avec une Armée de vingt-quatre Bataillons, soixante Escadrons & trente pieces de canon, se tint près de quinze jours à la Bussiere, sans passer la Sambre, en état de se porter vers Namur, & de servir d'avant-garde à M. de Luxembourg, en cas que les Ennemis eussent fait quelque mouvement qui l'eut appellé de ce côté-là. Mais comme ils restoient toujours immobiles, M. de Luxembourg manda à M. de Boufflers de passer la Sambre pour s'approcher de lui, & de venir à Ville-sur-Haisne, près de Mons.

Quelques jours après, M. de Boufflers eut ordre d'envoyer dix Bataillons à Namur, dont on étoit toujours inquiet. Le Prince d'Orange, qui fut bientôt averti de cette marche, feignit de faire un gros détachement de son Armée pour les accabler en chemin. Cette démarche obligea M. de Boufflers de partir en diligence de son Camp de Ville-sur-Haisne, avec toute sa Cavalerie, pour aller au secours de ses dix Bataillons.

Cette ruse du Prince d'Orange ayant réussi, il décampa de Gennape & vint à Halle, espérant d'occasionner quel-

que mouvement à M. de Luxembourg, & de l'attirer dans quelque situation où il le put combattre avec avantage; ce qui ne manqua pas d'arriver : car, sur cette nouvelle, M. de Luxembourg résolut de venir prendre le Camp de Houe près d'Enghien, & l'alla reconnoître avec plusieurs Officiers Généraux, qui tâcherent de l'en dissuader. Ils lui représenterent que dans ce Camp qui étoit fort coupé & très couvert, il ne pouvoit se servir de la supériorité que le nombre & la bonté de sa Cavalerie lui donnoient sur l'Ennemi, auquel il fourniroit la facilité de donner un combat, où la Cavalerie auroit peu de part. M. de Luxembourg répondit à ces représentations, qu'on feroit force abbatis, & quantité de communications; mais, qu'en tout cas, il ne comptoit pas séjourner longtems dans ce Camp.

Il avoit déja mandé à M. de Boufflers de rappeller les dix Bataillons qui avoient marché vers Namur, de retourner avec sa Cavalerie joindre le reste de son Armée, & de la mener camper à Manuis, afin de l'approcher de lui; & quand il fut de retour à Soignies, il donna ordre à toute l'Armée

de marcher le lendemain, 2 Août, dès le point du jour. Son artillerie, qui étoit demeurée au Camp ſous Mons pendant le ſejour de Soignies, vint le joindre dès le même jour. La tête de l'Armée arriva au Camp de Houe ſur les neuf heures du matin. La droite, où étoit la Maiſon du Roi, fut appuyée au village de Stinkerque, faiſant un coude, & étant couverte par le ruiſſeau & une eſpece de marais qui n'étoit pas impraticable, non plus que le ruiſſeau, ſur lequel il y avoit un pont au village de Stinkerque. On campa devant elle la Brigade de Bourbonnois; depuis ce village, les lignes ſe conduiſoient par derriere vers Enghien, & finiſſoient contre le village d'Herines, où la gauche étoit appuyée; elle avoit derriere elle le ruiſſeau de Marck, au-delà duquel campoit le corps de reſerve, afin qu'il pût ſervir d'avant-garde à l'Armée, ſi les Ennemis marchoient à Ninove, ainſi que M. de Luxembourg le croyoit. Le quartier général fut à Houe; & on mit la Brigade des Gardes dans Enghien. Tout le front de bandiere étoit fort couvert & coupé de foſſés & de ravines, principalement vers la droite, où

le terrein étoit un peu plus élevé. La droite, qui formoit le haut de la figure de l'écharpe sur laquelle l'Armée étoit campée, avoit devant elle le hameau du Haubœuf, & un peu par-delà, un petit bois appellé *le Bois Moriau*. Ce bois finissoit à une hauteur chargée de haies, de vergers & de maisons, & au Château Varel, auprès duquel il y avoit un pré large de quatre à cinq cens pas, traversé par trois ou quatre rangs de haies, bordées de rigolles pleines d'eau. Il aboutissoit au bois de Trion, qui faisoit un coude sur Enghein; & au-delà, il y avoit une campagne assez découverte, où la Cavalerie ennemie se tint, pour soutenir son Infanterie. Le Prince d'Orange, qui connoissoit parfaitement la situation du pays, & qui recherchoit l'occasion de donner un combat d'Infanterie, eut bien de la joie de savoir l'Armée dans ce Camp, dont le sien n'étoit qu'à trois lieues. Il crut même qu'il pouvoit la surprendre par sa diligence, & que le pays couvert, par lequel il projettoit de marcher, y contribueroit: aussi ne se trompa-t-il pas; mais un autre incident favorisa beaucoup son entreprise. M. de Luxem-

bourg avoit intelligence avec un Musicien de l'Electeur de Baviere, qui avoit de l'esprit, & l'avertissoit ponctuellement des mouvemens des Ennemis, quand ils vouloient en faire de considérables; & même, lorsque les Armées étoient fort proches, il se déroboit du Camp sur le soir, & venoit trouver M. de Luxembourg. Je l'ai rencontré plusieurs fois chez lui. Ce Musicien ayant vu que le Prince d'Orange se préparoit à venir attaquer notre Armée, voulut en donner avis lui-même à M. de Luxembourg; mais, comme les Ennemis gardoient, ce jour-là, très exactement les avenues de leur Camp, le porteur d'avis fut arrêté, & la lettre interceptée. On prit celui qui l'avoit écrite, & on l'obligea d'en écrire une autre sur-le-champ, par laquelle il manda que le lendemain, 3 Août, le Prince d'Orange feroit faire un grand fourage en avant; qu'ainsi on ne s'étonnât pas, si on voyoit beaucoup de troupes; mais qu'il assuroit que les Ennemis n'avoient point d'autre dessein. M. de Luxembourg reçut cette lettre, & y ajouta foi, parceque le donneur d'avis ne lui avoit jamais manqué.

Le Prince d'Orange fit partir son

Armée du Camp de Halle & de Limbeck, le 3 Août, sur le minuit; & vers les deux heures de jour, le sieur de Tracy, que M. de Luxembourg avoit envoyé sur l'Ennemi, lui fit dire qu'il voyoit, de la hauteur, une colonne de troupes déboucher du village de Sainte-Renelle. Peu après, un Capitaine de Carabiniers, qui étoit sur la hauteur du moulin de Haute Croix, lui envoya dire qu'il voyoit aussi une colonne, mais qu'il jugeoit que ce pouvoit être des fourageurs, en ce que plusieurs se détachoient & fauchoient déja. Comme cela se rapportoit à la lettre que M. de Luxembourg avoit reçue le jour précédent, il ne fit aucun mouvement; sur les huit heures du matin, M. de Tracy revint avec son parti, & dit à M. de Luxembourg qu'il n'y avoit rien de plus certain que les Ennemis marchoient droit à lui pour l'attaquer. M. de Luxembourg monta à cheval, & fit battre la générale. Quand il fut arrivé sur la hauteur de Stocou, l'avant-garde des Ennemis poussoit déja ses gardes, & leurs colonnes d'Infanterie étoient déja fort proche. Il manda aussi-tôt les trois Brigades d'Infanterie de sa droite pour venir joindre

celle de Bourbonnois, qui cependant souffrit beaucoup; car les Ennemis se jetterent d'abord sur la hauteur de Stocou, dans le bois Moriaux, & dans tous les autres postes du front de la droite, & firent un feu terrible de canon & de mousqueterie sur cette Brigade qui étoit encore occupée à déplier son Camp & à prendre les armes. Certainement, si dans cette premiere surprise, qui dura près d'une heure, le Prince d'Orange avoit brusquement poussé sa pointe, toute la Maison du Roi auroit entierement été défaite, car elle étoit dans un terrein difficile. Toute l'Armée se trouvoit dans une grande confusion; mais, par un bonheur singulier, les Ennemis voulurent faire une attaque réguliere & attendre la colonne droite de leur Infanterie, qui s'étoit égarée pendant sa marche. Ce retardement donna le tems à M. de Luxembourg de faire venir trois brigades d'Infanterie & son artillerie. Elles firent trois lignes: la premiere doubla sur la brigade de Bourbonnois; les Dragons du Roi, pied à terre, étoient à la droite, & le canon à la tête, dans les postes les plus avantageux.

Pendant cette manœuvre, M. de

Luxembourg craignant d'être encore attaqué par son centre, & par la gauche, dont le terrein étoit encore plus mauvais pour la Cavalerie, n'osoit la dégarnir d'Infanterie; mais ayant reconnu en peu de tems que l'Ennemi se préparoit à faire tous ses efforts sur sa droite, il retira la Brigade des Gardes d'Enghien, & y envoya celle de Lionnois, qui étoit inférieure, & la conduisit à la droite avec celle des Gardes Suisses. Ceux-ci se mirent en quatre & cinq lignes derriere les trois autres, le terrein ne permettant pas de s'étendre davantage.

De son côté le Prince d'Orange ayant fait ses dispositions environ une heure après midi, fit commencer les attaques par un feu prodigieux, qui partit de tous les postes occupés près de nos lignes. La droite fut un peu ébranlée, & se remit bientôt, par le grand soin qu'on y apporta; mais le centre, sur lequel l'Ennemi fit son principal effort, plia. Les trois premieres lignes, qui se soutenoient fort près les unes des autres, furent culbutées; les Ennemis s'avancerent sur le terrein qu'elles venoient de perdre, se rendirent maîtres d'une Batterie de six pieces de canon,

planterent devant eux les chevaux de frise dont ils se servent ; & firent un feu terrible pendant une grosse demi-heure qu'on fut à se reconnoître.

M. de Luxembourg vit bientôt l'importance qu'il y avoit de débusquer l'Ennemi ; &, faisant avancer les Brigades des Gardes Françoises & des Gardes Suisses, voulut mettre pied à terre pour les mener à la charge ; mais on l'en empêcha. M. le Duc, Lieutenant Général de jour, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, le Duc de Villeroi, le Marquis de Tilladet & le Chevalier de Gassion se mirent à leur tête, & les menerent, l'épée à la main, charger les Ennemis, qui les attendoient de pied ferme ; mais ils furent bientôt ébranlés. On en tua un grand nombre à coups de piques & d'épée, & on les chassa de ce poste. En les poursuivant en bon ordre, on leur fit aussi quitter la hauteur de Stocou, & l'on s'y établit. On se maintint dans cette situation après avoir repris le canon qu'on avoit perdu & dix pieces de celui des Ennemis. Ceux-ci ayant rallié quelques bataillons, les firent couler sur le flanc droit de la ligne ; mais cette manœuvre fut remarquée par M. le Prince

range à faire sa retraite vers le Camp d'où il étoit parti; & il prit le même chemin qu'il avoit tenu à travers le bois. Toute cette Armée se retira en bon ordre, faisant face de tems en-tems dans les occasions nécessaires. Elle ne fut point inquiétée dans sa retraite; la nuit survenant, M. de Luxembourg se contenta de faire marcher son Armée en bataille dans le terrein que celle des Ennemis venoit de quitter.

Le nombre des morts & des blessés fut à-peu-près égal, & monta de part & d'autre, à environ douze mille hommes. Les Ennemis y perdirent deux Lieutenans Généraux & en eurent deux autres de blessés. On leur prit dix pièces de canon, cinq drapeaux & environ mille prisonniers, dont la plûpart étoient blessés. Ils eurent huit Colonels tués, quatorze Lieutenans-Colonels & cent cinquante autres Officiers, & un bien plus grand nombre de blessés.

M. le Duc de Chartres, qui commandoit le corps de reserve, ne put se contenir dans son poste, & le quitta pour venir prouver, à la tête de l'Armée & dans les endroits les plus

périlleux, que ſon courage égaloit ſa haute naiſſance. Il fut bleſſé au bras, mais ſans aucun danger.

Le Prince de Turenne, qui mourut dans ce combat, fut fort regretté pour ſa valeur & ſes belles qualités; M M. de Tilladet, Lieutenant Général, Lucan, Maréchal de Camp, Saint-Florentin, Pottier, Stoppa, Brigadiers, eurent le même ſort, auſſi-bien que les Marquis de Bellefonds & Fimarcon, & le Chevalier d'Eſtrades, &c. On perdit cent cinquante Officiers ſubalternes, il y en eut bien davantage de bleſſés.

On peut dire que M. de Luxembourg fut fort heureux de ce que M. le Prince d'Orange lui laiſſa le tems de ſe reconnoître, & d'avoir eu les Princes, qui payerent admirablement bien de valeur & de tête, & dont le bon exemple donna aux troupes la plus grande émulation.

Le lendemain du combat, M. de Bouflers ſe ſépara de l'Armée de M. de Luxembourg, & mena la ſienne camper à l'Abbaye de Cambrone, où les dix Bataillons, qui avoient été détachés pour Namur, le rejoignirent.

Le même jour, les Ennemis voulant fourager à leur droite, firent avancer

un corps de Cavalerie vers la gauche de l'Armée de France, afin de couvrir leurs fourageurs. Il se rencontra que cette gauche alloit aussi au fourage, & se trouva engagée dans le même défilé des Ennemis. M. de Rozen, qui commandoit l'escorte des Fourageurs François, fit charger brusquement la Cavalerie ennemie qui étoit dans le défilé & la renversa. Celle qui étoit dans la plaine se retira sans délai; ainsi M. de Rozen fit fourager le canton que les Ennemis s'étoient destiné.

Peu de jours après cette affaire, M. de Luxembourg fit marcher son Armée sur six colonnes & se campa, sa droite au bois d'Enghien & sa gauche au bois de Lessinnes: Bachilly fut le quartier général; le corps de reserve porta sa droite au bois d'Acre, & sa gauche au fauxbourg de Lessinnes. On fit trois ponts de batteaux sur la Tante; trois Bataillons allerent garder la ville & le pont de Lessinnes; & on mit des postes d'Infanterie dans les Châteaux voisins sur les avenues du Camp, afin d'être mieux & plutôt averti qu'on ne l'avoit été à celui de Houe: ensuite l'Armé de M. de Luxembourg passa la Tante, ayant sa droite contre Lessinnes, où

étoit le quartier général, & sa gauche un peu au-delà du moulin de la Hamaide, & devant elle le ruisseau d'Acre. On campa la reserve derriere la droite de l'Armée; & le même jour, celle de M. de Bouflers vint camper à Chievres près d'Ath.

Le lendemain M. de Luxembourg fit fourager tout ce qui étoit entre le ruisseau d'Acre & Gramont; & le jour suivant il marcha lui-même avec beaucoup de troupes, & fit fourager encore tout ce qui est entre Gramont & Ninove, se doutant que les Ennemis ne tarderoient pas d'y venir camper; ce qui ne manqua point d'arriver.

Ils mirent leur gauche à Ninove, où étoit le quartier général, & leur droite à Alost; la Tante étoit derriere leurs lignes. Peu de jours après ils décamperent à l'entrée de la nuit, & vinrent à Gaure sur l'Escaut. M. de Luxembourg en étant averti, envoya ses pontons à M. de Bouflers, avec ordre de marcher en diligence à Herines & à Pottes sur l'Escaut, & d'y faire dresser des ponts. Il prit aussi-tôt la même route, & passa promptement l'Escaut avec la tête de l'Armée, qu'il mena à Harlebeque, sur les nouvelles que les

Ennemis, après avoir passé cette riviere, prenoient le chemin de Deinse pour venir occuper ce poste, qui l'auroit resserré dans les lignes d'Epierres. Par la diligence dont il usa, il prévint les Ennemis, qui camperent au-delà de la Lis, leur gauche à Deinse & leur droite sur Till. Cette disposition obligea M. de Luxembourg de passer la Lis, & de mettre sa droite à Courtray, où fut le quartier général, & sa gauche au village de Morselle. Comme ce terrein étoit fort couvert, & que l'affaire de Stinkerque le faisoit tenir sur ses gardes, il fit faire de grands abbatis de bois. M. de Boufflers vint camper contre Menin, sans passer la Lis; car les Anglois avoient débarqué à Ostende dix mille hommes de nouvelles troupes. On craignoit que le Prince d'Orange ne les voulût joindre & faire quelque entreprise sur Ypres; c'est pourquoi M. de Luxembourg y envoya M. de Bouflers avec son Armée; voulant ensuite obliger les Ennemis à quelque diversion, parcequ'ils tiroient fort du côté de la mer, & qu'ils sembloient avoir envie d'y faire quelque établissement, il fit partir M. de Bouflers de son Camp d'Ypres,
seulement

ſeulement avec ſa Cavalerie & ſon Artillerie, pour prendre la route de la Meuſe. Il envoya M. le Duc de Choiſeul, Lieutenant Général, avec un corps de Cavalerie tiré de ſon Armée, au Camp d'Ypres. M. de la Valette, avec un camp volant, ſe poſta à Caſſel, pour couvrir ce pays-là; mais on ne put empêcher que les Anglois, nouveaux débarqués, joints par un autre corps de troupes que le Prince d'Orange détacha de ſon Armée, ne ſe poitaſſent à Furnes & à Diximude, dont ils releverent les anciennes fortifications.

Le Marquis d'Harcourt, Lieutenant Général & Commandant dans le Luxembourg, ſe tint, pendant la campagne, ſur les frontieres de cette Province, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec deux ou trois mille chevaux, pour la garantir des incurſions des Troupes Palatines. Le Général Wedel, qui commandoit un détachement, eut ſi grande peur de manquer le Marquis d'Harcourt, qu'il s'avança en grande diligence, laiſſant derriere lui ſon Infanterie, qui ne le put ſuivre ſi vîte; & trouvant le Marquis d'Harcourt qui l'attendoit de pied ferme, il ne le put dépoſter ſans en ve-

nir à un combat, où les Troupes Palatines furent battues, & ce Général fait prisonnier. Cette aventure doit apprendre, qu'un Commandant de corps allant sur l'Ennemi, doit tenir toutes ses forces ensemble, afin d'aller à coup sûr.

Peu de jours après cette défaite, M. de Bouflers partit de Namur avec quatre-vingts Escadrons, à la vérité, un peu foibles, vingt pieces de canon & neuf Bataillons, qu'il prit en cette ville, vint passer la Mehaigne à Bonnef, & s'avança jusqu'à Montenack, d'où il détacha beaucoup de partis pour aller faire contribuer le Pays ennemi; ils ramenerent plusieurs ôtages. Il reprit ensuite le chemin de Namur; mais ce ne fut pas sans beaucoup d'inquiétude; car il eut la nouvelle que M. de Tserclas Tilly, qui étoit à Liége avec six ou sept mille hommes, se mettoit en campagne pour venir à lui, & qu'il devoit joindre un corps de douze mille hommes de troupes de Brandebourg. Tous les Officiers le presserent de faire charger l'Ennemi; mais leurs remontrances furent inutiles, alléguant sa maxime ordinaire, qu'il falloit exécuter les ordres au pied de la lettre;

qu'ayant suivi ceux qu'il avoit reçus, de faire contribuer le Pays ennemi, & d'y enlever des ôtages, il ne s'agissoit plus que de ramener les troupes à Namur, ainsi qu'il lui étoit ordonné. L'Armée y arriva sur le midi; elle repassa la Meuse, pour venir camper le lendemain à Ciney, & y séjourna environ quinze jours.

M. de Luxembourg se tint pendant tout ce tems-là dans son camp de Courtray; & le Prince d'Orange s'en retourna en Hollande, ayant laissé son Armée sous le commandement de l'Electeur de Baviere. Le Maréchal décampa de Courtray le 3 Octobre, alla repasser l'Escaut à Pottes, & fit cantonner son Armée dans la Châtellenie d'Ath, ayant sa droite à Bandour près de la riviere d'Aisne, & sa gauche à Vaux, sur l'Escaut.

Peu de jours après, ce Général envoya vingt Bataillons à M. de Bouflers, qui étant parti de son camp de Ciney le 12 d'Octobre, arriva le 14 devant Charleroi, pour bombarder cette Place.

M. de Bouflers ne put exécuter son ordre, qui portoit de s'emparer de la basse ville de Charleroi, & de la dé-

truire totalement ; il y trouva des difficultés insurmontables. Il falloit y faire une attaque réguliere ; & les approches en étoient interdites par une grande flache d'eau ; l'on se réduisit à un simple bombardement. On fit un logement ou ligne de feu, parallele à la ville basse, à l'extrémité du village de Marcinelle ; on y plaça quarante pieces de canon & vingt mortiers ; ces deux villes furent foudroyées pendant trois jours, & le feu en consuma la plus grande partie. L'Artillerie fut renvoyée à Philippeville ; & l'Armée vint camper à Walcourt, où elle se sépara. Celle de M. de Luxembourg en fit autant le 27 & le 28 Octobre ; les Ennemis ravitaillerent Charleroi, qui en avoit un grand besoin après un bombardement. A la fin du mois de Décembre, M. de Bouflers assembla un corps de troupes vers Huy, pour donner le change aux Ennemis, pendant que M. de la Valette en formoit un autre près de Dunkerque, avec lequel il investit Furnes. M. de Villars, qui commandoit à Tournay, en assembla un troisieme, qu'il mena vers Ath. Il vint ensuite repasser l'Escaut, laissa son Infanterie & huit pie-

ces de canon qu'il avoit dans les lignes d'Epierres, pour en fortifier la garde ; & avec sa Cavalerie il joignit M. de Bouflers, qui se rendit devant Furnes le 28 Décembre, pour en commencer le siége.

M. de Baviere, qui étoit Gouverneur des pays-bas Espagnols, se tenoit fort alerte sur les mouvemens de nos troupes. Ayant appris qu'elles en vouloient à Furnes, il rassembla celles qu'il avoit en quartier d'hiver à Bruges, à Gand, & dans d'autres Places voisines, & les mena à Nieuport, où elles arriverent le 2 Janvier. Elles ne purent rien faire pour la délivrance de Furnes, parceque notre Armée étoit déja postée, & que le Gouverneur ne tint que vingt-quatre heures de tranchée. Il s'excusa sur ce que sa Place n'étoit pas encore en état de défense ; ce qui fit grand plaisir à nos troupes, qui étoient accablées des pluies continuelles, qui tomboient dans un pays coupé & plein de marécages. On trouva quantité de munitions de guerre & de bouche dans cette ville ; ceux de Diximude n'attendirent pas le siége, & abandonnerent la Place, sans dégrader le peu de fortifications qu'ils y avoient

faites ; on y mit M. de Boisselot avec une garnison qui n'y demeura que pendant l'hiver ; car l'été sa place n'étoit pas tenable. A l'égard de Furnes, on le garda ; & on l'a bien fortifié depuis.

Les troupes retournerent dans leurs quartiers d'hiver, & M. de Baviere à Bruxelles ; mais M. de Villars eut ordre de le côtoyer jusqu'à l'Escaut par le dedans des lignes, de peur qu'il n'entreprît quelque irruption.

Il s'en fallut bien que la campagne fût si vive en Allemagne, où le Maréchal de Lorges commanda encore l'Armée de France, qui ne fut que de vingt-cinq mille hommes. Celle des Impériaux devoit être de cinquante mille combattans ; mais, sur le point d'ouvrir la campagne, l'Electeur de Saxe, qui devoit commander cette Armée, rappella ses troupes qui avoient hiverné dans le Palatinat.

Cette nouvelle surprit fort la Cour de Vienne, qui s'en vengea sur le Baron de Schoning, favori de l'Electeur, qu'elle accusa d'intelligence avec la France ; &, sous ce prétexte, elle le fit arrêter dans ses terres de Bohême, où il étoit ; on commença son Procès com-

me étant né sujet de l'Empereur. L'Electeur s'intéressa dans cette affaire ; & après quelque raccommodement que la Cour de Vienne fit avec lui, on lui rendit le Baron de Schoning, auquel il n'en coûta que la peur & deux ans de prison.

Au défaut de l'Electeur, le Landgrave de Hesse & le Marquis de Bareith commanderent conjointement cette Armée, qui fut de trente-cinq mille hommes : mais, suivant la coutume des Allemands, ils ne se mirent que tard en campagne ; &, avant qu'ils s'ébranlassent, le Maréchal de Lorges eut le tems d'affamer tout le pays, depuis Spire, Frankendal, Attzey, jusqu'à Creutzenacht, & donna l'allarme à Mayence, qui eut peur d'être bombardé.

Enfin les Impériaux passerent le Rhin près de Mayence le 23 Août ; & sur les avis qu'en eut le Maréchal de Lorges, il se rapprocha de Wormes. Les Ennemis, divisés en deux corps, marcherent en avant ; & les François se retirerent derriere le ruisseau d'Henterheim près de Frankendal, laissant dans l'Eglise de Wormes un poste de trois cens hommes d'Infanterie, sous le

Lieutenant-Colonel du Régiment de Normandie, appellé l'*Ecossois*. A peine s'y étoit-il établi avec son monde, que le Landgrave de Hesse le fit attaquer par un détachement de son Armée, qui s'avança près de Wormes. L'Ecossois avoit fait palissader le tour de l'Eglise, & former une espece de redant de palissades devant la porte ; les Ennemis, après l'avoir sommé inutilement de se rendre, attaquerent vigoureusement le redant & la palissade, qui furent encore mieux défendus ; & ce ne fut qu'après plusieurs assauts que l'Ecossois fut contraint de se retirer dans l'Eglise avec le reste de son monde ; les Impériaux trouverent le moyen d'enfoncer la porte avec une bombe qui leur servit de pétard, & furent bien étonnés, en entrant dans l'Eglise, de trouver les François derriere un retranchement qu'ils avoient fait à l'entrée du Chœur. L'attaque commença, & fut fort bien soutenue ; l'Ecossois, jugeant qu'il seroit bientôt emporté par la multitude, offrit de se rendre, pourvu qu'on lui sauvât la vie ; ce qui lui fut accordé : mais les Allemands ayant égorgé les quatre premiers François qui se rendirent, l'Ecossois reprit les

armes, résolu de vendre cherement sa vie, & se défendit vigoureusement jusqu'à l'arrivée de quelques Officiers Généraux des Ennemis, qui s'avancerent à la tête de l'attaque. L'Ecossois se rendit à eux, avec trois Officiers & quarante-six soldats qui lui restoient de ses trois cens hommes. Les Impériaux en perdirent huit cens à cette attaque.

Ils continuerent leur marche en avant; & le Maréchal de Lorges se mit derriere la seconde branche du Spierbach, qui est une petite riviere, dont l'un des bras se décharge dans le Rhin, un peu au-dessus de Wormes, & l'autre à la hauteur de Spire. Le Maréchal, par ce poste, leur fit une barriere; & ils n'oserent jamais l'y attaquer.

Quelques jours se passerent en cette situation; & les Ennemis firent remonter leur pont de bateaux à la hauteur de leur Camp, afin de le tenir plus à portée d'eux, & d'envoyer plus facilement des troupes couvrir le pays, en cas que le Maréchal prît le même parti que l'année précédente, c'est-à-dire, de passer au-delà du Rhin à Philisbourg, afin de les attirer à la défense de leur pays.

D v

Il n'en arriva pas tout-à-fait de même, car le Général François ayant repassé le Rhin à Philisbourg, les Impériaux se contenterent d'envoyer un corps de quatre mille chevaux, sous le Duc Administrateur de Wirtemberg, au déboucher de la vallée de Phortzeim, pour couvrir ce Duché. Ils partagerent leur Armée sous deux Chefs; le Marquis de Bareith en prit une moitié, qu'il mena camper à Heilbron, pour soutenir l'Administrateur; & le Landgrave de Hesse, avec l'autre, alla assiéger le Château d'Ebernebürg, que les François avoient rendu assez bon, & où ils avoient une garnison de six ou sept cens hommes.

Le Maréchal de Lorges ayant appris ce partage au-delà du Rhin, où il étoit alors, se mit à la tête de son avant-garde, & entra si brusquement dans le Wirtemberg, qu'il surprit les troupes de l'Administrateur, & tomba sur elles avant que le Marquis de Bareith en eût aucune nouvelle pour les pouvoir secourir. Elles furent entierement défaites; on prit le Duc Administrateur prisonnier, & on le conduisit en France.

Le Maréchal repassa le Rhin avec

toute son Armée, & marcha au Landgrave, pour lui faire lever le siége d'Eberneburg. A son approche, le Landgrave fit cesser les attaques, & se retira à Mayence, où il repassa le Rhin: peu de jours après, les deux Armées des Impériaux prirent leurs quartiers d'hiver; & à la fin du mois de Décembre, les François formerent une entreprise dont je vais parler, & qui ne leur réussit pas.

Il y avoit sur le Rhin, au-dessus de Mayence, un Château assez bien fortifié, qu'on appelle *Rinfeld* : c'étoit l'appanage d'un cadet de la Maison de Hesse, qui le gardoit avec une cinquantaine d'hommes. Ce Château est situé sur une grande hauteur fort escarpée jusqu'au Rhin qui baigne une des extrémités.

Il y a une petite ville appellé *Singwalt*, seulement enceinte de murailles, & qui communique au Château, par le moyen d'un chemin couvert qui commence le long du Rhin. Il y a une autre petite ville nommée *Caub*, qui appartient au Landgrave de Hesse, & est une des clefs de son pays.

Le Maréchal de Lorges, desirant y pénétrer, avoit eu quelqu'envie, après

la levée du siége d'Eberneburg, d'attaquer Rinfeldt; mais il y avoit renoncé, soit qu'il y trouvât des difficultés, sur une fin de campagne, où les troupes sont ordinairement fatiguées; soit qu'il manquât alors des matériaux nécessaires. Ce dessein fut repris pendant l'hiver, par le Comte de Tallard, Maréchal de Camp, qui avoit servi sous M. de Lorges pendant la Campagne, & avoit fort entendu discuter cette matiére.

Il étoit demeuré à Hombourg pour commander les troupes qui étoient en quartier dans la Province de la Zaar. Comme il avoit beaucoup d'envie de se distinguer, il minuta cette entreprise, & en dressa le plus beau plan du monde, qu'il envoya à la Cour. Il ne prétendoit se servir que des troupes qui étoient à ses ordres ainsi que des vivres & des voitures du pays, pour porter ses munitions tant de guerre que de bouche; il demanda seulement de plus cent chevaux d'artillerie pour traîner son canon.

Il y avoit dans la Province de la Zaar un Intendant qui avoit été mis de la main de feu M. de Louvois. Cet homme étoit adroit & rusé, & sur-tout

un très grand pillart. Il y a apparence que M. de Tallard ne le connoissoit pas sur ce pied : quoi qu'il en soit, il fut obligé de se servir de lui, pour tirer du pays les choses qui lui étoient nécessaires. Il lui communiqua son dessein, auquel l'Intendant applaudit fort, dans l'espérance de moissonner sur les prétendues contributions qui se tireroient de Hesse, voulant gagner encore sur le pays, en faisant racheter les corvées par ceux qui les devoient fournir sous ses ordres. La Cour ayant permis à M. de Tallard d'attaquer Rinfeldt, il ne lui vint pas la moitié des voitures dont il étoit convenu avec cet homme ; & sa petite Armée manqua de tout. Cependant, comme il le leuroit toujours qu'elles arriveroient, il ne laissa pas de partir avec ce qui étoit prêt. Lorsqu'il y fut arrivé, il reconnut la Place, & jugea qu'il falloit se rendre maître de Singwalt ; mais comme il cherchoit un chemin pour y faire descendre des troupes, un Régiment de Dragons Hessois passa le Rhin sur un pont volant & s'y jetta ; ces Dragons firent feu, & M. de Tallard y fut blessé dangereusement, & par conséquent, mis hors de combat. Les Hes-

fois entrerent aussi dans le Château ; & toutes leurs troupes, qui étoient en quartier au-delà du Rhin, se rassemblerent & vinrent à Caub, avec du canon qu'ils tiroient de leur Camp & faisoient passer à Rinfeldt & à Singwalt, par le moyen de leur pont volant & de leurs bateaux.

M. de Choisy, Maréchal de Camp, Ingénieur & Gouverneur de Saârlouis, vint prendre la place de M. de Tallard ; mais il n'avoit pas assez de troupes pour forcer les Ennemis qui étoient dans Singwalt ; & tantôt la poudre, tantôt les boulets, ou le plomb manquoient ; faute de voitures, on ne pouvoit se procurer ni de subsistance pour les hommes, ni de nourriture pour les chevaux ; & avec tous ces obstacles, on étoit cruellement incommodé par des pluies continuelles & des tems épouventables. Malgré tous ces inconvéniens & la bonne défense des Assiégés, on ne laissa pas de pousser la tranchée en avant & d'attaquer la contrescarpe qui fut emportée. On y perdit bien du monde ; & on n'y put faire de logement à cause du grand feu des Ennemis.

On en étoit là, lorsque M. de Choisy

ſut averti que le Landgrave de Heſſe, ſi fort intéreſſé à la conſervation de cette Place, marchoit à Coblentz avec toutes ſes forces, pour y joindre un autre corps de Troupes Impériales, qui hivernoient dans l'Electorat de Cologne, & qui venoient délivrer Rinfeldt. Il ſentit la néceſſité de lever le ſiége; & il fut approuvé par M. d'Harcourt, qui arrivoit pour prendre le commandement de l'Armée. Elle ſe retira à Montroyal ſans aucun empêchement de la part des Ennemis, qui s'en retournerent dans leurs quartiers.

Le Roi me fit auſſi l'honneur de m'envoyer pour ce ſiége, auquel je n'arrivai pas; car je ne partis qu'après M. d'Harcourt. Je me conſole facilement d'avoir manqué cette occaſion, où il n'y avoit ni honneur ni profit à acquérir; car il n'y a guère que les bons ſuccès qui en procurent; encore faut-il être heureux.

M. de Tallard fut bien mortifié de cette aventure, qui lui auroit nui conſidérablement, ſans le crédit du Maréchal de Villeroy, ſon parent. L'Intendant, ſur lequel on rejetta la faute, eut de terribles allarmes. Elles auroient été bien fondées, s'il n'avoit demandé

en mariage une Demoiselle de S. Cyr, parente du feu Poëte Scarron, qui lui fut accordée; mais, après ce mariage, croyant qu'il pouvoit toujours voler impunément, il fut révoqué, perdu de réputation; mais la protection, que son mariage lui avoit acquise, le mit à l'abri de la recherche de mille crimes de péculat, dont il étoit aisé de le convaincre.

Du côté de l'Italie, le Roi avoit espéré de faire une ligue avec quelques Princes, qui voyoient à regret les Allemands en ce pays-là. Le nouveau Pape, qui paroissoit dans les intérêts de la France, y donnoit les mains; mais cela fut cause seulement que le Roi ayant besoin de ses troupes en plus d'un endroit, n'eut pas une si grosse Armée en Italie pendant cette campagne, que durant la précédente, & que les Ennemis y eurent l'avantage. Le dernier effort de M. de Catinat se réduisit à garder les avenues du Dauphiné, sans être trop en état de les défendre; car M. de Savoye ne l'en laissa pas paisible possesseur, sur-tout depuis qu'il eut reçu un renfort de Troupes Impériales & Angloises, avec des Régimens de François réfugiés (sous le Duc

de Schomberg, un des fils du feu Maréchal de ce nom) & une bonne somme d'argent. Il partagea son Armée en cinq corps, afin de donner par-tout de l'exercice au Général François, & l'obliger à diviser ses forces & les affoiblir. Le premier corps, sous le Marquis de Pianesse, rentré dans les bonnes graces de son Maître, alla camper à Fressines du Pô, près de Cazal, pour resserrer la garnison de cette Place & la bloquer. L'autre, sous le Général Palfy, s'avança du côté de Suze. Le troisieme, sous M. de Leganez, Viceroi de Milan, alla se placer à Hoquets, près de Pignerol. Le Marquis de Parelle mena le quatrieme dans la Vallée de Barcelonette; & le cinquieme, composé de vingt mille hommes, dont une partie étoit des Réligionnaires soudoyés par l'Angleterre, entra dans le Dauphiné par le col de Guillesne. Il étoit conduit par M. de Savoye, qui en chassa quelques Milices envoyées pour défendre le passage qui étoit le plus difficile de tous. Ce Prince y fit aussi passer quelques pieces d'artillerie, avec des peines infinies, & vint assiéger Embrun, qui n'est fortifié que de quelques murailles.

nitions, & même des pierres toutes taillées, pour construire un petit Fort dans l'endroit où on devoit descendre; on fit passer vingt mille hommes de troupes reglées en Normandie, dont la moitié étoit des Irlandois réfugiés. Jacques partit pour commander cette Armée, ayant sous lui le Maréchal de Bellefond & plusieurs Officiers Généraux.

Il publia, avant son départ du Château de Saint-Germain, où il résidoit, une déclaration qui contenoit plusieurs articles.

1°. Que le Roi Très-Chrétien, en exécution de ses promesses, l'a mis en état de recouvrer ses Royaumes.

2°. Que néanmoins il n'a pas jugé à propos de prendre des forces si nombreuses, qu'elles pussent donner de l'ombrage à la Nation, & priver les bons sujets Anglois de la part qu'ils peuvent prendre à l'exécution de son dessein.

3°. Que c'est aussi par ce même motif, qu'il promet de renvoyer toutes les troupes étrangeres, aussi-tôt qu'il sera rétabli dans la paisible possession de son Royaume.

4°. Que malgré la justice de sa

cause, quand il considere le grand nombre de ses sujets qui se sont laissés entraîner dans la derniere révolte, il veut bien entrer dans une sommaire déduction de ce qui est arrivé, afin qu'ils ne puissent désormais s'excuser sur la surprise, ni se justifier sous prétexte d'ignorance. Il fait ici un assez long examen du passé, dont il tire diverses conséquences pour l'avenir. Il cite l'exemple de Neron, & celui des longues & sanglantes guerres entre les Maisons d'York & de Lancastre, touchant la succession, afin de leur inspirer la crainte des mêmes événemens.

5°. Il représente combien cette guerre empêche d'étendre les bornes de l'Empire Chrétien, & prive de la plus belle espérance qu'on ait jamais eue, de détruire l'Empire du Turc.

6°. Qu'il n'y avoit aucun sujet d'espérer la paix générale, sans son rétablissement; qu'on n'en peut même former aucun projet; mais que s'il étoit rétabli, toutes les difficultés s'applaniroient par sa médiation & ses bons offices auprès du Roi Très-Chrétien.

7°. Que sur ces fondemens, il espere trouver très peu d'opposition, &

qu'au contraire, tous les Anglois le secourront, comme il les y invite, & le leur commande par la présente.

8°. Il leur défend de soutenir le nouveau Gouvernement, & de payer aucune des taxes imposées depuis peu sur la Nation.

9°. Il promet, en parole & foi de Roi, une amnistie générale à tous ceux qui, retournant promptement dans leur devoir, lui en donneront des preuves signalées, en exceptant toutefois trente personnes qu'il nommoit, parmi lesquelles étoit un Archevêque, trois Evêques, dont l'un étoit le fameux Docteur Burnet, quatorze Milords, & quelques-uns qu'il ne nommoit pas. Il exceptoit encore tous les espions, ceux qui avoient trahi ses conseils pendant son absence d'Angleterre, & tous les autres, qui, comme Juges, Jurés, ou autrement, ont eu part aux condamnations rendues contre ceux qui étoient dans ses intérêts; tellement que cette prétendue amnistie qu'il promettoit, étoit plutôt une menace sanglante, qu'un pardon.

10°. Qu'il promettoit de payer les arrerages aux Officiers & soldats de

terre & de mer qui accepteroient le pardon avant de s'engager en aucun combat contre ses troupes.

11°. Qu'il maintiendroit l'Eglise Anglicane, ainsi qu'elle étoit établie par les Loix.

12°. Que pour faire cesser, à l'avenir, tout prétexte de divisions, au sujet des sentimens différens de Religion, & étant persuadé que la liberté de conscience est conforme aux Loix & à l'esprit de la Religion Chrétienne; il est résolu de recommander fortement à son Parlement, de l'établir d'une maniere si avantageuse, qu'elle pût attirer une bénédiction de longue durée sur son Royaume.

13°. Qu'il s'emploiera à chercher & exécuter tout ce qui pourra contribuer à rétablir la grandeur de la Monarchie Angloise sur ses anciens & véritables fondemens, qui sont, l'intérêt commun, & l'affection du peuple.

14°. Il concluoit que si les Anglois demeuroient assez obstinés pour prendre les armes contre lui, ils mériteroient d'être traités suivant toute la rigueur de la Justice.

Pour peu qu'on fasse réflexion sur

cet écrit, on jugera qu'il fût publié sur l'un ou l'autre de ces deux motifs. Ou le Roi Jacques comptoit sur ses intelligences en Angleterre, & croyoit son rétablissement immanquable, ou on étoit persuadé que les grands préparatifs de la France pour ce rétablissement, étoient pour empêcher le passage du Prince d'Orange en Flandres, & donner plus de facilité au Roi d'exécuter le projet qu'il avoit formé. Mais il n'en imposa pas au Prince d'Orange, qui laissa de bons ordres à la Princesse sa femme; & jugeant mieux que personne qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois, ni de l'armement du Roi Jacques, il passa en Flandres sans aucune difficulté.

Le Roi Jacques étant arrivé en Normandie vers la fin du mois d'Avril, y fit embarquer les équipaques & les chevaux de la Cavalerie : puis sur les nouvelles qu'on reçut que l'Armée Navale, commandée par M. de Tourville, avoit été contrainte, par une rude tempête, de relâcher dans les Ports de Bretagne, en attendant qu'elle pût se mettre en mer; ces troupes dé-
barquerent,

barquerent, & se tinrent à Cherbourg, la Hogue & au Havre, où elles devoient se rembarquer.

Enfin M. de Tourville se mit en mer, seulement avec quarante-quatre vaisseaux de ligne; & comme il avoit eu avis que les Ennemis y étoient déja, & que son ordre étoit de les aller chercher fort ou foible, il marcha droit à eux, sans attendre le Comte d'Estrées qui venoit de la Méditerannée, avec plusieurs autres vaisseaux, pour le joindre.

Le combat commença sur les onze heures du matin, & dura jusqu'à une brune qui survint vers les huit heures du soir, sans aucune perte pour les François, nonobstant l'inégalité du nombre.

La brune étant dissipée au bout de deux heures, le combat recommença au clair de la lune; plusieurs de nos vaisseaux se trouverent fort en presse, & sur-tout celui de M. de Tourville, dont toute l'Armée se trouva fort séparée & doublée en arriere par le tiers de celle des Ennemis, qui lacha plusieurs brulots sur les vaisseaux François.

Vers les onze heures, ceux des vais-

seaux ennemis qui avoient doublé arriere, firent une faute considérable; pour regagner leur ligne, ils passerent de proue le long du flanc des vaisseaux François, & essuyerent toutes leurs bordées; au lieu que, s'ils se fussent tenus derriere, pendant que leur ligne attaquoit M. de Tourville par devant, où il y avoit plusieurs vaisseaux endommagés & séparés du reste de l'Armée, il eut eu bien de la peine à leur échapper, sans une perte considérable.

Le combat cessa après cette manœuvre; & nos vaisseaux vinrent se ranger, sans ordre, auprès du premier pavillon qu'ils rencontrerent. Le flot étant venu environ une heure après, M. de Tourville, qui en voulut profiter, fit tirer le coup de canon pour le signal d'appareiller, & mit à la voile avec huit vaisseaux qui s'étoient ralliés autour de lui: MM. Danfreville & de Villette en firent autant; l'un avec quinze vaisseaux & l'autre treize; ainsi il se trouva avec trente-cinq vaisseaux, & il ne lui en manquoit plus que neuf, dont six, avec M. de Nesmond, Lieutenant Général, avoient pris la route de la Hogue, & les trois autres montés par MM. de Langeron,

Gabaret & de Combes, celle des Côtes d'Angleterre, pour se rendre à Brest.

Comme on avoit navigué toute la nuit, on se trouva à huit heures du matin à une lieue au vent des Ennemis. Cette avance auroit pû suffire pour se tirer d'affaire, si le *Soleil*, monté par M. de Tourville, le plus beau vaisseau qu'il y ait jamais eu, n'eût mal navigué, parcequ'il avoit été très maltraité pendant le combat. Vers les six heures du soir, on fut obligé, pour regagner le flot, de mouiller par les travers de Cherbourg, à demie lieue des Ennemis qui suivoient l'Armée.

Cela fit prendre deux partis à M. de Tourville; le premier, de changer de vaisseau, ce qu'il n'avoit pas voulu faire plutôt, dans la crainte que le sien ne tombât entre les mains des Ennemis: le second, de prendre la route de Ras-Blanchart, qu'il espéroit de passer par le flot; &, par le moyen des courans, devancer les Ennemis, qui prenoient celle des Casquets.

On leva l'ancre de devant Cherbourg à onze heures du soir, & on entra dans le Ras; cette route avoit presque réussi; & à cinq heures du matin

on se voyoit à quatre lieues des Ennemis ; & des trente-cinq vaisseaux, vingt avoient déja passé le Ras, & les quinze autres, dont étoit M. de Tourville, n'en étoient éloignés que d'une portée de canon, lorsque le flot venant à leur manquer, ils furent obligés d'y mouiller ; mais comme le fond y est très mauvais, les ancres casserent, & les courans firent dériver ; en sorte qu'on se vit sous le vent des Ennemis, séparé des autres vaisseaux.

De quinze qui se trouverent en cette extrémité, il y en eut trois qui gagnerent Cherbourg. M. de Tourville, suivi des douze autres, vint se réfugier à la Hogue. Il y arriva le soir, & fut joint en cette Rade par deux des six vaisseaux de M. de Nesmond, qui prit, avec les quatre autres, la route du Nord d'Ecosse, d'où il arriva heureusement à Brest, ainsi que les trois vaisseaux de MM. Gabaret, Langeron & de Combes. M. de Tourville se trouva à la Hogue avec douze vaisseaux.

L'Armée des Ennemis se partagea en trois pour poursuivre les trois débris de celle de France ; une partie s'attacha aux vingt vaisseaux qui avoient

passé le Ras ; mais ces navires ayant de beaucoup devancé les autres, elle ne put les atteindre, & ils se retirerent à Saint-Malo.

Une autre partie de l'Armée des Ennemis se tint devant Cherbourg, pour enlever les trois vaisseaux qui y étoient entrés. On les attaqua avec quantité de chaloupes & de brulots, qui les consumerent entierement ; mais les Officiers & les équipages furent sauvés.

L'autre corps, de plus de cinquante vaisseaux & beaucoup de brulots, se présenta devant la Hogue, & renferma en cette Rade les douze vaisseaux de M. de Tourville. Il vint à terre avec une chaloupe, pour conférer avec le Roi d'Angleterrre & le Maréchal de Bellefonds qui étoient sur le rivage avec l'Armée de terre. Dans un Conseil qui se tint sur-le-champ, & où les principaux Officiers de marine se trouverent, on arrêta que, pour sauver les vaisseaux du Roi, qui couroient grand risque d'être enlevés, on les feroit incessamment échouer, & que par le moyen des chaloupes qu'on armeroit, on tâcheroit d'empêcher les Ennemis de les brûler. On fit donc échouer six

de ces vaiſſeaux à côté du petit Fort de Liſlet ; & les ſix autres derriere celui de la Hogue ; on en retira le plus d'agrêts qu'il fut poſſible ; & on prépara les chaloupes : mais comme il ne s'en trouva que douze, on y joignit toutes les barques qu'on eut à ſa diſpoſition. On ne put les armer que d'équipages abattus & effrayés ; ce qui ne fut pas capable d'empêcher que les Ennemis, arrivés avec un détachement de deux cens chaloupes bien armées, ne brulaſſent le ſoir du 2 Juillet, les ſix vaiſſeaux échoués au Liſlet, & dont on avoit retiré tous les équipages.

Le lendemain 3, au flot du matin, ſur les dix heures, les Ennemis étant entrés dans la petite Rade de la Hogue, avec un plus grand nombre de chaloupes & de canots, ſoutenus d'une frégate à rames de trente canons, & d'une demie galere, ils brulerent les ſix autres vaiſſeaux & quelques bâtimens de tranſport les plus éloignés du rivage où l'Infanterie de l'Armée étoit en bataille. Elle eut, ainſi que le Roi d'Angleterre & le Maréchal de Bellefond, ce ſpectacle, ſans qu'il fut poſſible d'y remédier ; & tout ce grand deſſein s'en alla en fumée.

L'Armée ennemie alla croiser sur les mers de Bretagne, pour s'opposer à la jonction du Comte d'Estrées avec le débris de la flotte, & tint quelque tems les vaisseaux retirés à Saint-Malo bloqués dans le port, où on les désarma, de peur qu'il ne leur arrivât pareil accident. On les fit entrer dans la riviere, où ils furent bien à couvert.

Le Roi d'Angleterre revint à Saint-Germain; & le Maréchal de Bellefond demeura pendant toute la campagne pour garder les Côtes. Comme il n'avoit pas besoin de tant de troupes, il eut ordre d'envoyer les Irlandois dans les autres Armées où ils étoient plus nécessaires.

Le Duc de Noailles commanda encore cette année l'Armée de France en Catalogne, où il ne se passa rien de considérable. Les deux Armées se contenterent de s'observer mutuellement; & M. de Noailles fut trop foible pour rien entreprendre; car lorsque le Duc de Savoye entra en Dauphiné, on détacha trois ou quatre mille hommes de l'Armée de Catalogne pour venir joindre M. de Catinat.

Le Roi avoit envoyé en Italie M. de

Rebenac, pour y former un parti qui pût contraindre les troupes de l'Empereur & celles du Prince d'Orange d'en sortir. Il s'étendit fort sur l'ambition naturelle à la Maison d'Autriche, & l'envie qu'elle avoit de subjuguer toute l'Italie, démontrant que les troupes de l'Empereur y étoient entrées dans cette vue, & non pour secourir M. de Savoye, qui n'avoit servi que de prétexte; ce qu'il s'efforça de prouver par le peu d'égard que les Impériaux avoient pour lui, à présent qu'ils le tenoient engagé, & par les contributions qu'ils exigeoient des Princes d'Italie. Il ajouta, qu'il étoit facile de juger, par les vexations & les brigandages que les Allemands exerçoient dans leurs Etats, que leur principal dessein étoit de les réduire dans l'impuissance de se pouvoir défendre quand l'Empereur jugeroit à propos de tomber sur eux; qu'il les exhortoit, pendant qu'il en étoit encore tems, de songer à leur propre sûreté & à leurs intérêts les plus intimes; qu'il venoit donc leur offrir, de la part du Roi, une puissante protection & des Armées de terre & de mer si nombreuses & si accoutumées à vaincre,

qu'en une ſeule campagne ils ſerbient aſſurés d'être entierement délivrés du péril éminent dans lequel ils étoient.

Ces Princes, qui n'aiment pas la guerre, & encore moins les François qu'ils craignent, ne voulurent point prendre parti, & aimerent mieux ſe repoſer ſur la parole que l'Empereur leur avoit donnée de ne rien entreprendre de contraire à leur liberté & à leur ſouveraineté, que de ſe livrer à la France, dont la bonne foi leur étoit ſuſpecte.

M. de Rebenac employa les mêmes diſcours auprès du Pape, auquel il remontra vivement le péril de la Religion Catholique ; diſant que les hérétiques avoient déja les pieds dans le Sanctuaire (c'eſt ainſi qu'il appelloit l'Italie) où, ſous la protection de la Maiſon d'Autriche, ils exerçoient publiquement toutes les fonctions de leur Religion, & répandoient par-tout le venin de leur doctrine. C'eſt, ajoutoit le Négociateur, en parlant au S. Pere, c'eſt la Maiſon d'Autriche qui a fomenté ces malheurs.

Je ne prétens point pourtant parler de ſes auguſtes Chefs ; leur piété eſt connue dans tout le monde ; & le Roi mon Maître puniroit ſeverement en

moi la faute que je commettrois, si je m'éloignois de mon devoir en cette occasion ; mais c'est de leurs Ministres, qui, toujours poussés d'une ambition outrée, & d'une haine implacable contre la France, ne se soucient gueres de mettre l'Eglise en un péril évident ; pourvu qu'ils donnent des marques de leur animosité contre le Roi mon Maître.

Qu'il plaise donc à Votre Sainteté, continua-t-il, de se ressouvenir du respect & de l'attachement que les Rois de France ont toujours eu pour le S. Siege, & de l'état auquel la Maison d'Autriche a réduit quelques-uns de ses prédécesseurs. Mais, ajouta-t-il, quand j'ai l'honneur de parler ainsi à Votre Sainteté, ce n'est point que le Roi mon Maître redoute leurs armes ; ils savent combien les siennes sont supérieures ; le péril évident de l'Eglise, & la désolation de l'Italie causent seuls ses allarmes.

On leur impute de contribuer à la destruction de l'Eglise Catholique ; s'ils vouloient se laver de cette accusation, il faudroit qu'ils abandonnassent le Prince d'Orange ; qu'ils ne remplissent plus l'Italie de troupes hérétiques ;

qu'ils n'appuyassent plus les Protestans de leur crédit : on leur reproche de vouloir s'emparer de l'Italie & des Etats qui ne leur appartiennent pas ; s'ils se sentent offensés de ces imputations, qu'ils n'exercent plus de violences. Ce n'est pas encore une fois, disoit-il enfin, en terminant ce discours, que le Roi mon Maître craigne que la foule de ses ennemis grossisse : qu'ils viennent l'attaquer dans ses propres Etats ; il méprise leurs efforts ; mais il demande que l'Eglise soit délivrée, au moins en Italie, du péril évident qui la menace, & que les Impériaux cessent de la ravager & d'y établir une autorité tyrannique, sous le prétexte chimérique des anciens droits des Empereurs.

L'effet de toute cette rhétorique fut que le Pape envoya des Brefs à l'Empereur & au Roi d'Espagne pour les exhorter à la paix. Leur réponse contint une espece de récrimination. Ils offrirent toutefois d'entendre à une paix raisonnable, du consentement de leurs Alliés. Le Roi dépêcha M. de Chanlay en particulier au Duc de Savoye, & lui écrivit de sa propre main, pour l'exhorter à une réconciliation.

On a dit qu'il ne voulut pas recevoir la lettre, afin de ne pas donner de défiance aux Impériaux : je ne déciderai point là-dessus ; mais je ne feindrai pas de dire que ce Prince, étant dégouté du mauvais succès qu'il avoit eu en Dauphiné, & des Généraux de l'Empereur, qui sembloient ne pas assez déférer à ses ordres, ne tarda gueres à se rendre à quelques propositions secrettes ; lesquelles aboutirent depuis à une paix particuliere avec la France ; mais il fut trois ans à la marchander, afin de faire ses conditions meilleures, comme je le dirai dans son tems.

Le Roi fit assembler, pour la Campagne de l'année 1693, deux puissantes Armées, qui devoient agir en Flandres, & voulut les commander en personne, ayant sous lui, dans l'une, M. de Luxembourg, & dans l'autre, le Maréchal de Bouflers. Ces deux Armées furent pourvues d'une nombreuse artillerie, & faisoient ensemble deux cents soixante-sept Escadrons & cent vingt-six Bataillons, ce qui revient au nombre de cent vingt cinq mille hommes.

Monsieur, frere du Roi, alla en Bretagne avec le titre de Généralissime, pour commander vingt mille hom-

mes de troupes reglées, l'arriere-ban & les Milices qui furent répandues en Normandie, en Bretagne, & dans le pays d'Aunis, pour la garde des Côtes. Il eut sous lui, pour Généraux, les Maréchaux d'Humieres, de Bellefond & d'Estrées.

L'Armée d'Allemagne, composée de quarante mille hommes, fut encore commandée par le Maréchal de Lorges, qui eut sous lui le Maréchal de Choiseuil. M. de Catinat eut soixante-dix ou quatre vingts Bataillons à ses ordres, & cinq à six mille chevaux.

Le Duc de Noailles commanda l'Armée de Catalogne, qui fut augmentée de quelques troupes.

Outre ces six Armées, il y eut encore un Camp volant dans le Luxembourg, sous le Marquis d'Harcourt, & un autre dans les lignes de Flandres, du côté de la mer, sous le Marquis de la Vallette.

Il y eut aussi deux Armées de mer; une de soixante-neuf vaisseaux de ligne dans l'Ocean, sous le Maréchal de Tourville, & l'autre de vingt vaisseaux & trente-cinq galeres, dans la Méditerranée, sous le Comte d'Estrées.

Le Roi partit de Versailles le 16 Mai, pour se rendre en Flandres, où il mena encore les Dames, compagnie très embarrassante pour les expéditions militaires. Il se mit à la tête de l'Armée, que M. de Boufflers assembla contre Tournai, pendant que M. de Luxembourg, qui eut sous lui les Maréchaux de Joyeuse & de Villeroi, formoit la sienne auprès de Mons.

S. M. en partant de Tournay, alla camper à Ambourg, près de Mons, & ensuite à Fleurus, puis à Gimblours. M. de Luxembourg alla asseoir son Camp à Tourinne, deux lieues plus avant que Gimblours, sur le chemin de l'Abbaye du Parc, près de Louvain; où le Prince d'Orange se tenoit bien retranché avec une Armée de cent quarante Escadrons, soixante-huit Bataillons & quatre-vingts pièces de canon; après avoir jetté environ vingt mille hommes dans les retranchemens que les Ennemis avoient faits contre Liege, pour couvrir la ville.

Quand on sut le Roi à Gimblours, personne ne douta que son dessein ne fût d'aller forcer le Prince d'Orange dans ses retranchemens & d'emporter Liege; mais on s'étonna fort, quand

on vit deux jours après, que Sa Majesté détachoit Monseigneur le Dauphin pour passer en Allemagne avec une Armée de trente mille hommes, & qu'il reprenoit brusquement le chemin de Versailles, sans avoir rien entrepris. Chacun raisonna sur cet événement inopiné ; & moi je crois, avec beaucoup d'autres, que les représentations de Madame de Maintenon en furent la véritable cause, fondée sur ce que l'expédition qui se présentoit, paroissoit trop hasardeuse, & que le Roi y risqueroit trop sa personne.

Je ne connois point la situation du Parc, ni n'ai su au vrai la force des retranchemens de l'Armée des Ennemis ; mais il est à présumer que le Prince d'Orange n'y avoit rien oublié. Malgré cela, j'ai oui dire à des gens très instruits, qu'il auroit été battu indubitablement, & que ses retranchemens, quelques bons qu'ils eussent pû être, n'auroient point été à l'épreuve contre deux Armées de François animés par la présence de leur Roi. Quelle gloire auroit-ce été pour Sa Majesté, & quels avantages n'en eut-elle point tirés, soit pour faire la paix, ou pour continuer la guerre ?

Après le départ du Roi, M. de Luxembourg s'approcha plus près de l'Armée des Ennemis, & se mit à les harceler. Il reçut un avis dans ce tems-là que huit Régimens de Cavalerie, sous le Comte de Tilly, étoient partis de Mastrik pour joindre le Prince d'Orange. Le Maréchal se mit aussi tôt à la tête d'un gros détachement de son Armée, dans le dessein de les aller enlever à Tongres, où ils étoient venus camper; mais le Comte de Tilly fut averti à tems par un Prêtre, & se retira promptement à Mastrik. Son arriere-garde fut pourtant un peu écornée, & on lui prit quelques bagages.

Ce coup étant manqué, M. de Luxembourg revint à son Camp, & envoya le Maréchal de Villeroi prendre Huy, que les Ennemis avoient raccommodé, principalement le Château. Ce siege ne dura que quatre jours; & les deux mille hommes qui défendoient cette Place eurent bonne capitulation, & furent conduits à Liege.

Le Prince d'Orange, qui craignoit pour cette ville, quoiqu'elle fût fortifiée par de bonnes lignes défendues par vingt mille hommes de bonnes

troupes, & qu'il se tînt à portée de la soutenir avec son Armée, y jetta encore dix Bataillons. Il crut parvenir à en détourner entierement M. de Luxembourg, en faisant un gros détachement de son Armée, sous le Duc de Wirtemberg, pour aller forcer les lignes d'Epierre, qui couvroient les Châtellenies de Lille & de Courtray. M. de la Vallette, qui avoit joint M. de Luxembourg, avec son Camp volant, y retourna; & l'on fit marcher en apparence sur la même route le Maréchal de Joyeuse, avec un corps plus considérable; mais le dessein du Général étoit tout autre que de vouloir défendre des lignes.

D'abord après la prise de Huy, M. de Luxembourg alla lui-même reconnoître les lignes de Liege; & étant de retour à son Camp, il commanda à toute l'Armée une grande quantité de fascines, & donna l'ordre pour marcher. Il alla droit au Prince d'Orange, qui étoit campé à sept grandes lieues de là, & envoya ordre au Maréchal de Joyeuse de suivre sa marche avec le corps qu'il avoit feint de lui donner pour aller défendre les lignes d'Epieres. M. de Luxembourg se mit à la

tête de sa droite, qui devint sa gauche dans cette marche, & il passa le Jaar à Warem. Il apprit que les Ennemis étoient encore dans leur même Camp.

Après une petite halte qu'il fit en cet endroit, pour donner tems au reste de l'Armée de le suivre de plus près, il continua sa marche & se hâta d'arriver à la vue de l'Ennemi, dans le dessein de le contenir dans son Camp; ou de charger son arriere-garde, en cas qu'il prît le parti de repasser la riviere de Gette, qu'il avoit alors derriere lui. Il fit occuper les villages de Landenferme, de Sainte-Gertrude & de Hautevinde, afin d'être le maître du terrein qui étoit entre lui & l'ennemi. Il donna ses ordres pour mettre les troupes en bataille à mesure qu'elles arriveroient. Les dernieres tarderent jusqu'à onze heures du soir; ainsi le combat fut remis au lendemain; cependant on observa fort l'Ennemi toute la nuit.

Le Prince d'Orange ne voulut point profiter de cet intervalle pour mettre son Armée à couvert en lui faisant repasser la Gette, malgré les remontrances des Députés des Etats Généraux, qui étoient près de lui. Il entreprit de

ſuppléer à l'inégalité du nombre par l'avantage que la ſituation du terrein lui donnoit, & par de grands retranchemens qu'il fit faire toute la nuit. Il poſta ſa droite au village de Nervinde, qu'il fit occuper par un gros corps d'Infanterie, qui y trouva de bons retranchemens ; & depuis ce village il tira un retranchement tout le long de la crête de la hauteur qui couvroit ſon Camp, jusqu'à Neerlanden qu'il occupa par ſa gauche, dont tout le flanc étoit couvert par un bon ruiſſeau & des haies, terraſſés par les gens du Pays pour la conſervation de leurs héritages ; de ſorte que ce flanc étoit tout-à-fait inacceſſible.

M. de Luxembourg ſe détermina de tomber ſur le village de Nervinde, &, par les raiſons que j'ai données, de feindre ſeulement une attaque ſur celui de Neerlanden. Il fit avancer, par la petite plaine qui avoit en tête le retranchement ennemi, ſept Brigades d'Infanterie qui tirerent ſur Nervinde, & ſur leur droite cinq autres Brigades vers Neerlanden. L'eſpace du terrein qui demeuroit vuide entre ces Brigades, fut occupé par deux lignes de Cavalerie, qui furent ſoutenues par une

ligne d'Infanterie : il mit ensuite deux autres lignes de Cavalerie, & derriere elles le reste de l'Infanterie. L'artillerie fut postée à la tête de toutes ces lignes, & répondit à cent piéces de canon de l'Ennemi.

Sur les neuf heures du matin, la fausse attaque commença au village de Neerlanden, & la véritable, à celui de Nervinde, par les sept Brigades d'Infanterie. Elles s'en rendirent maîtres après un rude combat, où il y eut bien du monde de tué de part & d'autre; mais le Prince d'Orange y envoya aussitôt un corps d'Infanterie fraîche, tiré de sa ligne, qui attaqua le village avec tant d'ordre & de vigueur, que les François en furent chassés. M. de Luxembourg fit charger de nouvelles Brigades qui chasserent une seconde fois les Ennemis hors du village. Le Prince d'Orange fit attaquer ce poste par un nouveau détachement, qui en chassa les troupes du Roi jusques aux haies qui étoient à l'autre extrémité. Alors M. de Luxembourg fit reprendre ce poste par une Brigade fraîche d'Infanterie, malgré le feu terrible des Ennemis; & en même-tems il fit avancer droit à leurs retranchemens les lignes,

en la disposition que je les ai décrites. Cette fiere marche les intimida un peu ; mais n'étant pas encore forcés dans leur village, ils ne s'ébranlerent pas. La Maison du Roi & la Cavalerie s'en étant approchées, trouverent des ravins & des parapets où les chevaux ne pouvoient monter, & elles étoient foudroyées du canon de l'Ennemi.

Cependant le Prince d'Orange couroit par-tout où il croyoit sa présence nécessaire ; & ayant remarqué que les François ne s'ébranloient pas du feu terrible de son canon, il courut aux Batteries, pour en découvrir la cause. Il vit que tous les boulets portoient, & que les troupes du Roi essuyoient tous ces coups avec une intrépidité admirable, & ne faisoient que reformer leur rang. Il s'en retourna, en s'écriant : *quelle Nation !*

M. de Luxembourg voyant de son côté qu'à midi il n'y avoit encore rien de décidé, résolut une troisieme attaque au village de Nervinde, & y porta six nouvelles Brigades d'Infanterie, qui se firent une entrée dans les haies de la gauche de ce village. Les deux Brigades des Gardes Françoises & Suisses le cotoyerent sur la droite, &

s'avancerent jusqu'au pied du retranchement qui y aboutissoit. Alors le combat recommença avec une vivacité extrême, & dura plus d'une grosse heure avant que de chasser les Ennemis hors du village. Les Gardes Françoises voyant arriver quelques Escadrons de la Maison du Roi, éboulerent du retranchement pour leur faire un passage.

Les Escadrons entrerent aussi-tôt, & trouverent plusieurs lignes de Cavalerie ennemie qui les chargerent avec tant de violence, qu'ils furent contraints d'en sortir & de venir se rallier sous la protection du feu des Gardes.

M. de Luxembourg étendit sa gauche du côté du village de Larre, que les Ennemis abandonnerent après un léger combat; en sorte que la Cavalerie Françoise eut une entrée facile pour tomber sur le flanc droit de l'Ennemi, qui lui opposa quelques Escadrons. Alors M. d'Harcourt qui venoit de Huy, sur l'avis du combat avec son Camp volant, tomba aussi sur le flanc de l'Ennemi par le village de Larre, pendant que M. de Luxembourg fit entrer, par Nervinde & le côté du retranchement qui en est proche & qui avoit été abattu, la meilleure partie

de sa Cavalerie. Le Prince d'Orange chargea lui-même avec la sienne, qui ne rendit pas grand combat, étant prise en tête & en flanc. L'épouvante devint bientôt générale; le Prince d'Orange ne put plus rallier sa Cavalerie; & il fut emporté, aussi-bien que l'Electeur de Baviere, par les fuyards, qui se jetterent confusément dans la Gette, & y firent en un instant des ponts d'hommes & de chevaux.

La gauche des Ennemis se retira en meilleur ordre, parcequ'elle fut protégée par l'Infanterie, qui sortit de Neerlanden quand elle vit le combat perdu. Cette Infanterie fit bonne contenance, & vint passer la Gette sur des ponts qu'elle y trouva. Elle borda la riviere, pour favoriser la retraite de la Cavalerie, qui ne fut gueres poussée au-delà du champ-de-bataille, quoique la victoire fût bien complette; la raison de cela, suivant ce qu'on m'a dit, étoit que M. de Luxembourg ne vouloit pas finir la guerre.

M. le Duc de Chartres combattit en cette bataille, avec une valeur digne de sa haute naissance; M. le Duc & le Prince de Conti ne lui céderent en rien, & eurent une grande part à la

victoire. La Nation en général y acquit beaucoup de gloire ; mais il en coûta la vie à cinq cens Officiers, dont les plus considérables furent M M. de Montchevreuil, Lieutenant Général, le Prince Paul de Lorraine, Lucan, Maréchal de Camp, le Duc d'Uzès, le Comte de Gassion, le Marquis de Rébé, Lignery, Commandant la Maison du Roi, le Marquis de Rothelin, Chanvalon, Bool, Quad, le Comte de Montreuil, le Chevalier de Clermont, &c. Le nombre des Officiers blessés fut encore plus grand ; & il y eut dix à douze mille soldats tués ou blessés.

La perte des Ennemis fut à-peu-près égale ; mais on fit sur eux environ deux mille prisonniers, parmi lesquels on trouva le Duc d'Ormont, Lieutenant Général, Sgravenmoer, le Comte de Lippe & quelques autres Généraux. Le Prince de Barbançon, Général de leur Cavalerie & ci-devant Gouverneur de Namur, fut tué en cette journée.

On prit aussi aux Ennemis soixante-seize piéces de canon, huit mortiers, neuf pontons & quantité de drapeaux & étendarts.

Après la Bataille, l'Armée alla camper

per dans la plaine de Landen, la droite à Rindorf & la gauche à Lisen ; Landenfermé fut le quartier général. M. d'Harcourt alla camper, avec sa Cavalerie, à Feumal, sur la Mehaigne, d'où il couvrit, contre ceux de Liege, les convois qui venoient à l'Armée, de Huy & de Namur. Peu de jours après M. de Rozen, Lieutenant Général, s'avança avec six mille chevaux dans la Mairie de Boisleduc, d'où il tira de grosses contributions. L'Armée vint camper à l'Abbaye de Bonef, ayant la Mehaigne derriere ses lignes ; pendant ce tems-là l'Armée du Prince d'Orange, qui étoit dispersée aux environs de Bruxelles, se rassembla & vint camper, le 17 Août à Hall, où fut le quartier général. Le Duc de Wirtemberg la rejoignit avec son détachement, après avoir forcé les lignes d'Espieres & tiré de grosses contributions des pays qu'elles couvroient.

Le mouvement que le Prince d'Orange avoit fait sur Hall, obligea M. de Luxembourg de quitter son camp de Bonef pour venir à Nivelle ; ensuite à Sogines, où il fut joint par quelques troupes qui lui vinrent de Normandie. Il alla ensuite camper à Haisne-Saint-

Pierre & Haisne-Saint-Paul, & enfin à Vanderbeck, d'où il fit investir Charleroy par le Maréchal de Villeroy, qui en commença le siége. La tranchée fut ouverte depuis le 15 Septembre jusqu'au 10 Octobre, que la Place fut rendue. On fit ce siége avec beaucoup de précaution, & par-là on y perdit peu de monde, quoique les Assiégés se défendissent mieux qu'ils n'avoient coutume, Les Ennemis ne songerent pas à secourir cette Place, & furent ravis d'en être quittes à si bon marché après leur défaite. Ils ne s'occuperent plus que de leur subsistance le reste de la campagne, & transporterent leur Camp à Ninove avant la fin du siége de Charleroy. M. de Luxembourg s'y étoit rendu en personne; & il en partit avec une moitié de l'Armée, qu'il mena camper à Saint-Symphorien, près de Mons, afin de les observer de plus près. Il envoya M. d'Harcourt avec son petit corps camper sous Tournay; M. de la Vallette eut ordre de mener le sien sous Courtray, pour y faire construire un réduit palissadé qui tînt cette ville. Mais le Prince d'Orange, qui n'étoit pas en état de rien entreprendre après l'échec qui lui étoit arrivé,

quitta bientôt son camp de Hessines, & repassa en Hollande. M. de Luxembourg fit palissader Dixmude, pour y tenir des troupes en quartier d'hiver avec sûreté. M. de Villeroi acheva le siége de Charleroi; & après en avoir chassé la garnison ennemie & donné les ordes nécessaires pour munir & réparer la Place, les ordres pour les quartiers d'hiver arriverent de la Cour, & les Armées se séparerent.

Le Maréchal de Lorges assembla l'Armée d'Allemagne aux environs de Landau vers la fin du mois de Mai 1693, & la mena aussi-tôt assiéger Heidelberg, que les Impériaux avoient tâché de rétablir & où ils tenoient une petite garnison. La ville fut rendue immédiatement après; & les Allemands se retirerent au Château qu'ils céderent assez brusquement, quoiqu'ils l'eussent pû défendre encore quelques jours. La garnison, qui en sortit par capitulation, fut conduite à l'Armée Impériale, ainsi qu'elle l'avoit demandé; & le Prince Louis de Baden, qui en étoit le Général, fit honteusement dégrader des armes le Commandant, pour avoir trop peu défendu la Place qui lui avoit été confiée.

Le Maréchal de Lorges mit garnison dans le Château ; & ayant fait sortir de la ville tous les habitans, elle fut abandonnée au pillage. On en brûla toutes les maisons ; & l'Armée marcha sur Heilbron, où le Prince de Baden assembloit celle de l'Empereur, qui n'étoit encore que de vingt mille hommes. Ce Général les avoit campés le long du Nekre ; & le Maréchal de Lorges les trouva en cette situation. Les rives étoient basses & commodes, la riviere peu large & guéable ; & personne ne doutoit que M. de Lorges ne profitât des mouvemens confus qu'on voyoit faire aux Ennemis, pour les attaquer ; mais il se contenta de les canonner dans leur Camp ; & il s'en revint sur Heidelberg. Cependant il n'eut jamais une occasion si favorable ; & on ne sauroit l'excuser de l'avoir manquée, à moins qu'il n'eût reçu des ordres précis de la Cour, de ne rien entreprendre qui pût engager une affaire génerale.

Il voulut tenter une autre entreprise sur quinze mille Saxons, qui, après avoir traversé le Mein à Francfort, venoient joindre l'Armée Impériale. Dans ce dessein il passa le Nekre sur

des ponts qu'il fit élever au-dessous d'Heidelberg, vis-à-vis de la petite ville de Ludenburg, & marcha avec beaucoup de diligence le long du Bergstras, tenant le grand chemin de Francfort. Lorsqu'il fut arrivé dans le pays d'Armstat, il trouva la petite ville de Zuintzemberg, située sur le bord d'un défilé où les Saxons avoient jetté douze ou quinze cens hommes de pied, pour assurer leur retraite. Le Maréchal les fit attaquer vivement; une partie fut forcée dans cette ville, qui n'étoit qu'une méchante bourgade; l'autre se sauva du mieux qu'elle put; &, à cela près, le corps entier des Saxons lui échappa, & joignit peu de jours après l'Armée du Prince de Baden. Cette attaque couta au Maréchal cinq ou six cens hommes tués ou blessés; le Prince d'Epinoy fut du nombre des derniers.

Monseigneur le Dauphin, qui venoit de Flandres, arriva avec son Armée dans la partie du Palatinat en-deçà du Rhin; & il courut quelque bruit qu'il assiégeroit Mayence, pendant que le Maréchal de Lorges s'en approcheroit de l'autre côté du fleuve, & feroit tête au Prince de Baden. M. de Lorges, auteur de ce projet, qui vraisemblable-

ment auroit réussi, avoit assemblé à Philisbourg tous les matériaux nécessaires à l'entreprise ; mais la Cour, qui avoit en vue de faire une grande irruption en Allemagne, ne fut pas de cet avis qui se trouva le meilleur dans la suite ; car on ne fit que battre le pays pendant tout le reste de la campagne. Je ne sais si le Maréchal de Lorges en fut fort fâché ; mais il n'en est pas moins certain qu'il n'y avoit gueres d'hommes qui abondassent plus que lui dans leur sens & qui fussent plus aises de le suivre.

Sur la nouvelle de l'approche de MONSEIGNEUR, le Maréchal de Lorges fit passer le Nekre à son Armée, & la ramena sur Philisbourg. La jonction se fit au village de Graben, à une lieue au-delà de cette Place ; & on entra dans le pays de Wittemberg par la vallée de Phortzheim avec une Armée de soixante-dix mille hommes, & un prodigieux attirail de guerre.

Le Prince Louis de Baden se tenoit toujours près d'Heilbron avec l'Armée Impériale, & y avoit été joint par les Saxons, quelques Régimens de l'Electeur de Brandebourg, du Landgrave de Hesse & des Cercles de l'Empire ; ce

qui formoit le nombre d'environ cinquante mille hommes. Comme le projet de la Cour étoit de marcher droit à lui pour le combattre, on ne songea plus qu'à l'exécuter & à passer le Nekre.

Il y avoit quelque appatence que les Impériaux s'opposeroient à ce passage; mais comme il se fit tranquillement, & qu'il ne parut que quelques Escadrons ennemis au-delà du fleuve, les plus sensés de l'Armée jugerent, comme cela étoit effectivement, que le Prince Louis avoit pris un poste inattaquable après le passage du Nekre. L'Armée séjourna trois ou quatre jours au-delà, dans une petite plaine qui se trouva sur le rivage; & ce fut autant de tems qu'on donna aux Ennemis pour changer leur logement & prendre de bons postes, qu'ils assurerent par des redoutes & de bons retranchemens.

Au départ de ce Camp, l'Armée vint d'une seule traite & parut à la vue des Ennemis; on trouva un petit ruisseau qui tomboit contre le retranchement de leur droite, & lui servoit d'avant-fossé. Ce retranchement, qui s'étendoit jusques au-delà du centre, étoit assis sur une hauteur escarpée,

fortifiée d'un ravin large & profond, qui tenoit lieu de fossé. Leur gauche étoit appuyée à de hautes montagnes, qui empêchoient qu'on ne la pût tourner par son flanc. Ils y avoient construit de bonnes redoutes garnies d'Infanterie & de canon. Le front de cette gauche étoit encore couvert depuis les montagnes jusques au centre, par un Bois si touffu, qu'il étoit impratiquable à des troupes; & au déboucher, on trouvoit un grand retranchement parallele qui communiquoit aux redoutes des montagnes. En descendant vers le centre de la ligne des Ennemis, il y avoit un grand chemin à travers le Bois, qui se trouvoit à gauche coroyé par une hauteur fort escarpée, & à droite, par un grand fond; en sorte que ce chemin étoit un défilé qui étoit enveloppé dans le retranchement des Impériaux; le Bois se prolongeoit encore tirant vers leur droite. Il laissoit vers leur centre une clairiere de sept à huit cens pas de large, qui périssoit de leur côté au bord du ravin dont j'ai parlé, & qui étoit si escarpé, qu'aucune Cavalerie ne le pouvoit descendre ni monter. Le retranchement étoit sur la crête au-delà; & fi-

nissoit sur le bord du Nekre, de maniere qu'on ne pouvoit, non plus que par la gauche, tourner le flanc de l'Ennemi.

Au-delà de ce retranchement, & dans tout le front que je viens de décrire, l'Armée Impériale étoit campée dans un terrein encore plus élevé, & qui tomboit presque tout en glacis sur le bord du retranchement; le grand Bois finissoit, par de petits bosquets, dans lesquels les Impériaux mirent des postes d'Infanterie. Cette situation obligéa de marcher en corps d'Armée jusques aux bois qui bordoient le retranchement, pour connoître s'il y auroit jour à l'attaquer.

L'Armée Françoise s'étant donc portée sur l'Ennemi, se mit en bataille, & se trouva en quelques endroits à une bonne portée de mousquet du retranchement; on travailla à faire des batteries sur le bord du ravin, à la faveur de quelques troupes qu'on fit avancer dans un terrein où l'Ennemi ne les pouvoit découvrir.

On demeura dans cette situation depuis le commencement du jour, jusques sur les trois heures après midi; & on employa ce tems-là à parcourir

tout le front de bandiere de l'Ennemi & à chercher inutilement quelqu'endroit pour l'attaquer. On trouva la chose impossible, à moins qu'on n'eût voulu s'exposer à tout perdre, parceque, supposé que notre Infanterie eût pû pénétrer jusqu'au dedans du retranchement, elle en auroit été chassée par la Cavalerie ennemie. La nôtre ne la pouvoit soutenir, par la difficulté insurmontable de lui faire descendre & remonter le ravin. Ainsi on prit le parti de se retirer au Camp, au grand regret de MONSEIGNEUR, qu'on embarqua un peu inconsidérément.

L'Armée demeura encore quelques jours dans son camp de Wiblinguen; & elle revint à celui qu'elle avoit déja occupé vers le Nekre, qu'elle repassa sans aucune inquiétude de la part de l'Ennemi, & séjourna environ un mois dans le Camp qu'elle prit au-delà de cette riviere. Alors les soldats François se débanderent pour piller le pays. Plusieurs d'entr'eux coururent jusques vers Nortlingue & la Baviere, brûlant & ravageant tout, sans en avoir reçu aucun ordre. La plûpart d'entr'eux furent assommés par les paysans qui prirent les armes, ou par les par-

tis que le Prince de Baden envoya ; & ces désordres durerent long-tems.

Cependant M. de Lorges fit occuper Stoutgard & les autres villes de Wirtemberg, & tira quelques contributions du pays. Il se rapprocha de la petite ville de Vahing, où l'on faisoit le pain de munition avec des farines qu'on tiroit des places du Rhin. Le feu prit, par accident, à cette ville, où les foins & les magasins de farine furent brûlés ; ce qui obligea l'Armée de quitter le Wirtemberg & de se rapprocher du Rhin, où MONSEIGNEUR la quitta pour retourner en France.

La Gendarmerie fut envoyée en Piémont, aux ordres de M. de Catinat, qui devoit y entrer. Le Maréchal de Bouflers, qui avoit passé en Allemagne avec MONSEIGNEUR, s'en retourna par Philisbourg en Flandres, avec vingt mille hommes ; le Maréchal de Lorges acheva la campagne dans la plaine de Weil, près de Fribourg ; & on perdit dix mille hommes dans le Wirtemberg, pendant le séjour que l'Armée y fit, soit par les maladies, ou par le débandement des soldats ; il n'en auroit peut-être pas coûté davantage dans une grande bataille.

L'Armée du Duc de Savoye fut plus nombreuse cette année, qu'elle ne l'avoit été les années précédentes; car l'Empereur lui envoya plus de troupes; ainsi le Duc se vit en état de réduire le Maréchal de Catinat pendant quelque tems à garder les passages & les avenues de la Provence & du Dauphiné, depuis Nice jusqu'à Suze, & à soutenir une guerre fatigante & pénible contre les Montagnards, dont le nombre augmentoit tous les jours; ils avoient grande envie de faire une irruption en Dauphiné, & de fermer la communication de cette Province avec Pignerol & Suze: ce qui contraignit M. de Catinat à demeurer sur la défensive jusques vers la fin de la campagne; mais il reçut alors un bon renfort de troupes, principalement de Cavalerie, avec lesquelles il entra en Piémont.

Il s'attacha donc, au commencement de cette campagne, à bien fermer les passages des montagnes à l'Ennemi, & à conserver ses communications avec Suze & Pignerol, qu'il pourvut abondamment de tout ce qui étoit nécessaire à leur défense. Mais, pour les assurer davantage, il fit tirer un grand

retranchement à la tête de Suze, &y établit un Camp d'Infanterie pour le défendre. Il y joignit quelque Cavalerie pour la soutenir, en cas qu'elle vînt à être attaquée : à l'égard de Pignerol, il éleva un fort sur la montagne de Sainte-Brigite, qui dominoit un peu la Citadelle, & se campa dans la vallée de Pragelas avec son principal corps d'Armée, où il tenoit la communication avec Pignerol, & étoit en état de se poster dans le retranchement de Suze, en cas que le Duc de Savoye entreprît de l'attaquer. Ce Prince faisoit continuer le blocus de Cazal par un petit corps de troupes, plutôt pour satisfaire les Impériaux & les Espagnols, que par envie de réduire cette Place; parcequ'il craignoit que les Impériaux ne la voulussent garder si elle étoit prise. Ce même rafinement de politique lui fit manquer Pignerol, qu'il auroit pû prendre : il se contenta d'y mener son Armée & de l'investir. Il attaqua assez mollement le nouveau fort de Sainte-Brigite, qui ne fut pas défendu de même : à la fin les Savoyards s'en approcherent de si près, que les François l'abandonnerent & se retirerent dans la Citadelle. Après cette ex-

pédition, M. de Savoye hésita de commencer le siége, & s'en tint au bombardement de la ville. Il fit raser le fort de Sainte-Brigite, & il temporisa tant, que le Maréchal de Catinat ayant reçu le renfort qui lui vint des Armées d'Allemagne & de Catalogne, entra dans le Piémont par le Pas de Suze, dans le dessein de le combattre.

Les deux Armées arriverent en présence l'une de l'autre le 4 Septembre, dans la plaine de la Marsaille, entre Turin & Pignerol. Le combat commença sur les sept heures du matin. L'aîle gauche du Duc de Savoye plia à la premiere charge, & se renversa sur l'Infanterie, qui fut mise en désordre. L'aîle droite, où étoit la Cavalerie Impériale, soutint mieux les charges; mais ayant été prise en flanc & par derriere par la Cavalerie Françoise qui avoit battu ce qui lui avoit été opposé au commencement du combat, elle fut aussi mise en fuite. L'Infanterie, qui se trouva dans un terrein favorable de vignes qui palissadoient son front, combattit quelque tems avec fermeté; mais se trouvant entierement abandonnée de la Cavalerie, & ayant beaucoup souffert, elle se débanda & aban-

donna le champ-de-bataille. Le Duc se retira avec le débris de son Armée à Montcallier, où il passa le Pô, & se retrancha; il perdit trois à quatre mille hommes, deux mille prisonniers, trente-quatre piéces de canon, & cent drapeaux ou étendarts. La perte des François fut d'environ deux mille hommes, & entre les gens de considération, étoient le Marquis de la Hoguette, Lieutenant Général, & celui de Bruy, Major de la Gendarmerie. Après cette journée, l'Armée de France fut maîtresse de la campagne & des petites villes de Piémont, d'où le Maréchal de Catinat tira de grosses contributions, & quantité de grains & de vins, dont il ravitailla Pignerol & Cazal; puis, sur les ordres qu'il reçut de la Cour, il fit repasser les Alpes à toute l'Armée, pour lui donner des quartiers d'hiver dans la Savoye, le Dauphiné & la Provence.

La Campagne en Catalogne commença par le siége de Rozes, que les François investirent par mer & par terre, le 29 Mai. La tranchée y fut ouverte la nuit du premier au 2 du mois suivant; & les attaques continuerent jusqu'au 8, que le Gouverneur Espa-

gnol rendit la Place. Il avoit eu un bras emporté d'un coup de canon, dont il mourut peu de jours après. Le Maréchal de Noailles, qui commandoit l'Armée de France, alla assiéger le Château d'Apurias, qui se rendit le 12, & tira ensuite sur Palmos, dans le dessein d'aller bombarder Barcelonne; mais ayant reçu ordre d'envoyer une partie de ses troupes au Maréchal de Catinat, cette entreprise échoua. On rétablit les fortifications de Rozes; on y mit une bonne garnison; & l'Armée repassa les Monts pour entrer dans ses quartiers d'hiver.

Sur les nouvelles du grand armement que les Anglois & les Hollandois avoient fait sur mer, & du grand nombre de bâtimens propres à faire des descentes, le Roi fit MONSIEUR, son frere, Généralissime des troupes & milices qui devoient défendre les Côtes. Il eut sous lui trois Maréchaux de France: le Maréchal d'Humieres, qui se tint près de sa personne à Vitré en Bretagne; le Maréchal de Bellefond, en Normandie, & celui d'Estrées, à la Rochelle & le pays d'Aunis. Mais tous les grands préparatifs des Ennemis furent perdus, par le bon

ordre qu'on y apporta ; ainsi il ne se passa rien sur ces Côtes, de toute la campagne ; & MONSIEUR revint à la Cour au mois de Septembre.

L'Armée navale, que le Maréchal de Tourville commanda, fut de soixante-onze vaisseaux de ligne, vingt-sept brûlots & vingt bâtimens de charge, qui servirent d'hôpital & de magasins de vivres. Elle mit à la voile le 25 Juin & doubla la pointe de Belisle ; &, sur les avis que M. de Tourville reçut qu'il paroissoit une flotte ennemie vers le Cap Saint-Vincent, il fit voile de ce côté-là pour lui couper chemin, jugeant bien que cette flotte étoit le convoi de Smirne. Elle étoit environ de cent voiles, escortée par vingt vaisseaux de guerre, commandée par M. Rook. M. de Tourville lui en prit deux, & en brûla deux autres, & s'empara de vingt vaisseaux marchands. Il en brûla autant, & fit de vains efforts sur le reste, qui avoit vent arriere, & qui se sauva dans les ports d'Espagne. Il fit brûler à Malaga sept ou huit bâtimens Hollandois qui s'y étoient réfugiés. La perte des Anglois & des Hollandois fut estimée à plus de vingt millions ; & nos Armateurs troublerent

fort leur commerce pendant cette guerre, & firent sur eux quantité de bonnes prises, qui enrichirent beaucoup de particuliers.

Après cette action, le Maréchal de Tourville eut ordre de passer le détroit & d'entrer dans la Méditerranée, où il fut joint par les Galeres de France & vingt-deux vaisseaux de ligne, sous le Comte d'Estrées. Il vogua sur Barcelonne, qu'on avoit eu dessein d'assiéger; mais ayant été averti par le Maréchal de Noailles, que cette entreprise étoit différée, parcequ'il avoit reçu ordre d'envoyer des troupes au Maréchal de Catinat pour la guerre de Piémont, il ramena l'Armée dans les Ports de Provence, où les vaisseaux furent désarmés.

Outre la disette d'argent qu'il y eut cette année dans le Commerce & dans les Coffres du Roi, la France fut encore attaquée par un plus grand mal, qui fit périr beaucoup de peuple & causa quelques petits soulevemens; c'est la disette des bleds dont je veux parler. La récolte fut fort mauvaise l'année précédente; les Usuriers avoient fait enlever tous les vieux bleds & les faisoient revendre sous main à un prix

exorbitant ; pour remédier à ce mal, on se servit d'abord de moyens qui l'augmenterent ; car on fixa le prix des bleds dans les Marchés, & on n'y en portoit plus. La populace s'élevoit partout & crioit à la famine.. Comme le mal étoit pressant, le plus prompt remede qu'on y trouva, fut que le Roi fit fournir du pain à cette populace, à un prix modéré, par un de ses Entrepreneurs des vivres d'Armées ; mais cela ne put durer long-tems, parceque la distribution à cette multitude étoit difficile, & qu'étant attroupée, les suites en devenoient dangereuses. On eut donc recours à d'autres moyens : les Magistrats s'en mêlerent ; on punit quelques Usuriers convaincus de fraude ; on laissa la liberté du prix du bled dans les Marchés ; & le Roi ordonna, sous des peines rigoureuses, qu'on y apportât tous les bleds des greniers de la campagne, & que chaque Propriétaire n'en gardât que ce qu'il en falloit pour la subsistance de sa famille jusques à la récolte prochaine. Il fit venir quelques bleds des Côtes d'Afrique, & donna quelque argent pour subvenir aux besoins des pauvres. Les Riches se cotiserent aussi pour les soula-

ger ; & toutes ces choſes diminuerent un peu le mal. La paix alors parut au Roi un bien abſolument néceſſaire à ſon Royaume ; & le premier pas pour y parvenir, étoit de déterminer le Duc de Savoye à quitter la Ligue. M. de Chanlay fut envoyé l'année ſuivante pour faire de nouvelles propoſitions. D'un autre côté, le Roi de Suede fit à l'Empereur quelques ouvertures qui lierent des conférences ſecrettes en Suiſſe ; mais l'heure n'en étoit pas venue ; & l'on ſe porta encore à la continuation de la guerre pour la campagne ſuivante.

Monſeigneur le Dauphin, qui commanda cette année 1694 les Armées en Flandres, eut ſous lui M. de Luxembourg, & une Armée de quatre-vingt-deux Bataillons & de cent ſoixante-deux Eſcadrons. Dès qu'elle fut aſſemblée, il la mena camper à Fleurus & de-là à Gimblours, enſuite à Saint-Tron, petite ville du pays de Liége. Le Maréchal de Bouflers, qui commandoit ſous *Monſeigneur* une autre Armée de quatorze à ſeize mille hommes, alla camper à Herion, village à deux lieues de la ville de Liége, entre la Meuſe & le Jaar, & de-là à Vuauren.

Le Marquis de la Vallette commanda aussi, sous les mêmes ordres, un petit Camp volant du côté de la mer, & le Marquis d'Harcourt un autre dans le pays de Luxembourg, pour s'opposer au Comte d'Autel, qui couvroit le pays de Juliers avec les Troupes Palatines.

Le Prince d'Orange avoit aussi assemblé près de Louvain une Armée de cent trente Bataillons & de cent quarante Escadrons. L'Electeur de Baviere campoit sur son flanc avec un corps de dix à douze mille hommes, composé de ses troupes & de celles d'Espagne. Le Comte de Thian avoit un petit Camp volant sous Gand ; & les troupes de Brandebourg & celles de Liége, faisant environ vingt mille hommes, campoient & gardoient de grandes lignes en dehors de cette ville, pour lui servir de premiere enceinte ; ainsi les Pays-Bas étoient couverts de troupes, & l'on s'attendoit à de grands événemens.

Le premier mouvement que fit le Prince d'Orange, fut d'aller camper à l'Abbaye de S. Heertogendat, de-là à Tirlemont, qu'il mit devant les lignes qu'il fit faire, & qui furent couvertes par

la riviere de Gette ; il demeura là pendant tout le tems que l'Armée de France fut campée à Saint-Tron & près de Tongres, où elle alla après avoir consommé tous les fourages des environs de Saint-Tron.

Les Armées demeurerent dans cette situation jusqu'au 22 Juillet ; & il ne s'étoit encore rien passé que quelques enlevemens de chevaux aux fourages, lorsque le Prince d'Orange, qui vouloit tirer l'Armée de France du voisinage de Liége, & lui donner de l'ombrage à son tour, décampa de Tirlemont & s'en vint au Mont Saint-André, près de la Mehaigne, où il appuya sa droite. Ce mouvement détermina *Monseigneur* à mener son Armée sur les hauteurs de Vignamont, près de Huy. Sa gauche fut appuyée à la Mehaigne, & sa droite se prolongea du côté de Liége.

Monseigneur le Dauphin fit construire des ponts sur la Meuse, derriere son Camp, pour aller fourager au-delà ; ce qui fut fort embarrassant, à cause des grands défilés & de la côte roide dont la Meuse est bordée en cet endroit. Ces incommodités firent juger que le dessein du Prince d'Orange

étoit de contraindre *Monseigneur* par la nécessité & l'embarras des fourages, de passer la Meuse sur ces ponts, afin de charger l'arriere-garde de l'Armée Françoise. Mais en peu de tems on fut hors de cet embarras. Le Prince d'Orange, qui avoit déja fait son projet pour la campagne, voulut prendre Huy, ou du moins arriver si brusquement sur l'Escaut, qu'il le pût passer & se rendre maître des lignes d'Espieres, qui couvroient le Tournaisis & la Châtellenie de Lisle, avant que notre Armée pût s'y opposer. Il ne réussit pas dans ce dernier projet, par la diligence extrême que firent les François pour y arriver à tems, quoiqu'ils eussent deux grandes marches de plus à faire.

Le Prince d'Orange, pour l'exécution de son dessein, renvoya ses gros bagages à Louvain; & délogeant en même-tems du Mont Saint-André, il poursuivit sa route vers l'Escaut, après avoir démembré deux détachemens de son Armée; l'un étoit de vingt mille hommes, sous le Duc de Wirtemberg, qui alla passer l'Escaut à Oudenarde pour s'avancer sur les lignes d'Espieres, & favoriser la construction des ponts qu'il vouloit faire jetter sur l'Escaut

par le second détachement que commandoit le Général Testau, & que le Prince d'Orange suivit avec le reste de son Armée.

Monseigneur envoya ordre au Marquis d'Harcourt de s'avancer, avec vingt Escadrons qu'il commandoit dans le Luxembourg, & de venir couvrir Huy. Ce Prince décampa brusquement de Vignamont avec toute l'Armée, & vint camper au Château de Soye sur la Sambre; il y fit jetter des ponts, pour le passage d'un gros détachement de troupes, qui eut ordre de marcher en grande diligence pour aller joindre le Camp du Marquis de la Vallette, qui étoit alors à Espieres. Il ordonna ensuite au Maréchal de Villeroi d'aller au plutôt avec vingt mille hommes à Espieres, & le suivit même de fort près avec le reste de l'Armée, qui fit quarante-quatre lieues en cinq jours.

Lorsque le premier détachement joignit M. de la Vallette à Espieres, le Général Testau avoit déja fait passer l'Escaut dans des batteaux à quelques troupes, & s'étoit emparé du méchant Château d'Hauterive. Il commençoit déja ses ponts; mais le détachement ayant

ayant marché en avant, & étant joint par celui que le Maréchal de Villeroi conduisoit, & enfin par toute l'Armée. Le Général Testau retira son monde du Château d'Hauterive, & rompit les ponts qu'il avoit commencés.

Le Prince d'Orange ayant manqué le passage, si tant est que ce dessein fut sérieux, comme il est à en douter par la suite, mena son Armée camper à Cruxautem, tirant sur la Lis; & on apprit qu'il faisoit assiéger Huy par M. de Holstein, auquel il avoit laissé un corps de Cavalerie qu'il joignit à l'Infanterie qui étoit restée dans les lignes de Liége. On prit Huy dans quatre ou cinq jours: cette Place étoit mauvaise, mais de grande conséquence, en ce qu'elle couvroit Namur, & lui servoit d'avant-garde: mais on l'oublia trop; & l'événement l'a assez prouvé.

La marche du Prince d'Orange à Cruxautem fit venir *Monseigneur* à Arlebecq; mais le premier ayant passé la Lis, & étant venu loger à Thiell, obligea Monseigneur le Dauphin de la passer aussi & de camper dans la plaine de Courtray, où il se retrancha. Les Ennemis firent relever les fortifications de Deinze & y mirent un poste, &

Monſeigneur celles de Courtray. Le Prince d'Orange vint camper à Rouſſelaer, & fit auſſi relever les fortifications de Dixmude. Il quitta ſon Armée vers la fin de Septembre & repaſſa en Hollande : ainſi on compta la campagne finie. *Monseigneur* revint en France ; & peu après les Armées de part & d'autre ſe ſéparerent pour entrer en quartier d'hiver.

La campagne ne fut pas plus vive du côté de l'Allemagne. L'Armée de France qui agit de ce côté-là, ſous le Maréchal de Lorges, fut de quarante-cinq Bataillons & de cent trente-trois Eſcadrons, avec une Artillerie proportionnée.

Celle de l'Empereur, que le Prince Louis de Baden commanda, ne fut d'abord que de ſoixante-dix Eſcadrons & de quarante Bataillons, avec leſquels il ſe poſta à Heilbron, en attendant le reſte des troupes qui devoient la venir joindre.

Le Maréchal de Lorges auroit bien voulu la combattre avant cette jonction ; mais il ſavoit, par ſa propre expérience, qu'il n'y avoit pas moyen de l'en tirer ; & ayant paſſé le Rhin à Philiſbourg, il marcha au Nekre, qu'il

passa à Ladenbourg, entre Heidelberg & Manheim. Il s'étendit le long du Bergstraas, où son Armée fit grand dégat; & ayant appris que le Prince Louis avoit été joint par quelques troupes, & qu'il s'ébranloit pour venir à Sintzheim, il repassa le Nekre, dans l'intention de lui prendre ce Camp. Il fut prévenu par ce Prince, qui avoit dessein de lui couper le Rhin & Philisbourg, d'où il tiroit ses vivres. En effet il fit une marche en avant; mais le Maréchal, qui avoit moins de chemin à faire, se retira sous cette Place, & repassa le Rhin peu de jours après. Il vint camper près de Frakendal & de Wormes, & s'appliqua à empêcher que le Prince de Baden ne passât le Rhin entre Philisbourg & Mayence.

Ce Prince envoya ses Houssards & quelque Cavalerie dans cette ville, pour réprimer les courses des François & les incommoder dans leurs fourages. Il crut ensuite qu'il pourroit passer le Rhin au-dessus de Philisbourg, & parcourir la basse-Alsace pour la mettre à contribution avant que le Maréchal de Lorges pût arriver sur lui & s'y opposer. En effet ayant ramassé secrettement les matériaux nécessaires pour dresser

un pont, il fit marcher son Armée à Dourlac, de-là à Stolophen & au bord du Rhin, sur lequel il éleva un pont près de Lauterbourg. Il détacha plusieurs partis pour obliger l'Alsace de contribuer. Ils enleverent les grains & les bestiaux jusques par-delà Haguenau, brûlerent les magasins de fourages qui étoient à Vissembourg, & firent le dégat dans le plat pays & les petites villes, où les Maraudeurs se jetterent, & mirent tout au pillage.

Dès que le Maréchal de Lorges apprit le passage des Allemands, il envoya vîte le Marquis d'Uxelles avec un corps de troupes; qui passa par les montagnes pour se porter derriere Haguenau, afin de couvrir le pays au-delà. Il fit aussi marcher à Landau M. de Chamilly, avec un corps d'Infanterie, pour conserver cette Place; & il détacha M. de Melac, avec de la Cavalerie, pour s'avancer sur l'Ennemi & le reconnoître.

Le Prince de Baden ayant appris que toute l'Armée de France s'approchoit de lui, rappella tous les détachemens qu'il avoit en campagne. Il repassa promptement, avec toutes ses troupes, dans une isle au milieu du Rhin, où

aboutissoit son pont, & le rompit par la partie qui, du bord de l'Alsace, aboutissoit à cette isle. Comme les Maraudeurs ne reviennent gueres à point nommé, il y en eut beaucoup qui ne purent se retirer.

L'Armée Impériale s'étant rassemblée au-delà du Rhin, le Prince de Baden la mena camper à Rastad. Celle de France se sépara en trois corps : le premier, sous le Maréchal de Lorges, demeura aux environs de Landau; pour ôter au Prince de Baden l'envie de rétablir son pont & couvrir cette Place; le second, avec le Maréchal de Joyeuse, alla sur la riviere de Naw, vers Crutznac, pour s'opposer au Landgrave de Hesse, qui avoit passé le Rhin à Mayence, & menaçoit Ebernebourg & Kirn, occupés par les François. M. de Tallard, qui conduisoit le troisieme corps, le mena cantonner à l'appui de ces Places; & le Landgrave se hâtant de repasser le Rhin, se retira en son pays avec ses troupes.

La Campagne d'Italie se réduisit à peu de chose. Le Duc de Savoye, par des raisons particulieres, ne voulut pas tirer tout le parti qu'il auroit pû du nombre de ses troupes; d'un autre

côté, le Maréchal de Catinat, qui n'en avoit point assez pour entrer en Piémont, se réduisit à pourvoir à la conservation de Pignerol & de Suze, & à garder les Vallées qui peuvent conduire du Piémont en Dauphiné, afin d'en interdire l'entrée à l'Ennemi. Il envoya en Provence, sous M. de Vendôme, dix-huit Bataillons & trente Escadrons, qui camperent sous Frejus.

Dans l'incertitude où il étoit du parti que prendroit M. de Savoye, il tenoit un corps avancé à Fenestrelles, dans la Vallée de Pragelas. Ses troupes étant fort dispersées, il avoit une guerre pénible à ménager dans toutes ces montagnes des Alpes, où il étoit encore incommodé par les Barbets, dont les retraites étoient inaccessibles. Ainsi il avoit besoin de toute sa science & de toute son activité.

Le Duc de Savoye s'étant mis en campagne seulement vers la mi-Juin, divisa son Armée en plusieurs corps, afin de jetter l'allarme par-tout. Il se détermina à renouveller le blocus de Cazal dans toutes les formes. Il s'y rendit lui-même, & se borna pour cette fois à faire l'attaque du Château de Saint-Georges.

La guerre fut plus animée du côté de la Catalogne. Le Roi y envoya une Armée nombreuse, toujours sous le Maréchal de Noailles, & fit passer dans la Méditerrannée M. de Tourville, avec cinquante à soixante vaisseaux de guerre, tant pour s'opposer à l'Armée Angloise & Hollandoise, que pour favoriser les entreprises qui se feroient du côté de cette Province.

Le Maréchal de Noailles fut assez heureux pour commencer sa campagne par la défaite de vingt mille Espagnols, qui s'étoient retranchés sur la riviere du Ter, pour en défendre le passage. Il reconnut la situation de l'Armée ennemie, & le moyen de l'attaquer. Après y avoir employé le reste de la journée, pendant laquelle on tira quelques coups de canon de part & d'autre, on conclut de passer la riviere vers la droite des Ennemis, où l'on s'étoit apperçu que le retranchement étoit moins bon, & la situation moins avantageuse. Il se trouva même en cet endroit un gué commode & assez large. Les Troupes Françoises s'y jetterent au petit point du jour du 27 Mai, & s'avancerent au retranchement opposé, en essuyant un fort grand feu. L'In-

ſanterie Eſpagnole plia & abandonna les retranchemens, ſans plus ſe rallier. Les François, qui s'en étoient rendus maîtres, s'étendirent au-delà, & ſoutinrent vigoureuſement la charge de la Cavalerie Eſpagnole, qui ſe fit avec valeur; mais le nombre des François augmentant à meſure qu'ils paſſoient la riviere, ils chargerent à leur tour la Cavalerie ennemie, qui ſoutint encore aſſez de tems pour ſauver leur Infanterie, & lui donner le loiſir de ſe retirer, à la faveur des défilés & des montagnes qui étoient derriere. Cette Cavalerie gagna les mêmes défilés; & les François ne les pourſuivirent plus, ne jugeant pas à propos de s'avanturer, après avoir gagné le combat. Ils firent priſonnier le Marquis de Grigny, Général de la Cavalerie Eſpagnole, le Commiſſaire Général, & pluſieurs autres Officiers, & environ deux mille hommes; ils en tuerent à-peu-près autant. Seize drapeaux, quelques étendarts, beaucoup de munitions de guerre, toutes les tentes & les équipages des Eſpagnols furent pris; mais ils ſauverent leur canon.

Après cette victoire, le Maréchal de Noailles emporta d'aſſaut la ville de Palamos; les Châteaux ſe rendirent

par composition ; & voulant poursuivre sa pointe & exécuter l'ordre qu'il avoit de s'avancer vers Barcelonne pour en tenter le siége, à la faveur de l'Armée navale, il s'ébranla pour ce projet, qu'il changea bientôt, soit qu'il manquât des choses nécessaires pour l'exécution, ou bien qu'il craignît que la Flotte Angloise & Hollandoise, qu'on attendoit dans la Méditerranée, ne lui fût un obstacle invincible. Au lieu de s'en prendre à Barcelonne, il vint assiéger Gironne, qu'il prit en peu de jours. Ensuite il se rendit maître d'Ostolaric & de Castel-Fouilles. Pendant ce tems-là le Marquis de Conflans, Général Espagnol, ramassa quelques troupes, & voulut reprendre la premiere de ces deux places ; mais M. de Noailles marcha à lui & le fit retirer à Barcelonne. Sur les nouvelles qu'on reçut à la Cour des progrès du Maréchal de Noailles, le Roi lui envoya dix Bataillons d'augmentation, afin de les continuer, & donna ordre au Maréchal de Tourville, qui avoit relâché à Toulon avec sa flotte, de se remettre en mer pour aller combattre l'Armée Angloise & Hollandoise qui étoit entrée dans la Méditerranée. Le Maré-

chal de Tourville ne put exécuter son ordre ; car s'étant remis en mer, il éprouva une si rude tempête & en fut si maltraité, qu'il fût contraint de revenir à Toulon pour s'y radouber, & y désarma peu de tems après.

Cet incident rompit le dessein qu'on avoit repris sur Barcelonne ; & la saison se trouvant avancée, l'Armée Françoise entra en quartier d'hiver dans ses nouvelles conquêtes, & y subsista aux depens des Espagnols. L'Armée navale d'Angletetre & de Hollande hiverna dans les Ports Espagnols de Méditerranée.

Le Maréchal de Noailles fut récompensé du service qu'il avoit rendu, par la Patente de Viceroi de Catalogne, que le Roi lui envoya. Il se fit recevoir en cette qualité à Gironne, avec beaucoup de pompe & de faste.

Les Anglois & les Hollandois eurent encore une Armée navale pour faire une descente sur les Côtes de France. Pour la rendre plus facile, ils avoient préparé quantité de petits bâtimens propres à cet usage. Après avoir couru inutilement le long des Côtes de Normandie, ils vinrent à celles de Bretagne, & tenterent leur descente à

la pointe du Camaret. Cette plage se trouva gardée & défendue par de bons retranchemens, quantité de batteries de canon, & six ou sept mille hommes de troupes de la marine, ou des milices de la Province, qui n'eurent pas grande peine à défaire mille ou douze cents Anglois qui avoient déja mis pied à terre. Leur Genéral Talmas & leur premier Ingénieur furent tués, & tous les petits bâtimens qui approcherent de terre, furent fort endommagés.

Après cette équippée, la Flotte se retira, & vint bombarder Dieppe, où le feu se communiqua facilement, parceque la plus grande partie des maisons n'étoient que de bois. Ils firent moins de ravage près du Havre, où ils allerent ensuite ; car les bombes qu'ils y jetterent firent peu d'effet, soit qu'on s'y précautionnât davantage, ou qu'elles y rencontrassent des matieres moins combustibles. Le Roi envoya en Normandie les troupes de sa Maison qu'il avoit gardées près de sa personne ; & on donna les meilleurs ordres le long des Côtes de cette Province. Mais toutes ces précautions devinrent inutiles ;

la saison s'avançoit, & les Anglois se retirerent dans leurs Ports, où ils désarmerent.

J'ai dit ci-devant que le Roi, pressé par la difficuté de trouver des fonds suffisans pour la dépense de la guerre, songeoit sérieusemont à la paix, & que le Roi de Suede en avoit fait plusieurs ouvertures, tant en Hollande, qu'à la Cour de Vienne. Les Anglois & les Hollandois, guidés par le Prince d'Orange, n'y avoient pas donné grande attention, quoiqu'ils supportassent eux seuls tout le faix & la dépense de cette guerre, & que leur commerce souffrît beaucoup des prises considérables que les Armateurs François faisoient journellement sur eux. Les Espagnols se tenoient toujours fort fiers, s'imaginant que leurs Alliés étoient indispensablement obligés de leur faire recouvrer tout ce qu'ils avoient perdu depuis la paix des Pyrennées ; mais comme dans ce tems-là les Turcs reprenoient le dessus en Hongrie, l'Empereur rechercha d'entrer en une négociation secrette avec la France. Il convint avec le Roi d'envoyer incessamment leurs Ministres en Suisse, où ils traiteroient cette affaire en grand secret. Sa Ma-

jesté y fit passer l'Abbé Morel & le Comte de Crecy, ci-devant connu sous le nom de Verjus. L'un se fit appeller M. de Boursiere, & l'autre, M. du Breuil. L'Empereur y envoya le Comte de Velos, & M. de Seiler qui depuis a été un de ses Plénipotentiaires à la paix de Risvick. Ces quatre Ministres se joignirent à la fin du mois d'Août, dans un Bourg de Suisse appellé *Stekborn*, près du Lac de Constance, & eurent ensemble sept conférences, qui furent bientôt interrompues, par le soupçon & le bruit qui se répandit dans le pays, d'une partie de ce qui se passoit. Les Espions se mirent en campagne, & s'en vinrent loger à Stekborn, dans les mêmes Hôtelleries où se tenoient les Ministres *incognitò*: ils démêlerent bientôt, par les visites qu'ils se rendoient alternativement, par la chaleur & l'attention avec laquelle les matieres étoient débattues, qu'il falloit qu'elles fussent de grande conséquence; sur-tout quand ils eurent reconnu que deux de ces Ministres étoient François.

Les Négociateurs, qui s'étoient déja apperçus qu'ils étoient curieusement observés, furent bientôt avertis que

des gens armés rôdoient autour de Steckborn. Le sieur Seiler, le plus ombrageux des quatre, en prit le premier l'allarme, & s'enfuit de peur d'être arrêté & que le secret de l'Empereur ne fût découvert. Le Comte de Velos se retira à Schafouse, & les deux autres à Soleure. Ils convinrent, avant de se séparer, d'envoyer des Couriers à leurs Maîtres, & de continuer leur négociation par écrit jusqu'à une entiere conclusion; mais les Impériaux eurent ordre de ne la point poursuivre. Dans ce tems-là le Général Caprara tira d'embarras, avec gloire, l'Armée de l'Empereur en Hongrie; & les Vénitiens prirent l'isle de Schio sur les Turcs, ce qui mettoit les intérêts de cette Puissance en mauvais état. D'ailleurs le Prince d'Orange, qui fut bientôt averti par ses Emissaires, de ce qui s'étoit traité en Suisse entre les Négociateurs, fit des plaintes de ce secret; &, pour s'en venger en quelque façon, il demanda que le Roi envoyât à Mastricht un Ministre, avec lequel il put aussi traiter à l'insu de l'Empereur. M. de Harlay s'y rendit donc de la part de la France, sous le nom de M. de Saint-Martin: mais on se moqua de lui: car

le Prince d'Orange vouloit encore continuer la guerre, &, par cette démarche, rendre la pareille à l'Empereur, & empêcher qu'il ne se passât rien au sujet de la paix, dont il n'eût une entiere connoissance: peut-être aussi fut-il bien aise de manifester à tous les Alliés, que l'empressement de la France pour la paix étoit une marque certaine du besoin pressant qu'elle en avoit; & qu'il n'y avoit qu'à continuer la guerre, pour en obtenir encore des conditions plus avantageuses. On ne songea donc de part & d'autre qu'à se bien servir de son épée.

Le Maréchal de Villeroi, qui étoit fort bien en Cour, eut cette année le commandement de la principale Armée de Flandres, devenu vacant par la mort de M. de Luxembourg. Le Prince d'Orange, en conséquence d'un grand projet qu'il avoit formé, assembla ses troupes de meilleure heure, & les divisa en plusieurs corps, pour cacher son véritable dessein.

Le plus considérable vint camper à Deinze sur la Lis, d'où il marcha bientôt à Rousselaer, à une lieue des lignes d'Ypres. Cette Armée étoit comman-

dée par le Prince d'Orange en personne.

M. de Rozen, Maréchal de Camp, qui veilloit à la conservation de nos lignes d'Ypres, avec un petit corps de troupes, pendant que le reste de l'Armée s'assembloit près de Valenciennes, cotoya la marche du Prince d'Orange, & fut seul, avec ce petit corps, dans les lignes d'Ypres pendant vingt-quatre heures, non sans beaucoup de risque, à une lieue de l'Armée ennemie, composée d'environ cinquante mille hommes. Le Maréchal de Villeroi y accourut avec toute l'Armée, qu'il avoit achevé d'assembler; & le Prince d'Orange fit un détachement de la sienne, sous le Duc de Wirtemberg, pour attaquer le fort de la Kenoque, situé à une lieue d'Yprès, sur le bord du Canal.

Pendant ce tems-là, M. de Baviere assembloit une autre Armée de trente mille hommes aux environs de Bruxelles. Le Comte d'Athelone, Général de la Cavalerie des Etats, étoit, avec six à sept mille chevaux, aux environs de Louvain; & les troupes de Brandebourg, Cologne, Munster & Liége,

s'aſſembloient ſur la Meuſe, près de Vize, entre Liége & Maſtrik, pour former un corps d'environ vingt-cinq mille hommes.

Le Maréchal de Bouflers qui commanda la ſeconde Armée de Flandres, eut ordre d'obſerver M. de Baviere, & de veiller aux Places de la Meuſe. Il envoya quinze Bataillons camper dans le nouveau retranchement qu'on avoit fait à la tête du Château de Namur, afin d'aſſurer cette Place ; &, avec ſoixante Eſcadrons qui lui reſterent, il obſerva de loin les mouvemens du Duc de Baviere, qui vint bientôt paſſer l'Eſcaut à Grave, & s'approcha des lignes de Clarc.

M. de Bouflers s'y rendit avec ſes ſoixante Eſcadrons & ſon Artillerie. Il y trouva cinq Bataillons & quelques autres Eſcadrons de Dragons, qui y étoient pour la garde ordinaire des lignes. M. de Villeroi lui envoya ſix Bataillons de renfort, & quelques piéces d'Artillerie; &, avec ces troupes, il ſe mit en poſture de ſoutenir l'attaque de l'Electeur.

Ces lignes étoient de trois grandes lieues d'étendue ; & il avoit peu de troupes pour les défendre, en compa-

raison de celles qui se présentoient pour les attaquer. De plus, ces lignes étoient construites avec des especes de bastions fermés par la gorge, dont il ne voulut jamais permettre l'ouverture, quelque représentation qu'on lui en fît ; ainsi on ne pouvoit y introduire du monde qu'un à un, pour soutenir ceux qui les défendoient, en cas qu'ils fussent attaqués ; & étant emportés une fois, les Ennemis s'y maintenoient comme dans des Citadelles, & se rendoient maîtres des courtines de droite & de gauche pour introduire leur Armée avec toutes sortes de facilité. La seule raison que M. de Bouflers opposa là-dessus, étoit que le Roi ayant vû le plan de ces lignes, & l'ayant approuvé, il n'avoit garde d'y rien changer.

Dans cette situation, M. de Bouflers se tenoit fort alerte, & envoyoit continuellement de petits partis sur l'Ennemi, afin d'être averti de ses démarches. Il arriva un matin que le Duc de Baviere vint reconnoître les lignes avec cinq ou six mille hommes, & fit pousser les gardes qui étoient en dehors, jusqu'à la hauteur du moulin de Clarc. M. de Bouflers sortit des lignes avec plusieurs troupes pour les soute-

nir; & il s'engagea là une assez vive escarmouche, pendant laquelle le Général François fut obligé de retirer ses troupes contre ses retranchemens. Elles auroient eu de la peine à y rentrer commodément, si les Ennemis avoient eu le reste de leur Armée; mais heureusement ils n'étoient pas venus en assez grand nombre pour entreprendre une plus grande affaire; & il faut croire que M. de Boufflers en étoit bien averti; car autrement il auroit été imprudent d'engager au combat une partie de l'Armée, qui n'étoit pas même suffisante pour défendre les lignes, & de s'exposer à y faire entrer l'Ennemi pêle mêle avec elle.

Cependant l'attaque de la Kenoque alloit fort lentement; & ces petits chocs dégénererent bientôt en une action plus sérieuse; car le Prince d'Orange ayant disposé tout ce qu'il lui falloit en Hollande & à Mastrik, fit lever son prétendu siége de la Kenoque, envoya ordre au Duc de Baviere de repasser l'Escaut avec son Armée, & de suivre sa marche, avec la sienne; en laissant toutefois un corps d'Armée de quarante Bataillons & soixante Escadrons sur la Lis, près de Deinze, sous

le commandement du Prince de Vaudemont, pour amuser encore le Maréchal de Villeroi.

Le Comte d'Athlone, qui s'étoit toujours tenu aux environs de Louvain, eut ordre d'aller investir Namur, endeçà de la Meuse, avec son corps de Cavalerie; & les troupes de Brandebourg, de Munster, de Cologne & de Liége, qui étoient restées aux environs de cette ville, en partirent pour l'investir & dresser des ponts de communication sur la Meuse.

Sur les premiers avis de cette détermination du Prince d'Orange, le Maréchal de Bouflers partit des lignes de Clarc avec sa Cavalerie & ses Dragons, & marcha jour & nuit par Dinant, jusqu'à ce qu'il pût pénétrer dans Namur avec six Régimens de Dragons. Après ce renfort, la garnison de Namur se trouva de quinze mille hommes d'excellentes troupes; & cette ville étoit pourvue abondamment de toutes les choses nécessaires à une bonne défense. Les fortifications étoient en bon état; depuis la conquête que le Roi en avoit faite, on y en avoit ajouté de nouvelles, qui la rendoient plus difficile à prendre. Ainsi on comptoit

que le Prince d'Orange y échoueroit, & qu'avant qu'il fût besoin que l'Armée marchât au secours de cette Place, on auroit le tems d'exécuter différentes entreprises sur l'Ennemi du côté de la partie des Pays-Bas, qu'on appelle la Flandre.

Suivant ce plan, le Maréchal de Villeroi conçut divers projets & reçut plusieurs ordres de la Cour, dont le premier portoit de chasser le Prince de Vaudemont des environs de Deinze, où le Prince d'Orange l'avoit laissé. Le Maréchal se trouvoit alors au-delà de l'Escaut, près du village de Potts, jusqu'où il avoit côtoyé l'Armée du Prince d'Orange, qui marcha à Namur. Il en partit le 12 Juillet sur le minuit, avec une Armée de soixante-douze Bataillous, cent soixante-douze Escadrons & une nombreuse Artillerie. Il repassa l'Escaut sur plusieurs ponts, ensuite la Lis près de Courtray; & d'une seule marche, bien concertée & bien exécutée, l'Armée se trouva sur les quatre heures du soir, à une lieue de celle des Ennemis, qui à peine en avoit eu des nouvelles. Elle étoit placée sur un petit coteau, sa droite débordant un peu le village d'Aerselle, tirant sur

douter que M. de Villeroi eût la permiſſion du Roi de les attaquer.

Juſques-là je ne m'étois pas imaginé qu'on pût, avec une ſi belle & ſi nombreuſe Armée, ſe contenter d'une ſimple charge d'arriere-garde : je pris donc la liberté d'en demander la raiſon à M. le Duc du Maine. Il me répondit de ne pas douter que M. de Villeroi n'eût cette permiſſion : cependant on continua de ſe promener, ſans s'appliquer à autre choſe. Quand le Maréchal fut parvenu ſur la hauteur de la gauche, où les troupes de M. du Maine étoient en halte, & où on voyoit fort à plein la droite des Ennemis derriere leur retranchement, il m'appella, pour me demander ſi leur canon pouvoit porter juſqu'à l'endroit où nous étions alors ; car ils ne tiroient aucun coup. Je l'aſſurai que les plus petites piéces de campagne porteroient fort au-delà. Un quart d'heure après, ce Général prit congé de M. du Maine, en lui diſant : Monſeigneur, retournez, s'il vous plaît, à vos troupes ; il n'y a rien à faire à préſent ; vous ſavez ce dont nous ſommes convenus ; je vais rejoindre mon quartier de Dunterghem ;

terghem ; quand il y aura quelque chose de nouveau je vous le ferai savoir. Après cela ils se séparerent ; & M. du Maine, que je suivis, vint mettre pied à terre à la tête de ses troupes. Il étoit environ une heure après midi : je m'avançai seul sur le sommet de la hauteur, pour considérer ce que les Ennemis faisoient, & je fus quelque tems à raisonner sur ce sujet, avec quelques Officiers qu'une pareille curiosité y avoit attirés. Je rejoignis M. du Maine, & l'avertis que les Ennemis avoient cessé de travailler à leurs retranchemens, au moins à celui de leur droite ; car je n'avois pû voir ce qui se passoit vers leur gauche. J'ajoutai qu'ils faisoient plusieurs mouvemens, & que même l'aîle droite de leur Cavalerie étoit à cheval. Il ne conclut rien de mon rapport, jusqu'à ce que, environ deux heures après, M. de Bezons, Maréchal de Camp, vint lui dire que les Ennemis quittoient leurs retranchemens & se retiroient. Il ordonna sur-le-champ à la Cavalerie de monter à cheval, & à l'Infanterie de prendre les armes. L'Artillerie de la gauche se mit aussi en mouvement, & M. du Maine envoya un de ses Gentilshommes, nom-

mé Beſſac, à M. de Villeroi, pour lui faire part de l'avis qu'il avoit reçu. Cet avis lui fut encore confirmé dans ce moment, de la part du Duc de Villeroi, fils du Maréchal; ce qui eſt une circonſtance que M. du Maine chargea fort Beſſac de lui rapporter.

Les troupes marcherent après le départ de Beſſac. M. du Maine ſe mit à leur tête, & entra ſans aucune oppoſition, dans le retranchement droit des Ennemis, qui n'étoit que de ſable & fort mauvais. Leur arriere-garde ſe trouva alors à l'entrée du village de Vinck. M. du Maine y fit faire face, ſans vouloir rien entreprendre qu'il n'eût reçu avis de M. de Villeroi, comme apparamment ils en étoient convenus. Comme les momens ſont précieux à la guerre, pluſieurs blâmerent M. du Maine d'avoir laiſſé échapper l'Ennemi ſans le charger, ou tout au moins, ſans avoir retardé ſa marche par quelque eſcarmouche. Il y en eut même qui diſoient qu'un fils de Roi comme lui, auroit dû prendre ſur ſoi, en cette occaſion qui paroiſſoit un coup sûr, & qui lui auroit acquis beaucoup de gloire; d'autres alléguoient les regles militaires, de ne rien entreprendre

ſans l'ordre du Général. Je rapporte les circonſtances de ce fait comme témoin oculaire & bien informé, parcequ'il a fait dans la ſuite beaucoup de bruit; mais comme je ne dois pas décider cette queſtion, je pourſuis ma narration. Beſſac, à ſon retour, dit à M. du Maine, dans les retranchemens de l'Ennemi où il le trouva, qu'il avoit eu peine à parler au Maréchal, parcequ'il repoſoit; mais qu'à la fin ſon Écuyer l'ayant introduit, il s'étoit acquitté de ſa commiſſion; & que, ſur ſon expoſé, le Maréchal avoit fait appeller M. de Puyſegur, qui étoit alors Maréchal des Logis de l'Armée, auquel il annonça cette nouvelle. M. de Puyſegur répondit qu'il deſcendoit du clocher de Dunterghem, d'où il avoit vû l'Armée des Ennemis encore dans ſa même ſituation; qu'à la vérité ils faiſoient quelques mouvemens le long de leurs retranchemens; qu'on en devoit inférer qu'ils cherchoient à ſe précautionner contre une attaque à laquelle ils s'attendoient de moment à l'autre. Il étoit bien vrai qu'à cette heure là les Ennemis tenoient encore leur retranchement de la gauche, parcequ'il étoit le plus près

de nos troupes ; mais M. de Puysegur n'avoit pû découvrir du clocher d'où il venoit de descendre, qu'ils avoient quitté celui de la droite, cette partie de leur Armée devant se retirer par le chemin de Gand, & l'autre, par celui de Deinze, afin de s'échapper plus vîte ; & il est certain qu'en cela M. de Vaudemont se conduisit en habile Général. Ainsi M. de Puysegur assura le Maréchal de Villeroi, que les Ennemis ne se retiroient pas. Il fut cru, & on renvoya Bessac dire à M. du Maine que ses avis n'étoient pas bons. Sur la relation qu'il lui fit, M. du Maine s'écria : quoi, M. le Maréchal n'a pas voulu croire que les Ennemis se retirent ? la droite ne monte pas à cheval ? elle ne prend pas les armes ? Non, Monseigneur, répondit Bessac ; & les troupes sont encore en halte en colonne où elles sont arrivées ce matin. Retourne, Bessac, au plutôt, répliqua M. du Maine, & dis à M. le Maréchal que l'avis que je lui avois donné est si certain, que tu m'as trouvé avec les troupes dans le retranchement des Ennemis, le nez sur leur arrieregarde ; & assure-le que son incrédulité nous fait manquer un beau coup. Quel-

que diligence que pût faire Bessac, il se perdit plus de trois heures, d'un tems irréparable, à toutes ces allées & ces venues; & il revint dire à M. du Maine, qu'à la fin la droite montoit à cheval, prenoit les armes, & alloit marcher avec M. le Maréchal, qui lui mandoit de ne pas quitter le lieu où il le trouveroit, jusqu'à nouvel ordre. Ainsi ce Prince demeura dans l'inaction le reste de la journée; ce qui lui déplut fort. M. de Villeroi entra dans le retranchement des Ennemis, où il se rangea en bataille, & tomba à une lieue de-là, à l'entrée de la nuit, sur l'arriere-garde d'une colonne d'Infanterie, qui se retiroit vers Deinse. Il y eut quatre ou cinq cens hommes de cette arriere-garde tués ou pris, & quelques Officiers; mais la nuit étant survenue, cette colonne s'échappa aussi-bien que toute cette Armée; & le Maréchal ne la suivit plus. Il manda à M. du Maine de le rejoindre avec ses troupes; & l'Armée passa le reste de la nuit sous les armes, à l'endroit où elle se trouvoit. Le lendemain on eut le tems de reconnoître les fautes qu'on avoit faites; &, en considérant le terrein, de découvrir que l'Armée ennemie

pouvoit facilement se tourner par sa droite, & être coupé par ses derrieres. Si cela étoit arrivé, le Prince d'Orange eut été contraint de lever le siége de Namur, sa réputation étoit perdue, son parti abattu; & le Roi auroit été le maître de donner la paix aux conditions qu'il auroit voulu.

M. de Villeroi ayant manqué cette belle occasion, mena l'Armée camper à Roussselaer, d'où il détacha vingt Bataillons & quelque Cavalerie sous M. de Rubantel, Lieutenant Général, pour aller investir Nieuport. On donna quelques batteaux de cuivre pour faire des ponts de communication sur les canaux qui arrivent à cette place; & M. de Montal, Lieutenant Général, qui commandoit un petit corps près de Dunkerque, eut ordre de l'investir du côté de cette ville, & d'amener le canon & les munitions nécessaires pour ce siége. M. de Villeroi se rendit devant Nieuport avec un renfort de troupes, ayant laissé le reste de l'Armée sous le commandement de M. de Rozen, Lieutenant Général, campé à Roussselaer; & il trouva Nieuport investi. On avoit omis de faire des ponts sur le canal de Bruges, & d'établir des

quartiers dans un terrein qui eſt entre le canal & la mer, du côté d'Oſtende. C'eſt à quoi il ne fut plus poſſible de remédier; & ce n'eſt pas la ſeule faute, quoique très conſidérable, qui fit manquer cette entrepriſe; car les Ennemis, profitant de ce vuide, firent entrer en plein jour dans Nieuport, à la vue de M. de Villeroi & de toute l'Armée, quinze Bataillons, que M. de Vaudemont y envoya de la ville de Gand, ſans qu'on pût les en empêcher. La ſeconde faute eſt d'avoir négligé, pendant le tems de l'inveſtiſſement, d'emporter d'emblée le fort de Nieuverdam, ſitué à une petite portée de canon de la ville, & fait pour garder les écluſes qui retiennent & font regonfler les eaux des canaux, avec leſquelles on inonde les environs de cette Place, aſſez avant dans le pays.

Cette entrepriſe manquée, M. de Villeroi vint d'un côté inveſtir Dixmude, & M. de Montal de l'autre. Cette ville renfermoit ſix mille hommes de bonnes troupes; à la vérité la Place avoit été démolie ſi ſouvent, qu'elle ne pouvoit pas paſſer pour bonne; mais les Ennemis l'avoient pourtant rétablie mieux qu'elle n'avoit en-

core été. Cependant ils n'en firent pas mieux leur devoir ; & la tranchée étoit à peine ouverte, qu'ils se rendirent prisonniers de guerre. Le Prince d'Orange fit faire le procès au Commandant, qui eut la tête tranchée.

Dixmude étant pris, le Maréchal de Villeroi réunit toutes ses troupes à son camp de Rousselaer, d'où il décampa pour venir sur la petite riviere de Mandel, entre Courtray & Deinse. Il détacha M. de Feuquieres, Lieutenant Général, avec quelques troupes, pour assiéger cette derniere ville. On y trouva douze ou quinze cens hommes, sous un Brigadier Anglois, qui ne fit pas mieux que celui de Dixmude ; car il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Il est vrai que ce poste ne valoit pas celui de Dixmude, à beaucoup près. Le Prince d'Orange le fit dégrader des armes.

Avant que de lever son Camp, M. de Villeroi eut avis que le Maréchal de Boufiers avoit été contraint de rendre la ville de Namur au Prince d'Orange, & qu'il s'étoit retiré dans le Château avec toutes ses troupes. Il y a quelque apparence que cet événement, auquel on ne s'attendoit pas en-

core si-tôt, rompit quelques mesures. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Maréchal de Villeroi mena son Armée contre Bruxelles qu'il fit seulement bombarder; car le Prince de Vaudemont, avec la sienne, se tint en ce tems-là contre cette ville, qu'il mit devant lui, aussi-bien que la riviere de Senne. Le Maréchal, quoique de beaucoup supérieur, n'osa l'attaquer.

Bruxelles fut cruellement maltraitée par les bombes; & dès que la provision fut consommée, le Maréchal de Villeroi s'ébranla pour aller tenter le secours de Namur; mais il donna le tems à M. de Vaudemont de s'échapper & de conduire, sans péril, toutes ses troupes à l'Armée du Prince d'Orange, devant cette ville.

L'Armée que M. de Villeroi menoit au secours de Namur, étoit de cent mille hommes effectifs: mais il trouva tant de difficultés & de périls à attaquer l'Ennemi, qu'on désespera alors de pouvoir sauver Namur.

En effet le Prince d'Orange, loin d'avoir discontinué le siége à l'approche de l'Armée de France, le pressoit avec une vigueur extrême. Le Château étoit rudement battu par plus de cent

piéces de gros canons & cinquante mortiers. Personne ne pouvoit tenir contre cette grêle de bombes & de boulets, qui mettoient tous les jours cinq ou six cents hommes hors de combat. Le fond du Château étoit de roche, & on n'avoit point les matériaux nécessaires pour faire des épaulemens & réparer les bréches, par le peu de soin qu'on avoit eu de s'en pourvoir.

Tous ces inconvéniens pressoient fort la Place; mais, plus que toute chose, la maniere dont elle étoit attaquée: car le Prince d'Orange la prit par son endroit le plus foible, je veux dire par le flanc qui regarde la Sambre & l'Abbaye de Salsines. Quoique ce flanc attaqué fût sur une hauteur escarpée, & que les tranchées fussent encore à cinq ou six cents pas des murailles, le Prince, qui se voyoit pressé par le voisinage de l'Armée de France, entreprit d'emporter le Château d'assaut, & de donner un exemple de témérité, je crois, inconnu jusqu'alors. Il fit marcher son Armée en plein jour & à corps découvert de ses tranchées, droit à la bréche. Dix à douze mille hommes, choisis dans son Infanterie, l'attaquerent avec tant de vigueur,

qu'ils la forcerent. Plus de cinquante hommes étoient déja entrés dans le Château, lorsque le Maréchal de Boufflers y arriva avec de nouvelles troupes & les chassa. Celles du Fort d'Orange en sortirent en même tems, & firent un feu prodigieux sur le flanc des Assiégeans, lequel, avec celui de la bréche, les obligea de quitter prise & de se retirer avec une perte considérable. Le Maréchal de Boufflers, qui manquoit, ainsi que je l'ai dit, de matériaux pour réparer les bréches & se retrancher en dedans, ayant jugé, de l'avis du Conseil de guerre, qu'il couroit risque d'être emporté de vive force dans un second assaut, fit battre la chamade le lendemain, & obtint une capitulation honorable. Il sortit de la Place six à sept mille hommes sous les armes; le reste fut tué ou blessé. Le Prince d'Orange en perdit beaucoup davantage, & fit arrêter le Maréchal de Boufflers par représailles, de ce qu'au moyen de la rançon stipulée par le cartel, on avoit refusé de rendre les Officiers & les soldats faits prisonniers de guerre à Dixmude & à Deinse. On le conduisit à Mastrik, où il fut traité fort honnêtement, par

l'ordre du Prince, qui lui permit d'envoyer un Courier au Roi, pour qu'il pût dégager sa parole, que les prisonniers de Dixmude & de Deinse seroient relâchés incessamment. Cette parole étant donnée, le Prince d'Orange fit élargir le Maréchal, qui s'en revint à la Cour. Le Roi le reçut beaucoup mieux qu'il n'osoit l'espérer; car Sa Majesté le fit Duc; & elle honora aussi du Collier de son Ordre le Comte de Guiscard, qui avoit commandé dans Namur sous M. de Bouflers, & qui lui étoit venu rendre compte de ce qui s'y étoit passé. On disoit alors qu'il avoit fort chargé M. de Megrigny, principal Ingénieur, avec lequel il avoit eu de fortes prises. Celui-ci leur rendit la pareille à son retour; & le Roi connut qu'ils pouvoient tous deux avoir tort. Ayant fait l'un Chevalier de l'Ordre, il fit l'autre Lieutenant Général, & Commandeur de l'Ordre de S. Louis. Les principaux Officiers subalternes qui avoient servi en ce siége, eurent aussi part aux récompenses. Il est certain qu'ils servirent tous avec beaucoup de valeur, & que si la tête avoit bien secondé leur courage, Namur auroit

tenu plus long-tems ; & le Prince d'Orange n'auroit pû se vanter d'avoir pris cette Place en moins de jours que le Roi n'y en avoit employés, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure, & défendue par un Maréchal de France à la tête d'une garnison de quinze mille hommes, & abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires à une longue subsistance.

M. de Villeroi ayant appris, sur les bords de la Mehaigne, la reddition de Namur, fit décamper son Armée avec un peu trop de précipitation ; car il ne manquoit point de vivres ; & l'Ennemi n'auroit point passé la riviere devant lui pour l'attaquer, ni risqué une conquête glorieuse par l'événement incertain d'un combat. Quoi qu'il en soit, l'Armée Françoise décampa, & marcha toute la nuit pour passer la Sambre à Charleroi, & prendre ensuite ses quartiers d'hiver.

Pendant ce tems là le Prince d'Orange envoya le Duc de Wirtemberg, avec un corps de quinze mille hommes, couvrir Bruges, Nieuport & Ostende ; il pourvut à tout ce qui regardoit la conservation de Namur ; & il mena le reste de son Armée camper à Hall. Il

partit ensuite pour s'en retourner en Hollande, d'où il se rendit bientôt en Angleterre. Les troupes de Brandebourg & de Hanovre passerent la Meuse à Visé, & poursuivirent leur chemin vers leurs pays.

Le Maréchal de Lorges commanda toujours l'Armée d'Allemagne, qui fut de quarante mille hommes; mais étant tombé malade, il fut remplacé par le Maréchal de Joyeuse. L'Armée de l'Empereur, suivant sa coutume, n'étoit pas encore toute assemblée; & le Prince de Baden, qui la commandoit & avoit été aussi fort malade, n'avoit pu mettre ensemble que vingt-cinq mille hommes; il ne tarda pas à s'approcher de l'Armée de France, & il y eut même un petit combat entre des partis de Cavalerie: la perte fut à-peut-près égale; mais le Prince de Baden fit tant de manéges de guerre, qu'il ôta au Maréchal de Joyeuse la communication de Philisbourg, d'où il tiroit ses vivres, & l'obligea de repasser le Rhin. Alors le Landgrave de Hesse partit de Mayence pour aller joindre le Prince d'Orange qui assiégoit Namur; & le Maréchal de Joyeuse fit un détachement de son Armée pour passer en

Flandre, aux ordres du Maréchal de Villeroi. Il s'avança ensuite vers Mayence, où il dévasta tout le pays. Le Prince de Baden envoya aux ordres de M. de Tunghen, qui étoit Gouverneur de cette Ville, un détachement de son Armée d'environ quinze mille hommes, & vint lui-même camper à Dourlach, répandant le bruit qu'il alloit passer le Rhin à cette hauteur pour entrer dans l'Alsace, ainsi qu'il avoit fait l'année précédente.

Le Maréchal de Lorges, qui avoit rejoint l'Armée, en eut peur, & la partagea en deux corps; il marcha avec le premier du côté de Philisbourg, pour s'opposer aux entreprises du Prince de Baden; & l'autre sous le Maréchal de Joyeuse, alla camper à Crutznach, afin d'empêcher que le Général Tunghem n'entreprît rien sur Eternebourg & dans le pays des environs.

Du côté du Piémont, M. de Catinat eut ordre de s'appliquer particuliérement à la conservation de Nice, de Pignerol & de Suze, & de laisser agir le Duc de Savoie, qui devoit faire le Siége de Cazal; car on en étoit convenu secrettement avec lui, par préliminaire de paix: il devoit aussi démolir cet-

te Place avant que les Troupes en sortissent; car c'étoit encore là une des conventions.

Le Duc ouvrit donc la Campagne par ce Siége, avec une Armée de vingt-cinq mille hommes, composée d'Impériaux, d'Espagnols & de Savoyards. Il fit ouvrir la tranchée les premiers jours de Juin. M. de Crenan, Gouverneur de cette Place, se défendit d'abord assez vigoureusement pour mettre à couvert sa réputation, & faire craindre aux Alliés qu'ils auroient bien de la peine à la prendre de force; mais les travaux du Siége étant arrivés au point convenu, M. de Crenan fit battre la chamade, & proposa de capituler, sous condition que la Place seroit démolie, ou qu'autrement il la défendroit si bien, qu'ils courroient grand risque d'en lever le Siége & d'y voir périr leur Armée.

Cette proposition fut acceptée au grand contentement du Duc de Savoie, qui, pour toute chose au monde, n'auroit pas voulu que cette Place tombât au pouvoir des Impériaux ou des Espagnols, contre lesquels ils n'étoit pas en état de la disputer.

Les commencemens de la Campa-

gne, du côté de la Catalogne, ne furent pas avantageux aux François. Un de leur détachement, de six ou sept cents hommes, commandé par le sieur Juigné, Brigadier d'Infanterie, fut attaqué par un plus gros corps : il se jetta dans un Couvent qu'il trouva sur sa retraite, & s'y défendit quelque tems; mais les Espagnols ayant trouvé le moyen d'y mettre le feu, Juigné se vit contraint d'en sortir, & d'ouvrir la porte, pour se faire jour à travers les Troupes Espagnoles. Il fut tué en exécutant cette courageuse résolution, avec la plûpart de son monde; le reste fut fait prisonnier; il s'en sauva peu.

Plusieurs autres petits désavantages de cette espece, mortifierent le Duc de Noailles, qui commandoit en Catalogne, en qualité de Viceroi, de la part de la France : on lui imputa bien des fautes; & ne se sentant pas assez fort pour rétablir les affaires, il prétexta une maladie, & demanda son congé : le Roi envoya M. de Vendôme à sa place.

Ce Prince marcha pour dégager Castelfons, que les Espagnols tenoient investi; il délivra cette Place, &, les grandes chaleurs étant survenues, il se

retira ſur Gironne, & ſépara ſon Armée pour la mettre dans des quartiers de rafraîchiſſemens.

La Flotte Angloiſe & Hollandoiſe, ſous le commandement de l'Amiral Ruſſel, ayant débarqué quatre ou cinq mille hommes en Catalogne, les Eſpagnols raſſemblerent leur Armée, & ſe crurent aſſez forts pour venir aſſiéger Palamos. Le Duc de Vendôme, qui fut auſſi fortifié de quelques Troupes Françoiſes, marcha à eux, leur fit lever le ſiége, démolit cette Place, en retira la Garniſon, les vivres & les munitions, & ramena l'Armée du côté de Gironne où elle ſe ſépara bientôt pour aller prendre ſes quartiers d'hiver.

Outre cette Armée Navale, que les Ennemis eurent cette année dans la Méditerranée, & avec laquelle ils donnerent bien des allarmes du côté de la Provence, ils en eurent une autre dans l'Océan, ſous le commandement de Milord Barkelay, compoſée de vingt-huit gros vaiſſeaux de guerre, vingt Frégates, quatorze vaiſſeaux plats & quatre ou cinq autres bâtimens qu'ils appelloient des machines infernales; ils étoient chargés de canons, bombes, carcaſſes, tonnes de poudre & feux

d'artifices, auxquels ils mettoient le feu, par des sauciffons, lorsqu'ils étoient près de quelques villes, sur les côtes de France. Le Roi qui ne pouvoit opposer d'égales forces à ce grand armement, se contenta de lâcher plusieurs armateurs sur les vaisseaux de commerce. M. de Vauban, alla commander en Bretagne; & on lui donna quelques Troupes, outre celles de la Marine, pour le mettre en état de s'opposer aux descentes de l'Ennemi. Le Maréchal de Choiseuil, commanda en Normandie, avec une petite Armée.

Celle des Ennemis mit à la voile des côtes d'Angleterre, & se présenta à la vue de S. Malo, vers le 15 Juillet. Le Général détacha dabord neuf galiottes à bombes, soutenues de quelques frégates, qui vinrent bombarder les forts, espérant démonter le canon, & par ce moyen, faire avancer leurs autres galiottes plus près de la ville avec moins de péril. Mais le succès ne répondant pas à leur attente, ils lâcherent contre un des forts, une de leurs machines infernales qui sauta, mais ne le détruisit pas, comme ils l'avoient espéré. Cependant à la faveur de l'épouvante qu'elle causa, leurs galiottes

soutenues de leurs frégattes, s'approcherent plus près de la ville, & la bombarderent pendant quatre ou cinq jours avec peu de succès.

Après cette expédition, l'Armée d'Angleterre remit à la voile, & se présenta devant Dunkerque, qu'elle voulut bombarder; mais comme la rade est éloignée, & les avenues difficiles, leurs galiottes ne purent approcher, & aucune des bombes qu'elles jetterent ne parvint jusques à la ville. La machine infernale qu'ils lâcherent contre la jettée, & qui prit feu, n'y fit même aucun dommage; ainsi tout cet attirail fut inutile; & l'Armée vint se présenter devant Calais, où elle crut trouver plus de facilité. Les Anglois jetterent quelques bombes dans la ville, qui y causerent un très petit dommage; & leur Armée regagna les ports d'Angleterre où elle désarma. Celle que les Ennemis avoient dans la Méditerranée repassa le détroit, & revint peu de tems après; en sorte que la prodigieuse dépense de cette armement, aboutit à très peu de chose.

Les Anglois & les Hollandois, fatigués de ces dépenses excessives, sans en tirer tout le profit qu'ils en avoient es-

péré, aspiroient à la paix : mais le Prince d'Orange, ne voyoit pas encore les affaires dans l'état qu'il desiroit ; il n'ignoroit pas le traité commencé en Suisse, l'année précédente ; & étant enflé de sa conquête de Namur, il entraîna ces deux Etats à la continuation de la guerre, sous l'espoir de plus grands avantages. Ainsi la Campagne de 1696, s'ouvroit de part & d'autre.

Le Roi eut deux Armées en Flandres, de soixante mille hommes chacune, & en donna le commandement aux Maréchaux de Villeroi & de Bouflers. Le premier assembla la sienne aux environs de Valenciennes, & vint camper sur la Lis ; il eut en tête le Prince de Vaudemont, qui n'ayant pas tant de Troupes que lui, se tint campé derriere Gand, pendant les trois mois entiers que le Maréchal de Villeroi demeura dans son camp. Le Maréchal de Bouflers assembla son Armée vers Maubeuge & alla camper dans la plaine de Fleurus. Il eut en tête le Prince d'Orange, avec soixante & dix mille hommes, assemblés près de Louvain. Sur les nouvelles qu'il y eut que l'Ennemi venoit camper à Sombreff, & avoit quelque dessein de passer la Sambre, pour faire le siége de

Dinant, il passa cette riviere, & vint camper à Gerpines. Il n'arriva aucun évenement remarquable durant cette campagne en Flandres. Les Généraux s'observerent mutuellement, changerent de camp selon le besoin; & les Armées se séparerent sans avoir livré aucun combat.

Le Maréchal de Lorges ayant des incommodités qui ne lui permettoient plus de servir, le Roi donna le Commandement de son Armée d'Allemagne au Maréchal de Choiseuil. Elle fut de quarante bataillons, & de cent huit escadrons, & s'assembla du côté de Neustat, dans la basse Alsace; il y eut de legers mouvemens, qui n'aboutirent à rien; & la campagne d'Allemagne, ne fut pas plus mémorable cette année que celle de Flandres.

En Italie, quoique depuis deux ans, on traitât secrettement des moyens de paix avec le Duc de Savoie, on ne laissa pas de faire de grands préparatifs de guerre, du côté du Piémont, tant pour accelérer cette paix si desirée, que pour donner plus de prétexte au Duc de conclure sans les Alliés, dont la foiblesse lui donnoit plus de sujets de crainte que d'espérance. Dans cet esprit,

on répandit le bruit, qu'on méditoit le ſiége de Turin, à l'ouverture de la Campagne ; & on ſe prépara d'entrer en Piémont de meilleure heure & avec plus de forces que les années précédentes.

D'un autre côté, M. le Duc de Savoie, n'oùblia rien extérieurement, pour ſe précautionner, & faire travailler avec des ſoins extrêmes, à de nouvelles fortifications à Turin.

L'Armée de France, forte de quatre-vingt huit ou dix bataillons, & de quatrevingt-ſix eſcadrons, avec une artillerie proportionnée, entra en Piémont par le Pas de Suze, & le Col de la Feneſtre, & vint camper le 19 Mai, près de Suze. Le Marquis de Larré, Lieutenant Général, fut détaché avec un gros corps de cavalerie, & les grenadiers de l'Armée, pour s'avancer ſur Turin, & s'aſſurer du paſſage de S. Ambroiſe, & de la hauteur proche Veillance, où le Maréchal de Catinat vint camper le 26 avec tout le reſte de l'Armée.

L'armée des Alliés, forte ſeulement de quatre mille chevaux, & douze mille hommes de pied, ſe tenoit de l'autre côté du Pô, ſur les hauteurs juſques à Montcalier. Les François reſterent dans

la même situation, pendant tout le mois de Juin & le commencement de Juillet ; ce qui donna beaucoup à penser : enfin le 12 du même mois, on publia dans l'Armée de France, & à Turin, une suspension d'armes pour trente jours. Les Otages furent livrés de part & d'autres ; & d'abord après, le Duc de Savoie en informa le Pape, en le priant d'exhorter l'Empereur & le Roi d'Espagne, d'entrer en négociation de paix, ou du moins d'accepter la neutralité, pour le Milanois. Il y eut beaucoup de Négociations, tant de la part de ces deux Princes, que des autres Alliés, qui mirent tout en usage pour attirer de nouveau le Duc de Savoie, dans leur parti, & l'engager de renoncer au traité : mais comme il s'étoit trop avancé, pour pouvoir rompre ; & que le Maréchal de Catinat, également habile en négotiation & en guerre, le serroit de près, tout ce qu'ils en purent obtenir, du consentement du Maréchal, fut que la tréve seroit prolongée pendant tout le mois d'Août, & enfin jusqu'au 16 de Septembre ; déclarant en même tems aux Ministres de l'Empereur & du Roi d'Espagne, que s'ils n'acceptoient la neutralité

neutralité du Milanois avant l'expiration de la Tréve, il joindroit ses troupes à celles de France, & entreroit sur le champ à leur tête, dans le Duché de Milan.

Le Comte de Mansfelt, Ministre de l'Empereur, sollicita inutilement le Duc de Savoie, qui demeura inflexible. Ce Ministre se réduisit à faire esperer que son maître, & le Roi d'Espagne, pourroient consentir à la neutralité du Milanois; pourvu que la Tréve fût prolongée jusqu'au mois d'Octobre. Au refus qu'il en eut, il partit de Turin fort mécontent, & alla joindre l'Armée de l'Empereur, qui s'étoit déja retirée vers les frontieres du Duché de Milan.

Celle de France, jointe par les troupes de Savoie, vint camper aux environs de Cazal, où le Maréchal de Catinat établit ses magasins. Les Impériaux s'étoient retirés derriere Novarre, & avoient jetté dans Valence treize de leurs meilleurs Bataillons, avec de bons Officiers, & les autres choses nécessaires à la défense.

Le Maréchal de Catinat fit investir cette Place, & s'y rendit avec le reste de l'Armée. Le Duc de Savoye y arriva

le même jour, & en prit le commandement en qualité de Généralissime.

La tranchée fut ouverte la nuit du 23 au 24 Septembre; & ce même jour le Comte de Mansfelt fit demander au Duc de Savoye la permission de le venir trouver pour faire de nouvelles propositions. Elle lui fut refusée; mais ce Prince, qui n'avoit pas envie que les François s'établissent dans le Milanois, lui envoya à Pavie le Marquis de Saint-Thomas. Cependant le siége se poussoit avec vigueur: pendant ce tems-là le Duc de Savoye y donnoit tous ses soins, & exposoit tous les jours sa personne. Le tems devint fort pluvieux; les Assiégés se défendoient assez bien; ce qui fut cause que le Marquis de Saint-Thomas revint de Pavie sans rien conclure de positif avec les Impériaux: mais comme la Place étoit fort pressée, & qu'ils se voyoient à la veille de perdre tout le Milanois, ils le rappellerent bientôt, & accepterent la neutralité, par un traité qui fut signé le 8 Octobre. Le 9 on commença par lever le siége; &, conformément au traité, les troupes des Alliés & celles de France se retirerent en Dauphiné & en Allemagne. Le Pape & les autres

Princes d'Italie, par un accord fait avec les Impériaux, leur payerent huit à neuf cents mille livres; & en deux mois de tems on vit le Duc de Savoye Généralissime des deux partis opposés, ce qui n'avoit pas encore eu d'exemple.

Par le traité de paix que le Roi fit avec ce Prince, il s'engagea à lui rendre tout ce qu'il lui avoit pris pendant la guerre, à faire épouser au Duc de Bourgogne la Princesse de Savoye sa fille, sans dot, dès qu'elle seroit en âge; & pour réparer les pertes que le Duc avoit souffertes pendant la guerre, le Roi s'obligea à lui payer quatre millions de livres. Le Duc voulut avoir des ôtages de l'exécution de ce traité; & le Roi lui envoya les Ducs de Foix & de Choiseuil, qui restèrent à Turin tant qu'il plut au Duc de Savoye.

L'Armée de Catalogne, forte de vingt-cinq Bataillons & de trente-quatre Escadrons, fut commandée par M. le Duc de Vendôme. Il lui fit passer le Ter le 5 Mai, pour la mener aux Ennemis. Comme il se doutoit que la Cavalerie Espagnole ne l'attendroit pas, à moins que d'aller diligemment à elle,

& de la ſurprendre, il laiſſa ſon Infanterie derriere, & ne prit que les Grenadiers avec ſa Cavalerie. Étant arrivé le premier de Juin ſur les neuf heures du matin, au commencement d'un défilé & d'un bois qui couvroit les Eſpagnols, il les fit charger malgré l'inégalité, les rompit à la ſeconde charge, & les mit en déroute. Une partie ſe ſauva par les montagnes; l'autre gagna les retranchemens; & les Ennemis perdirent en cette occaſion environ mille chevaux, pluſieurs paires de timbales & d'étendarts; ils eurent auſſi quelques Officiers tués & pris; les François ne perdirent que deux ou trois cents chevaux.

Après cette déroute, le Duc de Vendôme s'avança ſur les retranchemens des Ennemis; & le Comte de Longueval, Lieutenant Général, s'en étant approché un peu trop près, fut tué de pluſieurs coups qui en partirent.

Pendant ce tems l'Infanterie Françoiſe arriva; mais comme elle n'étoit pas ſupérieure à celle d'Eſpagne, qui ſe trouvoit très bien poſtée, M. de Vendôme ne jugea pas à propos de l'attaquer. Il fit occuper toutes les petites

villes des environs de ſon Camp, dont les Eſpagnols avoient retiré leurs garniſons.

L'Armée de France ayant conſommé tous les fourages des environs de ſon Camp, où elle ſouffroit de grandes chaleurs, M. de Vendôme alla lui-même retirer les poſtes qu'il avoit ordonnés dans les petites villes. Il en fit démolir les tours & les murailles. A ſon retour il fut inquiété par trois ou quatre mille Miquelets, ſoutenus par huit Eſcadrons, avec leſquels on eut une aſſez vive eſcarmouche. Comme il avoit mené du canon avec lui, il leur en fit tirer quelques volées, qui les déterminerent à abandonner la partie. Le reſte de cette campagne n'offre que des événemens de peu de conſéquence, juſqu'au mois d'Octobre, où l'Armée ſe ſépara.

Au commencement de cette année 1696, le Roi Jacques d'Angleterre ſe flatta d'avoir en ce Royaume un parti aſſez puiſſant pour remonter ſur ſon Trône, & demanda au Roi les ſecours néceſſaires pour aſſurer la réuſſite de cette grande entrepriſe. Louis XIV ordonna qu'on équippât à Toulon cinquante vaiſſeaux de guerre. Ils étoient

à la rade à la fin de Février, où ils attendirent un vent favorable pour aller passer le détroit & venir dans l'Ocean; M. le Comte de Château Regnaut eut le commandement de cette Armée.

On arma aussi à Brest, au Port Louis & à Dunkerque trois ou quatre Escadres; & on envoya à Calais le plus de bâtimens de transports qu'il fut possible. Le Marquis d'Harcourt, Lieutenant Général, avec plusieurs Officiers Généraux, assembla entre Calais & Gravelines vingt Bataillons & cinq Régimens de Cavalerie & de Dragons qui y vinrent de Flandres avec un équipage d'artillerie, des Ingénieurs, des armes, des selles, des brides, & une grande quantité de munitions de guerre & de bouche.

Tous ces préparatifs étant faits avec le plus grand secret, le Roi Jacques partit en poste de Saint-Germain avec des sommes considérables.

Le Roi Guillaume ne tarda pas d'être averti de l'orage qui le menaçoit. Il fit mettre sous les armes toutes les troupes qu'il avoit en Angleterre, & en manda d'autres en Flandres. Les Côtes furent garnies de troupes de Milices; & il n'oublia aucune des pré-

cautions nécessaires. Il fit armer plus de quarante vaisseaux de guerre sous l'Amiral Russel, qui se présenta entre Gravelines & Calais. On jugea bien alors l'entreprise échouée; cependant le Roi Jacques resta à Boulogne sur mer jusqu'au commencement de Mai qu'il revint à Saint-Germain. Les troupes du Marquis d'Harcourt s'en retournerent en Flandres; & tout se retira de part & d'autre.

Comme on ne doutoit pas à la Cour que les Ennemis ne fissent quelque tentative le long des Côtes de France, on n'oublioit rien pour se précautionner. Le Maréchal de Joyeuse alla commander en Normandie; & on lui donna un petit corps de troupes reglées, auxquelles il joignit les Milices de la Province.

Le Maréchal d'Estrées commanda en Bretagne avec les mêmes dispositions, & M. de Tourville dans le Pays d'Aunis & sur les Côtes de Poitou.

Les Ennemis partirent d'Angleterre avec une Armée de quatre-vingts vaisseaux de lignes, sous le Milord Barkclay; mais les vents contraires les obligerent de s'en retourner. Ils remirent à la voile au mois de Juillet, & vin-

rent bombarder Saint-Martin de Rez. De là ils passerent à Olonne, où ils en firent autant, & allerent ensuite faire une petite descente dans l'Isle de Grovais, près le Port Louis, & dans deux autres petites Isles proche Belisle, où ils brulerent les villages & enleverent les bestiaux. Après cette expédition, l'Armée se sépara : une partie revint en Angleterre, où elle désarma ; l'autre se divisa en plusieurs Escadres.

Les troupes ne furent pas plutôt revenues de campagne, que l'on commença à parler sérieusement de la paix générale. On dit que le Roi y fut porté par une personne qu'il honoroit de sa confiance & de quelque chose de plus. Les Puissances alliées y donnerent d'autant plus volontiers les mains, qu'elles jugerent sainement que la paix qui venoit d'être conclue entre la France & la Savoye, leur alloit faire tomber sur les bras toutes les Troupes Françoises qui avoient servi en cette guerre. Il fut arrêté que les conférences pour la paix générale se tiendroient en Hollande, dans le Château de Riswick, au commencement de l'année suivante.

Le Roi nomma MM. de Harlay,

Bonneuil, Conseillers d'Etat, de Crecy & Calieres pour ses Plénipotentiaires au Congrès. Ils se préparerent à partir dès que les passeports seroient arrivés & que l'échange en auroit été fait; ce qui arriva le 3 de Février 1697. Mais loin de discontinuer les préparatifs pour la campagne suivante, on les augmenta encore, afin d'être toujours en état de réprimer les tentatives de l'Ennemi; & le Roi fit venir du Dauphiné & des Provinces voisines les troupes qui avoient servi en Piémont contre le Duc de Savoye & les Espagnols. Il en composa une Armée qui fut commandée par le Maréchal de Catinat; elle étoit de trente mille hommes, & s'assembla aux environs d'Ypres les premiers jours de Mai.

Le Maréchal de Villeroi en eut une, sous ses ordres, de soixante mille hommes, qui arriva dans le même tems près de Tournay. Une troisieme, de cinquante mille hommes, sous le Maréchal de Bouflers, se forma dans la plaine de Givries, près de Maubeuge.

Outre ces trois Armées principales, il y eut un Camp volant sur la Meuse,

ſous le Marquis d'Harcourt ; M. de Montreuil en eut une autre, & le Comte de la Motte une troiſieme, pour couvrir le pays du côté de la mer.

Les Ennemis n'avoient, pour oppoſer à toutes ces Troupes, que deux Armées ; l'une de ſoixante mille hommes, ſous le Prince d'Orange ; & l'autre, de trente mille, ſous l'Électeur de Baviere, qui ſe campa d'abord à Deinſe, derriere la Lis, & le Prince d'Orange à Bois-Seigneur, derriere Braine-le-Comte.

Le Maréchal de Catinat fit inveſtir la ville d'Ath par M. de Rozen, Lieutenant Général, & ſe rendit devant cette Place avec toute l'Armée. Les premiers jours du ſiége furent employés à établir les quartiers, à former les lignes de circonvallation. M. de Vauban eut la direction de tous les travaux. La tranchée fut ouverte le 22 au ſoir, & conduite avec tout l'art dont M. de Vauban étoit capable. Il y avoit dans la Place environ trois mille hommes, ſous le Comte de Roeux, qui en étoit Gouverneur. Elle fut attaquée par le côté de la porte de Bruxelles ; une nombreuſe artillerie

qui la battit, ruina bientôt les défenses, & facilita beaucoup les approches, qui se firent avec très peu de perte.

Le 5 Juin les travaux se trouverent si avancés & les bréches si praticables, que le fossé étant saigné, on prépara les fascines pour le combler & donner l'assaut à la Place. Les Assiégés ne jugerent pas à propos de le soutenir, & battirent la chamade le 6. On leur accorda les marques d'honneur accoutumées; & ils sortirent d'Ath le lendemain. Le Maréchal de Catinat fit raser les travaux & les lignes de circonvallation, ordonna la réparation des fortifications de la Place, la pourvut de la garnison nécessaire, d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche, & alla camper près de Courtrai.

Le Maréchal de Villeroi, homme à grands projets qu'on a toujours vû manquer au point de l'exécution, en conçut un très beau, qu'il fit agréer à la Cour, & qui auroit pû changer la face des affaires.

Le Prince d'Orange étoit venu camper à Nivelle, dans la crainte que le siége d'Ath fini, les François n'en voulussent à Namur. Dans cette situ tion il avoit laissé à découvert la v le de

Bruxelles, où les Ennemis avoient tous leurs magasins; & il n'étoit pas bien difficile de se saisir d'emblée de cette ville, de Wilvorde, des trois Trous & du Canal, pourvu que les Armées de France y pussent arriver avant le Prince d'Orange. La chose n'étoit pas difficile, car il falloit que l'Armée de ce Prince traversât la forêt de Soignies & marchât toute par la même route, ce qui étoit un grand obstacle à la diligence; au lieu que les Armées de France n'avoient gueres plus de chemin à faire, & défiloient par différens endroits. Outre cet avantage, elles avoient encore celui que leur marche étant bien concertée & bien exécutée, elles pouvoient avoir fait une moitié de chemin, avant que le Prince d'Orange en fût averti, & qu'il eût mis son Armée en mouvement. M. de Villeroi n'avoit donc qu'à marcher de concert avec l'Armée de M. de Boufflers, qui devoit être de l'entreprise. Mais celui-ci arriva à la vue de Hall une journée avant M. de Villeroi, & l'y attendit sans se camper. Le Prince d'Orange se servit utilement de ce contre-tems, marcha toute cette nuit avec une diligence ex-

trême, & ayant traversé Bruxelles avec la tête de son Armée, pendant que le reste se hâtoit de le suivre, il arriva au fauxbourg d'Anderlec, dans le même tems que les Marechaux en étoient encore à une lieue, avec trois ou quatre mille chevaux qu'ils avoient pris pour aller reconnoître les environs. Voyant leur projet échoué, ils revinrent à leurs Armées, qui étoient à quatre grandes lieues de Bruxelles. Le Maréchal de Boufiers eut trois ou quatre conférences, au milieu de la Campagne, avec le Milord Portland, qui venoit de la part du Prince d'Orange. On disoit qu'on y traitoit de la succession future de la Couronne d'Espagne, de la reconnoissance par la France du Prince d'Orange en qualité de Roi d'Angleterre; ce qui faisoit encore quelqu'obstacle à la conclusion du Traité de paix qu'on négocioit en Hollande. On prétendoit enfin qu'un des objets de ces conférences étoit d'obtenir de l'Angleterre, pour le Roi Jacques, une pension convenable à sa dignité. Comme les matieres de ces conférences furent toutes fort secrettes, je n'en puis parler au juste; & je dirai seulement que les Ennemis ont fait connoître que

ſi-on y agita la queſtion de la ſucceſſion d'Eſpagne, elle n'y fût point traitée à fond.

L'Armée du Maréchal de Bouflers vint camper entre Aloſt & Dendremonde; & celle du Maréchal de Villeroi ſur ſa droite, ſe prolongea du côté de Bruxelles. On alla au fourage juſqu'à Anvers; & l'on fit de grands dégats dans le Pays. L'Armée du Prince d'Orange ſe tenoit toujours ſous Bruxelles, où elle s'étoit parfaitement retranchée.

Enfin la Paix avec l'Eſpagne, la Hollande & l'Angleterre fut ſignée au Château de Riſwicht, le ſoir du 20 Décembre. On y arrêta auſſi une ſuſpenſion d'armes entre l'Empereur & la France, juſqu'au premier Novembre ſuivant.

Le Maréchal de Choiſeuil commandoit encore cette année l'Armée d'Allemagne, compoſée de cinquante Bataillons & de cent vingt Eſcadrons, avec une Artillerie proportionnée. Le Marquis d'Harcourt, qui avoit ſous ſes ordres un petit corps d'Armée dans le Luxembourg, pour s'oppoſer aux Palatins qui couvroient les pays de Juliers & de Cologne, eut ordre d'en-

voyer au Maréchal de Choiseuil cinq ou six Bataillons & autant d'Escadrons, qui le joignirent comme il passoit le Rhin au Fort Louis, pour aller camper près de Stroloffen, dans le pays de Durlach.

L'Armée Impériale, un peu plus nombreuse que la nôtre, commandée par le Prince Louis de Baden, vint à une lieue de celle de France, ayant entr'elles quelques défilés & de petits ruisseaux qui les empêchoient de s'approcher de plus près. Le Maréchal de Choiseuil fut averti qu'un nouveau corps de Troupes Allemandes s'assembloit sous Mayence. Sur cet avis il fit un détachement de son Armée pour aller se poster à la tête de la Basse-Alsace, afin de la couvrir, & marcha lui-même avec tout le reste jusqu'au Fort Louis, pour escorter ce détachement, qui y passa le Rhin, & vint camper à Offembourg sur la Kintz.

Après plusieurs mouvements, qui ne furent suivis d'aucun événement considérable, & auxquels on employa presque le reste de la Campagne, le Prince de Baden rendit public l'avis qu'il avoit eu de la suspension d'armes entre la France & l'Empire, signée à Rif-

wicht; ce qui fit cesser toutes les hostilités de part & d'autre.

On avoit voulu cette année porter en Catalogne un coup sensible aux Espagnols, pour les forcer à la paix. Le Duc de Vendôme proposa le siége de Barcelonne, qui fut accepté à la Cour sur la seule caution de ce Prince.

A l'approche de l'Armée de France, le Viceroi de Catalogne jetta dans cette ville la plus grande partie de son Infanterie & les Escadrons qu'il y jugea néçessaires, sous le Prince d'Armestat, qui s'acquit beaucoup de réputation à ce siége.

M. de Vendôme campa son Armée, la droite au village de Surria & la gauche à Sant Martinou. Il fit faire des lignes qui n'empêcherent pas pourtant que son Armée ne fût inquiétée par les Miquelets d'Espagne. Tant que le siége dura, ils l'incommoderent fort pour les vivres qui lui venoient par terre. Le 13 Juin on s'empara du Couvent des Capucins, où les Assiégés avoient mis un poste. On dit qu'en cette action on tua quelques uns de ces Religieux qu'on avoit trouvés les armes à la main. Comme M. de Vendôme vouloit faire attaquer la ville

par-là, il y fit mettre six cents hommes.

Tous les préparatifs du siége étant achevés, on ouvrit la tranchée le 15 Juin par le poste des Capucins, à plus de quatre cents cinquante toises de distance du chemin couvert. On fit deux attaques à la communication de l'un à l'autre. On occupa aussi le Couvent des Cordeliers, qui se trouva à la tête du travail. Les galliotes à bombes commencerent à bombarder la ville du côté de la Marine, & continuerent toujours, autant que le tems le put permettre. Pendant le jour les Assiégés firent un grand feu de cent piéces de canon qu'ils avoient logées sur leur rempart.

La nuit du 16 au 17 on travailla aux batteries de canon & de mortiers, qui furent toujours inférieures à celle des Assiégés, & la tranchée se prolongea. Les vaisseaux firent une sortie de six cents hommes, qui n'eut pas un grand succès, en ce que les cinq Escadrons de la garde de la tranchée s'avancerent de bonne heure, & qu'ils se retirerent de peur d'être coupés, & de ne pouvoir rentrer.

La nuit du 17 au 18 le travail fut un

peu retardé par un grand orage qui survint & inonda la tranchée. On ne laissa pas pourtant d'occuper le fauxbourg de Jesus, à l'attaque de la droite, & de passer celle de la gauche, couverte par un ruisseau sur le front des deux bastions du côté de la porte neuve; pendant le jour le canon des Assiégeans commença de tirer.

Celle du 18 au 19, les Assiégés firent deux grandes sorties, l'une sur la droite, avec mille hommes de pied, soutenus de quatre cents chevaux. L'autre à la gauche, de neuf cents hommes d'Infanterie. Les Bataillons de la garde de la tranchée sortirent sur eux: il y eut un grand feu de mousqueterie & beaucoup de gens tués de part & d'autre avant que les Assiégés se retirassent.

Le 19 les Espagnols, à la faveur d'un chemin creux qui commençoit au glacis de la contrescarpe & se prolongeoit sur les revers de l'attaque de la gauche, occuperent une cassine qu'on avoit négligée, avec deux cents hommes de pied & cinquante chevaux, qui se trouvoient protégés par des troupes qu'ils avoient postées dans des ravines & des chemins creux, & qui firent un

grand feu sur la tranchée qu'ils voyoient de revers. Comme on connut, par la perte qu'on y faisoit, combien il importoit de les déloger brusquement, on fit attaquer la Cassine par quatre Compagnies de Grenadiers, cinquante Gardes-Marine, deux Bataillons d'Alsace, commandés par le Prince de Birkenfeldt, de la Maison Palatine, qui en étoit le Colonel : ils étoient soutenus par les cinq Escadrons de la garde de la tranchée. Ces troupes marcherent un peu avant la nuit, sans être apperçues, par un chemin creux qui conduisoit à la Cassine; y étant arrivées, les deux Bataillons monterent sur le revers & investirent la Maison, l'un à la droite, l'autre à la gauche; & les Grenadiers attaquerent en même-tems le poste, qu'ils emporterent. Mais le Prince d'Armstat, qui connut l'importance de le reprendre, y fit marcher deux nouveaux Bataillons, soutenus de quatre Escadrons. Le Prince de Birkenfedt, qui avoit été fortifié de quelques Compagnies de Grenadiers, sur le mouvement qu'on voyoit faire à l'Ennemi, alla au-devant de lui avec ses troupes, & le chargea si vivement, qu'il fût contraint de se retirer en dé-

ſordre au chemin couvert, juſqu'où il fut pourſuivi, non ſans beaucoup de perte de part & d'autre. Dans cette même nuit on tira une ligne de communication de la tranchée à la Caſſine, qui demeura aux Aſſiégeans.

La nuit ſuivante, la tranchée fut inondée par un grand orage; & les troupes qui la gardoient ayant paſſé la nuit dans l'eau, on fut obligé de les relever à ſix heures du matin. On ne laiſſa pas de pouſſer en avant les boyaux qui tiroient ſur le baſtion de la porte neuve, où ſe devoit faire la principale attaque. En même-tems on approcha les batteries de canon & de mortiers plus près de la Place.

La nuit du 22 au 23 les Aſſiégés continuerent à faire un feu extraordinaire de leur canon & de leurs mortiers; ce qui n'empêcha pas qu'on ne pouſſât en avant l'attaque du baſtion de la porte neuve, & qu'on n'achevât de perfectionner les batteries de canon & de mortiers qui avoient été avancées.

Celle du 23 au 24, les Aſſiégés firent une ſortie de huit cents hommes de pied, ſoutenus par mille autres, à deſſein d'enclouer le canon des nou-

velles batteries : ils renverſerent d'abord les Grenadiers qui ſoutenoient les Travailleurs ; mais deux Bataillons François de la tranchée, ſoutenus par d'autres, y étant accourus, ils les contraignirent de ſe retirer, après un échec aſſez rude. On fit une trêve de trois heures pour retirer les bleſſés & enterrer les morts.

Pendant cette ſortie, & pour faire diverſion, environ mille Miquelets ou Payſans armés deſcendirent des montagnes ſur le derriere du Camp, & vinrent attaquer une maiſon occupée par des Miquelets de France. L'attaque fut vive & dura deux heures. A la fin, à force de monde qui accourut, les Eſpagnols furent repouſſés : il y périt du monde de part & d'autre.

La nuit du 24 au 25, la tranchée & les nouvelles batteries de mortiers jetterent bien des bombes dans la ville, ainſi que la nuit ſuivante, pendant laquelle les travaux furent continués. On chaſſa les Aſſiégés d'un retranchement qu'il tenoient près d'un petit pont.

Celle du 26 au 27, M. de Vendôme fit attaquer quelques petits retranchements que les Aſſiégés avoient faits dans des chemins creux ſur le front de

l'attaque ; &, pour la favoriser, on en fit une fausse par le fauxbourg de Jesus. Les retranchemens furent emportés avec perte d'environ deux cents hommes de part & d'autre.

Le 28 & les jours suivans, jusqu'au 4 Juillet, furent employés par les Assiégeans à achever de s'établir dans les retranchemens qu'ils avoient gagnés, à avancer leur tranchée & à faire deux lignes paralleles sur le glacis de la contrescarpe.

La nuit du 4 au 5, M. de Vendôme ayant jugé qu'on pouvoit entreprendre l'attaque du chemin couvert, fit commander vingt Compagnies de Grenadiers qui furent disposées dans la derniere parallele, de façon qu'elles enveloppoient les deux angles du chemin couvert devant la pointe des deux bastions attaqués, & la Place d'armes du centre devant la Courtine. Elles étoient soutenues par des détachemens des Bataillons de la garde de la Tranchée ; & ces détachemens, par leurs corps entiers, soutenus encore par d'autres.

Vers minuit les Grenadiers avancerent sur la palissade, d'où ils essuyerent une grande décharge de mousque-

terie à bout portant ; ce qui ne les empêcha pas d'aller en avant. Ceux qui entrerent par la gauche & par le centre, pousserent loin & même jusques dans le fossé, qui étoit peu profond, ceux qui avoient défendu cet ouvrage. Mais à l'angle de la droite, ils trouverent deux cents cinquante Officiers Espagnols, qui les attendirent l'esponton à la main, & soutinrent l'attaque très valeureusement. Cependant, à la faveur d'une fougade, qui y jetta une vingtaine de palissades, les Grenadiers entrerent dans l'angle, y tuerent plusieurs Espagnols, & repousserent les autres, qui revinrent peu après à la charge, protégés par un feu terrible de mousqueterie qui partoit des bastions de la courtine & des autres ouvrages ; de sorte que les Travailleurs ne pouvant y tenir, & les munitions des Grenadiers se trouvant épuisées par le grand feu qu'ils avoient fait, ils ne purent conserver que l'angle de la gauche, & furent contraints d'abandonner celui de la droite & la Place d'armes de la Courtine.

Sur les cinq heures du matin, les Assiégés firent une sortie de six cents hommes, dont les cinquante qui étoient

à leur tête étoient armés de cuirasses, de rondaches & de casques. Ils prirent à revers le logement de la gauche, & chargerent vivement les Grenadiers qui le tenoient, & les Travailleurs qui faisoient la communication. Les Grenadiers furent ébranlés; mais ce désordre se répara bientôt par les Officiers Généraux de jour à la tranchée, qui y accoururent avec deux Bataillons. Ils chasserent à leur tour les Espagnols jusqu'au pied du Bastion.

Depuis ce tems-là les Assiégeans demeurerent en possession du logement de la gauche, qu'ils perfectionnerent. Il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre dans cette action; & on fit une treve de vingt heures pour retirer les morts & les blessés.

La nuit du 5 au 6 on poussa des sappes à la Place d'armes du centre & à l'angle de droite, qu'on n'avoit pû conserver, & où les Espagnols s'étoient rétablis; ils firent un gros feu de leurs ouvrages, & jetterent tant de grenades des postes qu'ils occupoient, que le travail de cette nuit n'avança gueres. On y perdit même beaucoup de monde; ce qui fut cause qu'on résolut d'attaquer encore une fois le chemin

couvert

couvert de vive force. On le fit la nuit du 6 au 7, avec quinze Compagnies de Grenadiers, trois cents fusiliers choisis, autant de Dragons à pied, soutenus de même qu'à la premiere attaque. Pour cette fois ils prirent l'angle du chemin couvert du bastion de la droite, & la Place d'armes de la Courtine. Ils s'y maintinrent, quoique les Assiégés revinssent par deux fois pour tâcher de les en chasser. Après ce succès, les Assiégeans établirent de bons logemens, & firent des communications du centre à la droite & à la gauche. Il y eut encore une treve de cinq heures pour enterrer les morts & retirer les blessés; & l'on estima que ces trois jours couterent la vie à plus de trois mille hommes de part & d'autre, & à un grand nombre d'Officiers; tous les Ingénieurs qui y servirent furent tués ou blessés.

Depuis ce logement de la contrescarpe jusqu'au 10, il ne se passa autre chose, sinon que les Assiégés, avec cinq cents chevaux portant chacun un fantassin en croupe, firent une sortie le long de la mer, pour essayer de se rendre maîtres d'une Redoute qui gardoit le Port où on débarquoit les munitions

& les vivres. L'Infanterie qui tenoit cette Redoute, étoit soutenue par une garde de cinquante hommes. Celui qui la commandoit s'avança au-devant des Ennemis, qui culbuterent d'abord la garde, laquelle vint se rallier derriere la Redoute. Ceux du dedans firent un fort grand feu, auquel se joignit celui des canons des galeres, qui acheva de déterminer les Espagnols à se retirer dans la ville assez brusquement, de peur d'être coupés par la Cavalerie Françoise.

La nuit du 11 au 12 on travailla à de nouvelles batteries sur la contrescarpe. Elles furent achevées le 15 & battirent en bréche; mais pendant ce tems-là, M. de Vendôme refléchissant, peut-être un peu tard, que les Assiégés tiroient des rafraîchissemens continuels du Camp du Viceroi, & étant d'ailleur averti que, pour tâcher de se délivrer, ils devoient faire une sortie générale sur la tranchée, la nuit du 14 au 15, pendant que le Camp du Viceroi & les deux autres attaqueroient, par le flanc & les derrieres, l'Armée de France, il résolut d'attaquer lui-même les trois Camps. Dans cette vue, il donna à M. Dusson, un de ses Lieu-

tenans Généraux, un détachement de mille fusiliers choisis, & de cinq cents chevaux ou Dragons, pour aller attaquer Dom Miguel d'Ortasa, un des Généraux Espagnols. Celui-ci étoit posté sur trois hauteurs derriere le Camp, avec six ou sept cents chevaux, mille hommes détachés des Bataillons qui défendoient Barcelonne, & sept à huit mille Miquelets, avec lesquels il avoit coutume de harceler notre Armée. M. de Vendôme commanda un autre corps de trois mille hommes de pied & de deux mille cinq cents chevaux, qu'il voulut conduire lui-même pour aller attaquer le Marquis de Grigny, Général de la Cavalerie Espagnole. M. de Grigny campoit à Cornella, à une lieue de la droite de l'Armée de France, avec deux mille cinq cents chevaux; & il étoit soutenu par les troupes du Viceroi, campées un peu au-delà de Saint-Feliou, où étoit le quartier général de l'Armée de France, en cas qu'elle eût besoin de secours. M. de Barbezieres, Lieutenant Général de jour, eut orde de faire tenir en bataille dans notre Camp le reste de l'Infanterie & de la Cavalerie,

pour la sûreté des tranchées, & pour aider à sa retraite.

Le 14 au matin, deux heures avant le jour, ces deux corps détachés se mirent en marche. M. de Vendôme fit couler l'Infanterie qu'il menoit sur sa droite, par de petites collines; & sa Cavalerie suivit le grand chemin. Ayant détaché devant lui M. de Legal, Brigadier de Cavalerie, avec trois cents chevaux, & donné ordre de pousser vivement tout ce qu'il pourroit rencontrer sur ses pas, il trouva près de l'Hôpital, à un quart de lieue de Cornella, quelques petites gardes ou patrouilles des Ennemis, qui se replierent à mesure qu'il avançoit; mais à cause de l'obscurité, elles ne purent distinguer tout cet armement; ainsi M. de Legal, qui étoit soutenu par M. de Vendôme, entra dans le Camp des Ennemis qu'il surprit; & il renversa d'abord, sans résistance, quatre ou cinq troupes du piquet qui montoit à cheval. Tout ce corps en désordre se mit en fuite vers le Camp du Viceroi; & M. de Vendôme le poursuivit sans relâche. Le Viceroi, qui étoit au lit, se sauva d'abord en chemise, Ses trou-

pes ne soutinrent pas le combat, & se sauverent en passant le Lobergat, où plusieurs se noyerent. M. de Vendôme les suivit jusques là; & ne jugeant pas à propos d'aller plus avant, il s'en revint avec ses troupes au Camp du Viceroi, qu'il fit piller & y mit le feu. On trouva sa cassette, où il y avoit vingt-deux mille pistoles, sa canne, garnie de diamans de prix, sa vaisselle d'argent & ses habits. Ses chevaux & ses équipages furent pris, aussi-bien que ceux de ses Officiers Généraux; & il y eut cinq ou six cents Espagnols tués, noyés, ou pris, avec quarante ou cinquante Officiers. Les François n'eurent qu'une centaine d'hommes de tués ou de blessés. M. Dusson de son côté surprit aussi le Camp de Dom Miguel, qui se retira avec bien de la peine, ainsi que le reste de son Infanterie & de ses Miquelets, sur des montagnes inaccessibles. Il perdit ses bagages, qui furent pillés, & environ trois cents hommes. M. de Vendôme, après l'action, envoya ordre à M. Dusson de retourner au Camp, & y vint lui-même avec toutes ses troupes, se promettant bien alors de prendre Barcelonne.

Le lendemain de la défaite des trou-

pes du Viceroi, les Assiégeans firent jouer une mine sous le bastion de la porte neuve, qui y fit une bréche de douze ou quinze toises. Les trois jours suivans ils se logerent dans le fossé jusqu'aux pieds des bastions, sur tout le front de l'attaque. La nuit du 17 au 18, toute la Cavalerie Espagnole que le Viceroi avoit pû rassembler, entra dans la Place pour la rassurer, & soutenir l'Infanterie Espagnole dans les assauts qu'il y avoit apparence qu'on lui livreroit bientôt; car la Courtine avoit plus de cent toises d'ouverture, faite à coups de canon, qui ne l'avoient pourtant pas rendue encore fort pratiquable. M. de Vendôme résolut de faire encore élargir les bréches des bastions à coups de canon, & d'y faire jouer de nouvelles mines: le travail dura jusqu'au 22.

Sur les cinq ou six heures du soir, on fit sauter les mines des deux bastions; & un peu après, les troupes commandées y monterent avec beaucoup de vigueur, & se logerent sur la bréche, après une défense opiniâtre des Assiégés, qui se retirerent dans un retranchement. A la pointe du jour du 23, les Espagnols attaquerent les deux

bastions où les Assiégeans s'étoient logés, & reprirent celui de la gauche. Le Comte de Coigny, Lieutenant Général de Tranchée, le fit attaquer par le Prince de Birkenfeldt à la tête de son Régiment, qui y planta son Drapeau Colonel; mais après une longue résistance, il fut contraint de plier. Il revint ensuite à la charge, & replanta son Drapeau au même endroit; mais il en fut encore chassé. Pendant ces différentes attaques, l'heure vint de relever la Tranchée. MM. de Coigny & de Birkenfeldt demanderent de n'être pas relevés; ce qui leur fut accordé par M. de Vendôme. Enfin le Prince de Birkenfeldt attaqua une troisieme fois le Bastion avec tant d'ardeur, qu'il y planta encore son Drapeau qui y demeura. Ces Actions couterent la vie à bien du monde de part & d'autre.

La nuit du 23 au 24, & celle du 24 au 25 furent employées à faire quelques petites tentatives pour reconnoître & emporter les retranchemens des Bastions; mais, après un mur examen, on conclut qu'il valoit mieux y aller à la sape par les flancs, & monter du canon sur les Bastions pour les battre; ce qui fut exécuté.

Celle du 25 au 26, les sapes furent poussées si près des retranchemens, déja fort endommagés par le feu du canon, que les Espagnols se crurent contraints de les abandonner; & les Assiégés ne s'occuperent plus qu'à faire sauter quelques fourneaux sous les logemens des Assiégeans, où quelques personnes périrent.

Toutes ces chicannes durerent jusqu'au 5 du mois suivant, que les mines qu'on avoit préparées sous la Courtine se trouverent en état de jouer & de rendre la bréche pratiquable. On prépara toutes choses pour donner l'assaut général; & l'on commanda vingt Compagnies de Grenadiers, mille Fusiliers choisis sur l'Infanterie, deux Régimens de Dragons à pied, qui devoient être soutenus par seize Bataillons des meilleurs de l'Armée. Mais avant de donner l'assaut, pour éviter la grande effusion de sang qui devoit s'en suivre, & le pillage de la ville, il fut conclu de sommer ceux du dedans de capituler. Ils répondirent qu'ils y étoient disposés; mais ils demandoient auparavant qu'on leur donnât le tems d'envoyer prendre l'ordre du Viceroi, qui s'étoit retiré à huit lieues de la

ville. Cela leur fut accordé ; & le 6 au soir ils donnerent avis que le Roi d'Espagne avoit révoqué le Viceroi, & nommé à sa place le Comte de la Corsane, qui commandoit dans la ville, & le Prince d'Armstat, Commandant Général des Armées. Ce dernier demanda à parler à M. de Vendôme ; & dans la conférence qu'ils eurent ensemble, le Prince d'Armstat exigeoit qu'on dépêchât un Courier à la Cour de Madrid & qu'on attendît son retour. M. de Vendôme le refusa ; & après toutes les difficultés faites pour temporiser, la capitulation fut arrêtée dans la tente de M. de Vendôme, entre lui, le Prince d'Armstat & le Gouverneur de B[illegible]es Espagnols, au nombre [illegible] mille hommes, sortirent le 15 Août avec toutes les marques d'honneur accoutumées, & plusieurs piéces de canon & des mortiers de tous les calibres. Ils remirent aussi la forteresse du Montjoy, qui n'avoit point été attaquée, & furent conduits à Taragonne.

On accorda aux habitans la continuation de tous les priviléges, à l'exception de l'Inquisition. Le Comte de Coigny, qui avoit servi de Lieutenant

Général en ce siége, fut fait Gouverneur de Barcelonne.

Par la longueur de cette guerre, qui fut enfin terminée par le Traité de Riswich, il est aisé de comprendre combien la paix qui la suivit a dû coûter cher à la France, qui céda un grand nombre de Pays & de Places, pour rentrer bientôt dans une nouvelle guerre, comme on le verra dans le Livre suivant.

Fin du Livre troisième.

LIVRE QUATRIÈME.

CHARLES II, Roi d'Espagne, dont la santé étoit très foible, avoit fait un premier testament, par lequel il instituoit le jeune Prince Electoral de Baviere son héritier universel en tous ses Royaumes ; & Louis XIV en avoit fait porter de grandes plaintes en la Cour de Madrid. Il paroît évident que si Charles II étoit mort dans cette conjoncture, cette mort n'auroit été qu'un simple événement dans l'Europe ; car les Puissances Etrangeres, à l'exception de l'Empereur, sembloient être contentes de cette disposition, qui maintenoit l'équilibre tant desiré, entre les Maisons de France & d'Autriche. Il y a même apparence que le Roi auroit à la fin consenti à cet arrangement, plutôt que de recommencer une guerre dans l'épuisement où étoit son Royaume. On en fut encore plus persuadé, quand on vit, immédiatement après l'échange des ratifications du Traité de Riswicht, que Sa Majesté fit faire une très grande réforme dans ses Troupes, & casser presque tous les Régimens des vieux Offi-

K vj

ciers de Cavalerie, pour ne conserver que ceux des jeunes Seigneurs. C'étoit sans doute à l'instigation de son Ministre de la guerre, M. de Barbesieux, qui étoit jeune lui-même. On licencia pareillement tous les vieux Soldats & Cavaliers des Régimens que l'on conservoit; & cette espece de réforme s'étendit jusqu'aux Troupes de la Maison du Roi, sous prétexte que, quand la guerre reviendroit, ces gens-là seroient morts, ou tout-à-fait hors de service.

Les Ambassadeurs reprirent leurs fonctions dans les Cours réciproques; & le Roi envoya à celle de Madrid & de Londres, le Marquis d'Harcourt Beuvron & le Comte de Tallard, qui ont depuis été faits Ducs & Pairs & Maréchaux de France. Ils avoient tous deux beaucoup d'esprit, & étoient très propres à négotier les grandes affaires.

On vit aussi arriver à la Cour le Comte de Portland en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire du Roi d'Angleterre: ce fut un spectacle assez curieux d'y voir ce Ministre, favori de son Maître, au sortir d'une guerre, pendant laquelle on lui avoit voulu tant de mal. Mais il parut que tout

étoit oublié, car il fut très bien reçu. Il eut plusieurs audiences publiques & particulieres de Sa Majesté, & diverses conférences avec ses Ministres. Cet Ambassadeur fit une magnifique Entrée, & séjourna environ trois mois en France.

Quoique les Finances fussent fort épuisées par les guerres précédentes & par les grandes dépenses de Sa Majesté en bâtimens & autres choses somptueuses, elle ne laissa pas de donner un spectacle magnifique, partie à ses dépens, partie aux frais de ses Officiers de guerre, qui en furent ruinés. Les motifs de ce spectacle étoient de donner à Monseigneur le Duc de Bourgogne & aux jeunes Princes ses freres, une premiere idée de la guerre, & une espece de démenti à toute l'Europe, qui publioit que les guerres précédentes & les autres dépenses immenses, avoient mis le Royaume si bas, qu'il ne seroit pas en état de se relever de long-tems. Je ne sais s'il n'auroit pas été plus à propos de la laisser dans cette persuasion, puisque la crainte de la trop grande puissance de la France servoit de prétexte à toutes les ligues qui se faisoient contr'elle, & qui ont coûté

tant de maux & de sang au Royaume.

Quoi qu'il en soit, le Roi ordonna un campement de plus de soixante mille hommes, pour le mois d'Août, dans la plaine de Compiegne. Monseigneur le Duc de Bourgogne fut nommé Général de cette Armée, & sous lui le Maréchal de Bouflers & plusieurs Officiers Généraux. Il ordonna que toutes les troupes fussent les plus lestes qu'il seroit possible; & il n'en fallut pas davantage pour faire faire une dépense excessive, dont les particuliers qui vivent se ressentent encore.

Le Roi se rendit à Compiegne avec toute sa Cour. Il y eut une affluence de monde de toutes les Nations, qui accoururent en foule à ce spectacle superbe. Il dura dix-sept jours, pendant lesquels on exerça les troupes à faire des marches & contre-marches, à donner des batailles simulées, &c. On mit une espece de siége devant Compiegne, qui fut investi dans les formes, & attaqué de même. Le Maréchal de Bouflers qui, avec plusieurs bonnes qualités, étoit le premier homme du monde pour ces sortes de choses, fit une dépense immense en magnificence

de tentes, de meubles, d'équipages & de tables si superbement servies, que tous les mets les plus exquis, même des Provinces les plus éloignées, & de la mer, s'y trouverent avec la derniere profusion. Toute la Cour lui fit l'honneur de manger chez lui plusieurs fois ; & personne d'ailleurs ne s'y présenta qu'il n'y fût bien reçu. Le Roi, pour le dédommager en quelque façon, lui fit présent de cent mille livres ; & tous les Officiers Généraux & particuliers firent des dépenses à l'envi les uns des autres.

Au commencement de l'année 1699, le Prince Electoral de Baviere, fils de la seconde Infante d'Espagne, mourut à Bruxelles dans la septieme année de son âge ; quelques-uns ont cru qu'il avoit été empoisonné, ayant été désigné à la succession d'Espagne. Cette affaire revint dans son premier état, & renouvella les craintes des uns, & les espérances des autres. Le Prince d'Orange, qui avoit été reconnu par la France, Roi d'Angleterre, & qui avoit obtenu pour les Etats Généraux une barriere dans les Pays-Bas Espagnols ; employa toute son industrie pour empêcher le renouvellement de

la guerre à la mort de Charles II. On la croyoit très prochaine, à cause de ses rechûtes continuelles, & de la foiblesse de sa constitution. Il lui étoit facile de juger que l'Empereur & Sa Majesté Très-Chrétienne ne voudroient pas céder ses Etats l'un à l'autre; & l'on savoit de plus que l'Empereur briguoit fort à la Cour d'Espagne, & qu'elle étoit disposée en sa faveur. Mais ce n'étoit encore que le premier pas; son Compétiteur étoit trop puissant, & il étoit de l'intérêt des autres Princes de l'Europe, pour maintenir l'équilibre entre les deux Maisons, que tous les Etats de cette belle & vaste Monarchie ne fussent pas dévolus à un seul. C'est pourquoi le Roi d'Angleterre dressa, de concert avec les Etats Généraux, une espèce de division & de partage de cette riche succession, pour le faire accepter aux concurrens quand elle seroit échue. Il fut résolu de travailler à ce grand ouvrage avec toutes sortes de précautions & de secret; & le Roi d'Angleterre ayant pressenti celui de France, au sujet de ce partage, trouva qu'il y donneroit les mains. Mais il ne pénétra pas que la Nation Espagnole, plutôt que de par-

tager ses Etats, se donneroit au Prince qu'elle jugeroit le plus capable de la conserver toute entiere. Il peut bien être que ce fut dans cette vue, que Sa Majesté, plus prévoyante, entra dans la négociation de ce partage. Quoi qu'il en soit, il fut dressé, puis signé à Londres le 3 Mars 1700, & à la Haye le 25, par les Ambassadeurs & Plénipotentiaires de France & d'Angleterre, & par les Députés des Etats Généraux.

Il ne fut pas possible de soustraire ce Traité à la connoissance des Emissaires de la Cour de Vienne. L'Empereur en sut bientôt le contenu, & ne manqua pas d'en informer la Cour de Madrid. Dans la colere où ce partage mit Charles II & son Conseil, il envoya ordre à son Ambassadeur en Angleterre d'en porter ses plaintes dans les termes les plus vifs, comme un attentat à sa Personne, & de ne garder aucunes mesures. Ce Ministre exécuta ponctuellement ses ordres. Il présenta un Mémoire, par lequel il ne ménageoit ni le Roi ni la Nation, & donnoit un libre cours à toute la fierté Espagnole. On fit réponse à ce Ministre, que le Roi d'Angleterre, se sentant blessé des

termes choquans & peu respectueux dont il s'étoit servi à son égard, il lui ordonnoit de sortir de ses Etats dans dix-huit jours. Cette nouvelle étant venue en Espagne, l'Ambassadeur d'Angleterre, qui y résidoit, eut ordre d'en partir dans le même tems.

Sa Majesté Britannique se vit non-seulement brouillée avec les Cours de Vienne & de Madrid, mais encore avec son Parlement, qui désaprouvoit ce partage, & cita pour comparoître devant lui, les Milords Halifax Jersay & Portland, qu'ils accuserent de l'avoir négocié ou conseillé. Ils furent jugés dans la Chambre Haute, & renvoyés absous par les Seigneurs, malgré les Communes, qui étoient leurs Accusateurs.

Vers la fin de cette année 1699, le Duc de Lorraine, qui étoit rentré dans ses Etats, vint trouver le Roi pour lui faire hommage de son Duché de Bar. Il arriva à Paris avec la Duchesse son épouse, sous le nom de Marquis de Pont-à-Mousson; & vint loger au Palais Royal, chez *Monsieur*, frere du Roi, son beau-pere, qui le mena le lendemain à Versailles. Sa Majesté le reçut dans son Cabinet. Cette premiere

entrevue étant finie, le Duc alla dîner à S. Cloud, chez *Monsieur*, & revint coucher au Palais Royal. Ce jour-là Madame de Lorraine tomba malade de la petite vérole; & trois jours après le Duc son époux retourna à Versailles dans les Carrosses de *Monsieur*, pour rendre foi & hommage. Il y arriva sur les trois heures après midi, & alla descendre dans l'Appartement de M. le Comte d'Armagnac, Prince de sa Maison, & Grand Ecuyer de France. Il y attendit que *Monsieur*, qui étoit allé trouver le Roi, l'eût fait avertir de se rendre dans l'Appartement de Sa Majesté. Peu après M. d'Effiat, premier Ecuyer de *Monsieur*, vint le chercher de sa part; & aussi-tôt son Altesse, suivie des Seigneurs de sa Cour, qui l'avoient accompagnée en son voyage, alla chez le Roi & quitta l'*incognitò* à l'entrée de la Chambre de Sa Majesté, dont les deux battans furent ouverts par les Huissiers. L'ayant traversée, le Duc se rendit dans le grand Cabinet, où il trouva le Roi assis dans un Fauteuil, ayant à ses côtés Messeigneurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry, *Monsieur*, Monseigneur le Duc de Chartres, Mes-

seigneurs les Princes de Condé & de Conty, les Ducs de Bourbon & du Maine, M. le Comte de Toulouse, découverts. Son Altesse s'étant approchée, remit son chapeau, ses gants & son épée entre les mains du Duc de Gêvres, premier Gentilhomme de la Chambre, qui fit en cette occasion l'Office de Grand Chambellan pour le Duc de Bouillon, qui ne s'y trouva pas, pour cause de cérémonial. S'étant mis à genoux sur un Carreau aux pieds du Roi, M. le Chancelier, qui étoit derriere le Fauteuil, & auprès de lui MM. de Torci & de Pontchartrain, Secretaires d'Etat, lurent l'Acte de foi & hommage dont la substance étoit : que M. le Duc de Lorraine juroit & promettoit au Roi le service & l'obéissance qu'il lui devoit, & étoit tenu de lui rendre, à cause du Duché de Bar ; comme aussi de le servir envers & contre tous, sans aucune exception ; & ne permettroit jamais qu'il fût fait dans ses Terres aucunes choses au préjudice de Sa Majesté & de son Etat. Le Duc confirma ce serment par ces paroles qu'il adressa au Roi : *oui, Sire, je promets de le garder*. Sa Majesté lui dit alors ; *levez-vous, M. le Duc de Lor-*

raine, & s'étant levé en même-tems, se découvrit, lui fit une révérence, puis se recouvrit, & fit couvrir le Duc. Les Princes du Sang se couvrirent aussi; & Sa Majesté ayant donné à Son Altesse des témoignagnes publics de sa bienveillance, & de la satisfaction qu'elle avoit de la voir, la conduisit dans son Cabinet, où ils furent seuls assez long-tems. Le Duc en étant sorti, revint à l'Appartement de M. le Grand Ecuyer, où *Monsieur* le vint reprendre, & le ramena dans ses Carrosses au Palais Royal.

M. le Duc de Lorraine resta encore cinq ou six jours à Paris, & reçut toutes sortes d'honneurs. Pendant ce tems il alla à Marly, où le Roi l'attendoit; puis à Meudon & à la chasse avec les Princes; & Monseigneur le Dauphin s'étant trouvé à Paris à l'Opera avec les trois Princes ses fils, après le premier Acte, M. le Duc de Lorraine passa dans leur Loge, où il prit congé d'eux, & partit la nuit suivante pour s'en retourner à Nancy. Le Roi & *Monsieur* lui firent de magnifiques présens. C'est ainsi que se passa cette cérémonie & cette entrevue, dont j'ai rapporté assez au long le détail pour en conserver la

mémoire; ces sortes d'événemens étant assez rares en France.

Le Chancelier Boucherat mourut dans ce tems là; & le Roi donna cette grande Charge, la premiere de la Robe, à M. de Pontchartrain, qui avoit les Finances; & les Finances, à M. de Chamillart, quelques années auparavant Conseiller au Parlement de Paris, & qui dans ce tems-là avoit été produit à la Cour comme un excellent Joueur de Billard, dont le Roi s'amusoit assez souvent. Le nouveau Ministre, qui fut fort du goût de Sa Majesté, avoit les meilleures intentions du monde, & étoit fort honnête homme. Il auroit peut-être réussi, quoiqu'il ne fût pas de ces esprits supérieurs, sans la guerre qui survint bientôt, & qui réduisit le Royaume dans la plus triste situation.

Lorsque le Grand Duc de Toscane eut appris le Traité de partage de la succession d'Espagne, il alla à Rome, sous prétexte de dévotion; mais en effet pour négocier avec le Pape Pignatelly, & prendre des mesures pour tâcher d'empêcher qu'il n'eût lieu. Il étoit plus expédient que la succession d'Espagne tombât toute entiere à un

des Princes de France, qui y avoit un droit naturel par sa Naissance, & que le Roi y maintiendroit dès qu'il y seroit appellé par celui d'Espagne. Cette Monarchie ainsi dévolue seroit absolument séparée de celle de France, & se gouverneroit par les conseils & les forces de la Nation Espagnole, & par conséquent demeureroit toujours dans sa foiblesse. Il n'étoit pas moins contre l'intérêt du Grand Duc & de celui du Pape, que les Etats du Roi d'Espagne en Italie tombassent à l'Empereur, qui ne manqueroit pas de faire valoir les anciennes prétentions des Empereurs sur cette partie de la Chrétienté. On prétend qu'après avoir bien pesé cette affaire, le Grand Duc détermina le Pape à faire agir le Cardinal Porto-Carrero, Premier Ministre en Espagne, pour porter le Roi & son Conseil à faire un nouveau Testament. On ajoute que Sa Sainteté voulut aussi employer à cette intrigue le Pere Dias, Confesseur du Roi d'Espagne; mais que celui-ci étant dans les intérêts de l'Empereur, n'y voulut point consentir, & en fut bientôt puni; car on ne lui substitua pas seulement un autre Confesseur, mais il fut encore arrêté

& conduit à Rome dans les prisons du Pape. Il fut si bien gardé, qu'il n'eût de commerce avec qui que ce soit, & que l'Empereur le reclama inutilement.

Cependant le Ministre de France à la Cour de Madrid, pressoit fort le Roi & son Conseil de consentir au Traité de partage, & ne cessoit de répéter que le Roi son Maître étant bien informé du concert qu'il y avoit entre l'Espagne & l'Empereur, ne pourroit se dispenser de faire passer des troupes dans le Milanois, & de reclamer l'Angleterre & la Hollande de lui donner les secours promis, pour le mettre en possession du lot qui lui étoit échu. Les Ministres de France, dans les autres Cours, tenoient à-peu-près le même langage; mais l'Empereur étoit si persuadé des dispositions favorables de la Cour de Madrid, qu'il ne douta pas que toute cette succession ne lui fût bientôt acquise.

Cependant la crainte que les Espagnols eurent de la division de leur Monarchie, & les intrigues fines & adroites du Duc d'Harcourt, Ambassadeur de France à Madrid, réussirent

ſi bien auprès de ceux qui avoient le plus de crédit ſur l'eſprit du Roi Catholique, qu'il ſe détermina en faveur de la France; & cette importante affaire fut conduite avec tant d'adreſſe & de ſecret, que l'Empereur n'en eût connoiſſance qu'après la mort du Roi, qui arriva le premier Novembre 1700. Son teſtament, qui étoit du 2 Octobre de la même année, fut ouvert avec toutes les ſolemnités de droit, en préſence de la Reine veuve & des Grands du Royaume. Le même jour on dépêcha un Courier au Roi de France, pour lui donner avis de la mort de celui d'Eſpagne, & de la diſpoſition teſtamentaire faite de tous les Etats de cette Monarchie, en faveur de Monſeigneur le Duc d'Anjou, ſecond fils de Monſeigneur le Dauphin. La lettre étoit ſignée par la Reine, par le Cardinal Porto Carrero, par Dom Manuel Arias, par l'Evêque Inquiſiteur Général, & par Dom Rodrigue Manuel Maurigues Delara & le Comte de Benavent. *

* Le Maréchal d'Harcourt, qui étoit de mes amis, m'a dit avoir été chargé de négocier en Eſpagne cette grande ſucceſſion en faveur du Duc d'Anjou; y avoir déterminé la Reine

Ils demandoient à Sa Majesté que le digne Successeur de Charles II commençât, sans différer, à disposer de ses Etats, afin qu'ils eussent bientôt la joie de jouir des douceurs de son Gouvernement; & que pour cela ils lui offroient dès maintenant, comme chose à lui appartenant en propre, leurs soins, leurs services, & tout ce qui lui pourroit faciliter les moyens de

---

par des espérances d'épouser Monseigneur le Dauphin après la mort de son mari; & les vrais Espagnols, par l'intérêt de la Monarchie, qui ne pouvoit conserver son intégrité que par la puissance du Roi: que quand il reçut l'ordre de signifier le Traité de partage fait en Angleterre par le Maréchal de Tallard, surpris de cet ordre, il en suspendit l'exécution, pour envoyer un Courier au Roi, lui représenter, & le supplier de le dispenser de le faire, & demanda son congé; que cette signification ne se fit que quand il fut sorti d'Espagne; ce qu'il obtint: & son successeur en fut chargé; ce qui piqua les Espagnols. Le Maréchal d'Harcourt, en rendant compte au Roi, lui dit qu'il seroit peut-être obligé d'accepter cette succession; que les Espagnols auroient toujours les mêmes raisons, & ne changeroient point. La chose arriva; chacun sait les Conseils qui furent tenus à Fontainebleau, & que feu *Monseigneur* détermina à accepter la succession; se fâchant même contre ceux qui n'étoient pas de cet avis.

posséder les Royaumes avec la tranquillité & la félicité qu'ils lui annonçoient. Un autre Courier fut dépêché par la Regence; & on trouva dans le paquet qu'il apporta, une copie authentique du testament, & une lettre que je vais rapporter tout au long.

A SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE.

SIRE,

» EN CONSEQUENCE de ce que nous
» écrivîmes à VOTRE MAJESTÉ, par un
» Courier extraordinaire dépêché le 3
» de ce mois, au sujet de la mort de
» notre Maître, que Dieu absolve,
» offrant de lui remettre le testament
» & le codicile qu'il a laissés, lesquels
» étoient prêts dès-lors; nous lui en-
» voyons l'un & l'autre par cet Ex-
» près, afin qu'Elle ait une connois-
» sance entiere de toutes les circons-
» tances qu'ils contiennent, nous ser-
» vant de cette occasion, comme nous
» ferons de toutes les autres, pour dire
» à V. M. que la Noblesse & les Peu-
» ples demandent leur nouveau Roi
» avec des inquiétudes & des empres-

» semens inconcevables ; de sorte que
» bien loin de vouloir prêter l'oreille,
» ni consentir à aucune nouveauté
» ni variation dans cette grande affai-
» re, ils sont tous dans la même ré-
» solution de le soutenir & le mainte-
» nir ; étant aussi persuadés qu'ils le
» sont, de la justice & de la raison de
» cette cause. Ce que nous représentons
» à V. M. pour la résoudre à donner
» présentement à nos prieres & à nos
» instances réitérées, un Prince si de-
» siré & attendu avec des acclamations
» qui augmentent de jour en jour ; ou-
» tre les avis que nous recevons à tout
» moment des applaudissemens qu'on
» donne au Testament du Roi, ac-
» compagnés des louanges de celui
» que Dieu nous a donné, & des
» vœux avec lesquels on aspire à le
» voir en possession du commande-
» ment. A ces vives & tendres expres-
» sions, nous ajoutons la ratification
» de toutes les offres sinceres que ces
» Royaumes font en général, & en
» particulier de tout ce qu'ils pour-
» ront faire pour le service du Roi
» qu'ils attendent, & la congratula-
» tion que nous devons à V. M. de

» voir le ſecond de ſes petits-fils
» nommé & proclamé Roi d'Eſpagne
» avec des circonſtances auſſi ſingu-
» lieres que le ſont celles qui ſe ren-
» contrent en cette conjoncture. Dieu
» garde la perſonne de V. M., ainſi
» qu'il eſt beſoin ».

A Madrid, le 7 Novembre 1700.

De tous les articles du Teſtament, je ne rapporterai que ce qui regarde directement la ſucceſſion de la Monarchie Eſpagnole en faveur du Duc d'Anjou; car les autres, pour la plûpart, auſſi-bien que le Codicile, ſont étrangers au fait dont il s'agit.

ARTICLE XIII.

» Et reconnoiſſant, conformément
» aux reſultats de pluſieurs conſulta-
» tions de nos Miniſtres d'Etat & de
» Juſtice, que la raiſon ſur quoi on
» a fondé la renonciation des Dames
» Anne & Marie Thereſe, Reines de
» France, ma tante & ma ſœur, à la
» ſucceſſion de ces Royaumes, a été
» d'éviter le danger de les unir à la

» Couronne de France ; mais recon-
» noissant aussi que ce motif fonda-
» mental venant à cesser, le droit de
» la succession subsiste dans le parent
» le plus proche, conformément aux
» Loix de nos Royaumes ; & qu'au-
» jourd'hui ce cas se vérifie dans le
» second fils du Dauphin de France ;
» pour cette raison, nous conformant
» aux susdites Loix, Nous déclarons
» notre Successeur, en cas que Dieu
» nous appelle à lui sans laisser d'en-
» fans, le Duc d'Anjou, second fils
» du Dauphin ; &, en cette qualité,
» Nous l'appellons à la succession de
» tous nos Royaumes & Seigneuries,
» sans excepter aucune partie ; &
» Nous déclarons, ordonnons à tous
» nos Sujets & Vassaux de tous nos
» Royaumes & Seigneuries, que dans
» le cas susdit, si Dieu nous retire sans
» successeur légitime, ils aient à le
» recevoir & le reconnoître pour leur
» Roi & Seigneur naturel, & qu'on
» lui en donne aussi-tôt la possession
» actuelle sans aucun délai, après le
» serment qu'il doit faire, d'observer
» les Loix, Immunités & Coutumes de
» nosdits Royaumes & Seigneuries, &

» parceque notre intention est, qu'il est
» ainsi convenable, pour la paix de tou-
» te la Chrétienté, & de toute l'Europe,
» & pour la tranquillité de nos Royau-
» mes, que cette Monarchie subsiste
» toujours séparée de la Couronne de
» France ; nous déclarons en consé-
» quence de ce qui a été dit, qu'au cas
» que le Duc d'Anjou vienne à mou-
» rir, ou au cas qu'il vienne à hériter
» de la Couronne de France, & qu'il
» en préfere la jouissance à celle de
» cette Monarchie, en tel cas ladite
» succession doit passer au Duc de
» Berry son frere, troisieme fils dudit
» Dauphin, en la même forme & ma-
» niere ; & en cas que le Duc de
» Berry vienne à mourir aussi, ou qu'il
» vienne à succéder à la Couronne de
» France ; en ce cas Nous déclarons &
» appellons à ladite succession l'Archi-
» duc, second fils de l'Empereur notre
» oncle ; & venant à manquer, ledit
» Archiduc en tel cas, Nous déclarons
» & appellons à ladite succession le
» Duc de Savoye & ses enfans ; & no-
» tre volonté est que tous nos Sujets
» & Vassaux l'executent, & s'y sou-
» mettent comme nous l'ordonnons,
» & qu'il convient à leur tranquillité,

» sans qu'ils permettent le moindre
» démembrement & diminution de la
» Monarchie, fondée avec tant de
» gloire par nos prédécesseurs, & par-
» ceque Nous desirons ardemment que
» la paix & l'union, si importantes à
» la Chrétienté, se conservent entre
» l'Empereur notre oncle, & le Roi
» Très-Chrétien, Nous leur deman-
» dons & les exhortons d'affermir la-
» dite union par le lien du mariage,
» entre le Duc d'Anjou & l'Archidu-
» chesse, afin que, par ce moyen,
» l'Europe jouisse du repos dont elle a
» besoin.

ARTICLE XIV.

» Et au cas que Nous venions à
» manquer de successeur, ledit Duc
» d'Anjou doit succéder à tous nos
» Royaumes & Seigneuries, non-seu-
» lement à ceux qui appartiennnent à
» la Couronne d'Arragon & de Na-
» varre, & à tous ceux que Nous avons
» dedans & dehors l'Espagne, notam-
» ment à l'égard de la Couronne de
» Castille, Leon, Galice, Tolède,
» Seville, Grenade, Cordoue, Mar-
» cie-Jaën, Algarves, Alesires, Gi-

» braltar, Isles Canaries, Indes, Isles,
» Terres fermes de la mer Ocean, du
» Nord & du Sud, des Philippines &
» autres Isles, Terres découvertes, &
» qu'on découvrira à l'avenir, & tout
» le reste, de quelque maniere qu'il
» appartienne à la Couronne de Cas-
» tille, & pour ce qui regarde la
» Couronne d'Arragon, & nos Etats
» & Royaumes d'Arragon, Valence,
» Catalogne, Naples, Sicile, Major-
» que, Minorque, Sardagne, & tou-
» tes les autres Seigneuries & droits,
» de quelque maniere qu'ils appar-
» tiennent à cette Couronne Royale,
» & dans notre Etat de Milan, Du-
» ché de Brabant, Limbourg, Guel-
» dres, Flandres, & toutes les autres
» Provinces, Etats, Dominations &
» Seigneuries qui nous appartiennent
» & peuvent nous appartenir dans les
» Pays-Bas, droits & autres actions
» qui nous sont échus en vertu de la
» succession des Etats, Nous voulons
» qu'aussi-tôt que Dieu nous aura re-
» tiré de cette vie, ledit Duc d'An-
» jou soit appellé & soit Roi, comme,
» *ipso facto* il le sera, de tous, non-
» obstant toutes sortes de renoncia-
» tions & actes qu'on ait faits au con-

» traire, parcequ'ils manquent de jus-
» tes raisons & de fondement; Nous
» ordonnons aux Prélats, Grand Duc,
» Marquis, Comtes & personnes ai-
» sées, aux Princes & Commandeurs,
» Gouverneurs de Forteresses, aux
» Chevaliers, Chefs, Justiciers, & à
» tous les Conseils, Administrateurs
» de Justice, Prevôts, Echevins,
» Officiers & Gens de bien de toutes
» les Cités, Villes, Paroisses & Ter-
» res de nos Royaumes & Seigneuries,
» & à tous Viceroys & Gouverneurs,
» Chatelains, Commandans, Gardes
» des Frontieres deçà & de-là la mer,
» & tous autres Ministres & Officiers,
» tant du Gouvernement de la paix,
» que des Armées & Flottes sur terre
» & sur mer, & aussi en tous nos
» Royaumes & Etats de la Couronne
» d'Arragon, de Castille, de Navar-
» re, Naples & Sicile, & Etat de Mi-
» lan, Pays-Bas, & en tout autre lieu
» à nous appartenant, & à tous nos
» autres Vassaux, Sujets naturels, de
» quelque qualité & prééminence
» qu'ils puissent être, en quelques
» lieux qu'ils habitent & se trouvent,
» pour la fidélité & loyauté & vasse-
» lage qu'ils nous doivent, & sont

» obligés comme à leur Roi & Sei-
» gneur naturel, en vertu du serment
» de fidélité & hommage qu'ils nous
» ont fait & dû faire; que lorsqu'il
» plaira à Dieu de nous retirer de
» cette vie, ceux qui se trouveront
» présens, si-tôt qu'il viendra à leur
» connoissance, conformément à ce
» que les Loix de nos susdits Royau-
» me, Etats & Seigneuries ordonnent
» en pareil cas, & se trouvent établis
» par ce Testament, qu'ils aient à re-
» cevoir le susdit Duc d'Anjou (en
» cas que je vienne à mourir sans suc-
» cesseur légitime) pour leur Roi &
» Seigneur naturel, Propriétaire de
» nosdits Etats, Royaumes & Sei-
» gneuries, en la forme déja reglée,
» qu'on arbore les Etendarts pour son
» service, en faisant les actes de so-
» lemnités qu'on a coutume de faire
» en pareil cas, conformément à la
» Coutume de chaque Royaume &
» Province, & qu'ils prêtent & fassent
» prêter & montrent la fidélité &
» obéissance, que comme Sujets &
» Vassaux ils sont obligés à leur Roi
» naturel; & Nous ordonnons à tous
» les Commandans des Forteresses,
» Châteaux & Maisons pleines, & à

» leur Lieutenant de quelque ville,
» village & lieux que ce soit, qu'ils
» rendent hommage selon les Coutu-
» mes d'Espagne, de Castille, d'Arra-
» gon & de Navarre, eux & tous ceux
» qui leur appartiennent, & dans l'E-
» tat de Milan & autres Etats & Sei-
» gneuries, selon la Coutume de la
» Province & lieu où ils se trouveront,
» le gardant pour le service dudit Duc
» d'Anjou tout le tems qu'il leur sera
» ordonné pour le remettre par son
» ordre, à celui qui leur sera envoyé ;
» leur ordonnant de faire accomplir
» exactement tout ce qui a été dit,
» pour ne pas s'attirer les peines que
» méritent les rebelles & désobéissans
» à leur Roi, par leur violement de la
» Foi, & la loyauté qui lui est dûe «.

La premiere chose que fit Sa Majesté, après la réception des lettres de la Régence d'Espagne & du Testament, fut d'assembler son Conseil, devant lequel le fait fut exposé ; & les sentimens se trouverent d'abord partagés ; les uns ne furent pas d'avis de l'accepter, à cause de l'engagement précédent du partage, & des guerres que l'on voyoit bien qu'il faudroit soutenir con-

tre le Compétiteur & contre le reste de l'Europe. D'un autre côté, l'éclat de tant de Couronnes qui s'offroient pour un Cadet de la Maison de France, étoit un appas trop flatteur pour y résister. Aussi tout céda à cet attrait; & il fut résolu dans le Conseil, d'accepter le Testament, sans aucune restriction. Le Conseil étant levé, Sa Majesté fit venir dans son Cabinet Monseigneur le Dauphin, les Princes ses fils, Monseigneur le Duc d'Orleans, Monseigneur le Duc de Chartres, Messeigneurs les Princes du Sang, l'Ambassadeur d'Espagne résident à sa Cour, & quelques grands Seigneurs, & s'adressant à Monseigneur le Duc d'Anjou, il lui dit ces paroles, ou l'équivalent: » Le feu Roi d'Espagne vous appelle » par son Testament pour être son » Successeur en tous ses Royaumes & » Pays; il est mort; les Peuples vous » demandent; & je vous salue Roi de » cette Monarchie, en vous souhaitant » toute sorte de gloire, de bonheur » & de prospérité «; en même-tems il l'embrassa, & lui donna la droite. Monseigneur le Dauphin & les Princes ses freres en firent autant; & le Roi adressant la parole à l'Ambassadeur

d'Espagne, lui dit : *Monsieur, voilà votre Roi*. En même-tems ce Ministre se jetta à ses genoux, & fut le premier de tous les Espagnols qui lui rendit hommage ; peu après les deux Rois sortirent du Cabinet, & toute la Cour salua le nouveau Roi.

Incontinent après cette démarche solemnelle, Sa Majesté la notifia au Conseil de Madrid, par un Courier exprès ; & dès qu'il y fut arrivé, & eut remis ses dépêches, le nouveau Roi y fut proclamé sous le nom de Philippe V, avec de grandes acclamations des Peuples. Aussi-tôt la Régence envoya ordre à tous les Vicerois & Gouverneurs de cette Monarchie d'en user de même ; & tout cela s'exécuta universellement, sans la moindre contradiction & avec beaucoup de démonstration de joie. Après tous ces préliminaires, on fit partir le nouveau Roi, qui fut accompagné par les Princes ses freres, jusques aux limites qui séparent les deux Royaumes. Etant arrivé à Madrid, il fut reçu & couronné avec toute la pompe, la solemnité & les acclamations qu'il pouvoit désirer.

Sans qu'il soit ici besoin d'un ample

récit, on peut facilement s'imaginer la surprise & l'étonnement de presque toute l'Europe sur un pareil événement. Le Roi, qui en étoit bien persuadé, & qui pourtant vouloit tâcher d'éviter une guerre, dont il prévoyoit les conséquences, dépêcha incontinent des Ambassadeurs en Angleterre & en Hollande, avec des Lettres & des Mémoires qui ont paru imprimés dans le tems. On connoîtra dans peu les impressions que ces Mémoires & ces Lettres firent auprès de ces deux Puissances, & les effets qu'elles produisirent.

Depuis le Traité de Riswicht, les Etats Généraux avoient vingt-deux Bataillons répandus dans les Places de la Flandre Espagnole, qui leur servoient de barriere. Il fut concerté avec l'Electeur de Baviere, qui en étoit Gouverneur, que le Roi y feroit passer de ses troupes, pour les assurer à Sa Majesté Catholique; & on prit sur cela de si justes mesures, qu'elles se trouverent en une même nuit aux portes de toutes ces différentes Places, & y furent introduites à l'insu des Hollandois; mais on fit dire à leurs troupes qu'elles demeurassent tranquilles;

qu'elles étoient en sûreté ; il me semble même qu'elles continuerent quelque tems à faire le service conjointement avec les Espagnols & les François qu'on y avoit introduits.

D'un autre côté Sa Majesté fit négocier des alliances chez des Puissances Etrangeres ; mais on ne put gagner en Allemagne, avec l'Electeur de Baviere qui l'étoit déja, que celui de Cologne, son frere. En Italie, le Duc de Mantoue entra dans les intérêts de la France & de l'Espagne ; & il persevera jusqu'à la fin. Le Duc de Savoye n'en usa pas de même ; car, quoiqu'il donnât la Princesse sa fille en mariage au Roi d'Espagne, & qu'il fût déclaré bientôt après Généralissime des Armées des deux Couronnes, il se rangea dans la suite du côté de l'Empereur.

Le Pape, le Grand Duc de Toscane, les Vénitiens, & tous les autres Etats d'Italie, à l'exception du Duc de Modene, demeurerent neutres. L'Empereur proposa inutilement au Prince de Vaudemont, Gouverneur du Milanois pour le feu Roi d'Espagne, de lui remettre cet Etat. Sur son refus, il se prépara à y en-

voyer des troupes, ſous le commandement du Prince Eugene de Savoye, qui s'eſt rendu ſi célebre dans la ſuite. Le Roi y envoya auſſi une Armée, qui fut commandée d'abord par le Maréchal de Catinat.

Pendant que tous ces préparatifs ſe faiſoient de part & d'autre, Sa Majeſté fit munir, à ſes dépens, les Places des Pays-Bas Eſpagnols; & l'on y fit une levée de quarante Bataillons & de pluſieurs Régimens de Cavalerie & de Dragons, ſous le nom Poſtiche de Troupes du Cercle de Bourgogne. On ne ceſſoit de ſolliciter vivement les Etats Généraux de reconnoître le nouveau Roi d'Eſpagne; & pour les y déterminer plus efficacement, Sa Majeſté jugea à propos d'envoyer un autre corps de ſes troupes dans la Gueldre Eſpagnole, avec une grande quantité de groſſe artillerie & de munitions de guerre & de bouche. Les Provinces-Unies ſe virent donc environnées de troupes prêtes à fondre ſur elles. Leur Etat étoit déſarmé, auſſi bien que l'Angleterre; le premier, ſous la bonne foi du Traité de partage, l'autre, par épargne, & par la jalouſie de la Nation. Toutes ces raiſons, jointes au

péril évident d'une seconde invasion de la France, plus facile que celle de 1672, parcequ'elle étoit maîtresse des Places des Pays-Bas Espagnols, & & même de la Gueldre, engagerent les Provinces-Unies, pour gagner du tems, à faire deux démarches; la premiere, de reconnoître le nouveau Roi d'Espagne, l'autre, de demander à entrer en négociation, & qu'on laissât revenir les Troupes Hollandoises qui étoient dans les Pays-Bas Espagnols. L'un & l'autre leur fut accordé, tant on avoit envie d'éviter la guerre. Le Comte d'Avaux fut dépêché en Hollande pour négocier; mais l'événement a fait connoître qu'on s'étoit trop pressé de leur renvoyer leurs troupes.

Les Etats-Généraux firent part au Roi d'Angleterre de ce qu'ils venoient de faire, & des raisons qui les y avoient engagés. Après bien des négociations aussi inutiles entre eux & le Monarque, que celles qu'ils avoient eues avec le Comte d'Avaux, les Parties intéressées se disposerent à tenter la fortune des armes. Dans cet esprit, on répandit de part & d'autre des manifestes dans toutes les Cours;

& on tâcha de se procurer des alliances. Le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux firent plusieurs Traités en Allemagne. Dix mille Anglois débarquerent en Hollande; & ce Prince y dressa ce fameux plan de guerre, qui fut suivi après sa mort avec tant d'avantage pour son parti.

Pendant son séjour en Hollande, on y reçut la nouvelle de la mort de Jacques II. Le Roi reconnut le Prince de Galles, son fils, pour Roi d'Angleterre, & lui donna tous les honneurs de la Royauté. Cette démarche, faite dans un tems où il sembloit qu'on devoit ménager cette Nation, fut généralement désapprouvée, & irrita à un tel point tous les esprits des Anglois, qu'ils se livrerent entierement au Roi Guillaume, & ne garderent plus de mesures dans leurs actions, ni de respect dans leurs paroles. Ils accusoient le Roi de France de n'avoir aucun égard pour les Traités les plus solemnels, & disoient que son ambition alloit jusqu'à vouloir donner des Rois aux Nations, afin d'opprimer totalement la liberté des Peuples, renverser les Loix, abolir le Protestantisme dans les Etats où il est établi, & parvenir à

la Monarchie univerſelle. Je ne ſais ſi ce Monarque eut envie d'adoucir les eſprits, ou de tâcher de ſauver les apparences ; quoi qu'il en ſoit, il écrivit au Roi d'Angleterre, qui étoit encore en Hollande, & aux Regens de ce Royaume en ſon abſence, que n'ayant pû ſe diſpenſer de reconnoître le fils du Roi Jacques en qualité de Titulaire de ce Royaume, par droit de ſucceſſion, cela ne devoit intéreſſer en rien cette Couronne, d'autant qu'il avoit reconnu le Roi Guillaume à la derniere paix ; qu'il obſerveroit religieuſement ce Traité, & ne ſe mêleroit en rien de ce qui regarderoit l'Angleterre. Bien loin de calmer les eſprits agités de cette Nation, cette déclaration ne ſervit qu'à les irriter davantage. La premiere démarche des Régens de la Grande Bretagne, fut de faire mettre en priſon le ſieur Pouſſin, Réſident de France. Ils l'envoyerent le ſurlendemain à Douvre, accompagné de deux Membres des Communes, qui le firent embarquer & repaſſer en France. Ils écrivirent au Comte de Mancheſter, leur Ambaſſadeur en cette Cour, d'en partir ſur-le-champ, & de s'en revenir en Angleterre.

Le Roi y étant de retour, y reçut des adresses de toutes les Villes & Communautés, du style le plus vif & le plus animé contre la France. On le conjuroit de faire incessamment la guerre à cette Couronne, de prendre tous les engagemens qu'il jugeroit à propos, pour venger l'injure qu'elle venoit de lui faire & à toute la Nation, & de n'épargner ni les biens ni le sang de ses Sujets. On laisse à penser si ce Prince fut ravi de trouver une pareille disposition dans l'esprit de ses Peuples. Il sut si bien s'en prévaloir dans le Parlement qu'il convoqua à ce sujet, que ce ne fut qu'une acclamation de tous les suffrages, & qu'il en obtint tout ce qu'il voulut. La guerre avoit déja commencé en Italie.

Les nouvelles étant venues à la Cour de France, que l'Empereur envoyoit un corps considérable de troupes sous le commandement du Prince Eugene, le Roi y fit passer sous M. de Catinat, un corps d'Armée supérieur, qu'il fortifia ensuite, à mesure que l'Empereur envoyoit de nouvelles troupes. Le Prince Eugene entra par le Trentin, après avoir vaincu, par son habileté, des obstacles que l'on

croyoit insurmontables. Il marcha à travers des défilés de montagnes arides & stériles, pour arriver dans un pays où il n'y avoit aucunes Villes ni Places qui tinssent pour l'Empereur, ni aucun moyen apparent de faire subsister une Armée nombreuse. Ces difficultés, que l'on croyoit en France encore plus grandes qu'elles n'étoient, firent traiter à la Cour cette entreprise de chimere. Le Maréchal de Catinat proposa de faire passer l'Adige à son Armée, de la mener à travers le Verronois droit à Trente, & d'attendre les Impériaux au débouché des montagnes, pour les empêcher d'en sortir, ou leur livrer un combat, qui, selon les apparences, lui devoit être favorable. Sa proposition ne fut point goutée; on ne voulut point commencer la guerre, dans l'espérance que les affaires pourroient s'accommoder. On ménagea à contretems les Vénitiens, dont on attendoit une exacte neutralité; mais on se trompa. Il est vrai qu'ils ne livrerent aucune de leurs Places aux Impériaux; mais sous main ils les aiderent abondamment pendant tout le cours de cette guerre, de ce qui étoit nécessaire à leur subsistance.

Ainſi les Impériaux entrerent paiſiblement dans le Veronnois, & s'y rafraîchirent pendant que leur Général ſongeoit à ſe proviſionner de vivres, de barques, & de tout ce qu'il lui falloit pour entrer en action. De ſon côté le Maréchal de Catinat, au haſard de ce qui pourroit arriver de funeſte, exécuta les ordres de la Cour: ces ordres portoient qu'il défendroit ſeulement le paſſage des rivieres qui couvroient le Milanois, & qu'il tâcheroit d'empêcher les Impériaux de pénétrer dans le Royaume de Naples. Il partagea donc ſon Armée en pluſieurs campemens, depuis le deſſus de Veronne, appartenant aux Vénitiens, juſqu'au Pô, & fit établir de petits poſtes en avant dans les lieux les plus convenables, en attendant qu'il eut fait rejoindre tous ſes quartiers, & qu'il pût ſe rendre avec eux à l'endroit où les Impériaux ſe feroient déterminés de paſſer l'Adige. Mais ils étoient mieux avertis qu'il ne pouvoit l'être lui-même: les François n'ont jamais été aimés en Italie: les Impériaux avoient des intelligences & des partiſans ſecrets, qui les informoient exactement de toutes les démarches

des François ; & les habitans du pays leur fournissoient des espions & des guides fideles.

Le Prince Eugene ayant reçu toutes ses troupes & son artillerie d'Allemagne, & pourvu à tout ce qui lui étoit nécessaire, avec une prudence & une activité admirables, commença d'entrer en action vers les premiers jours de Juillet. Il fit faire des ponts sur le Pô, hors de la portée des François, & y fit passer un corps de troupes, qui se logerent sur les lisieres du Ferrarois. Son but étoit de donner le change à M. de Catinat, & de passer l'Adige. Il fit faire plusieurs marches & contremarches à ses troupes au-delà de cette riviere; & enfin il établit des ponts, sans que les François les eussent découverts.

Les Impériaux ayant passé l'Adige, marcherent à travers un pays couvert & coupé, le long de cette riviere, sans être apperçus, & vinrent sur le canal Brianco, où les François avoient un poste. Ceux-ci ayant été surpris, firent peu de résistance. De-là les Ennemis allerent à celui de Carpy, qui en étoit proche, & où Saint-Fremont, Lieutenant Général, s'étoit fortifié le mieux

mieux qu'il avoit pû, avec cinq ou six mille hommes qu'il commandoit. Il y fut attaqué vivement, & mis en désordre. Cette premiere action se passa le 9 Juillet, & coûta cinq à six cens François & quelques bagages. Les Impériaux en perdirent moins.

Le Prince Eugene se campa contre Carpy, qu'il avoit derriere lui; & le Maréchal de Catinat ayant levé ses quartiers & rassemblé son Armée, s'ébranla pour venir le combattre; mais la situation des Impériaux, quoiqu'inférieurs en nombre, fut jugée si avantageuse, qu'on attendit une conjoncture plus favorable.

Cependant le Prince Eugene envoyoit à la guerre de forts partis, bien guidés, qui battoient toujours ceux des François, souvent plus foibles; & il manœuvra si bien, qu'il déroba deux ou trois marches au Maréchal, & arriva sur le bord du Mincio, qu'il passa sans opposition. De-là il vint à l'Oglio, sans que le Général François pût le joindre ni interrompre sa marche. M. de Catinat passa cette riviere pour barrer l'entrée du Milanois aux Impériaux: ceux-ci profiterent des Magasins des vivres qu'il avoit faits

dans les pays qu'il avoit été forcé de quitter, & qu'il n'avoit pû enlever ni faire détruire en se retirant.

Le Roi ayant appris ces mauvaises nouvelles, envoya en Italie un renfort de troupes avec M. de Villeroi, qui devoit les commander sous M. le Duc de Savoye. Sa Majesté pria le Duc de venir joindre les François avec sept à huit mille hommes de ses troupes, qu'il s'étoit engagé de fournir par le Traité qu'il avoit fait avec le Roi. Cette Armée devint dans peu si supérieure à celle du Prince Eugene, qu'il ne pût exciter aucun soulevement dans le Milanois; & le Maréchal de Catinat se trouva en troisieme dans une Armée qu'il venoit de commander en chef. Il ne parut pas que cette disgrace l'abattit; au contraire il se ranima par une vertu dont, en pareil cas, on trouve peu d'exemples, & résolut de bonne grace à servir utilement le Roi & sa Patrie le reste de la Campagne.

Le Maréchal de Villeroi voulant signaler son avenement par quelqu'action d'éclat, proposa de passer l'Oglio, & d'aller forcer le Prince Eugene dans son Camp. Le passage se fit sans aucun empêchement; mais le

Prince Eugene se tenoit si assuré & si précautionné dans son Camp, qu'il se contenta d'envoyer aux nouvelles sur le chemin de Chiary à Rudiano, qui étoit le seul que les François pussent tenir pour venir à lui, la droite & la gauche étant si couvertes & si coupées de marécages, que son Camp n'étoit abordable que par cette avenue ; mais on y trouvoit en tête quelques cassines fortifiées, & la petite ville de Chiary, où il restoit encore quelques vestiges d'anciennes fortifications. De plus, elle étoit défendue, par derriere, par trois bons retranchemens, qui dominoient les uns sur les autres, & qui étoient garnis de quantité de canon, & de la meilleure Infanterie, soutenue de l'élite de la Cavalerie. Malgré une disposition si avantageuse, le Duc de Savoye & le Maréchal de Villeroi, à l'insçu du Maréchal de Catinat, firent attaquer les Cassines qui furent emportées, & ensuite Chiary, où ils eurent d'abord quelqu'avantage ; mais ils ne purent le conserver, à cause du grand feu qui partoit des retranchemens des Impériaux, & des troupes fraîches qu'ils jettoient facilement dans Chiary.

Les affaires étoient en cet état, quand le Maréchal de Catinat accourut au bruit du feu, & arriva à l'endroit où l'on combattoit. Son premier mouvement fut de continuer les attaques ; & il s'y comporta avec toute la valeur & la capacité possible ; mais ayant reconnu par lui-même la témérité de les continuer, il en représenta vivement le péril ; ce qui fut cause qu'on retira les troupes des attaques. Je dis que cette représentation fut vive, parcequ'on soupçonnoit déja le Duc de Savoye d'être meilleur ami des Impériaux que des François, & qu'on avoit appris qu'avant de partir pour l'Armée, il avoit ébauché un Traité avec l Empereur, par l'entremise d'un de ses Ministres, qui s'étoit rendu à Turin, & s'y tint caché pendant quinze jours ou trois semaines ; que ce Ministre alloit tous les soirs dans le jardin d'un particulier affidé où se trouvoit M. de Savoye, & qu'ils avoient ensemble de longues conférences. Je dirai, au sujet de ce Prince, que si la dissimulation est une vertu des Souverains, comme quelques Politiques, peu scrupuleux, le veulent faire croire, celui-ci la poussa à l'excès dans cette occasion qui

coûta à la France trois ou quatre mille de ses meilleurs soldats, & quantité de bons Officiers.

Cette tentative n'ayant pas réussi, l'Armée des deux Couronnes revint camper à Rudiano & à Vrago, pour consommer les fourages des environs, & resserrer les Impériaux. Enfin après avoir bien souffert des mauvais tems & des fatigues, qui engendrerent beaucoup de maladies, elle repassa l'Oglio. Le Maréchal de Catinat, qui se promenoit le long des bords de cette riviere, fut blessé au bras d'un coup qui fut tiré de l'autre bord.

Le mois de Novembre étant venu, & nos Généraux ayant jugé que le Prince Eugene ne pourroit plus rien entreprendre le reste de la campagne, allerent prendre des quartiers d'hiver. Le Prince Eugène étoit entré avec son Armée du côté de Chiary, où il fut joint par quelques nouveaux Régimens Impériaux qui lui vinrent d'Allemagne; & il n'en décampa que le 20 Novembre. Il marcha dans le Mantuan, & y força d'abord Canette, où il y avoit cinq ou six cens François ou Mantuans en garnison. Il les fit prisonniers de guerre, & se saisit de tous

les autres Postes qu'ils occupoient de ce côté-là, à la reserve de Goïto, dont la garnison nombreuse faisoit souvent des sorties sur les quartiers les plus voisins. Ce Général n'en resta pas là; car il étendit rapidement ses quartiers dans le Modénois, & s'y fit livrer Bersello, Guastalla & plusieurs autres bons Postes. Il envoya des troupes contre la Mirandole, où les François tenoient trois ou quatre cens hommes, du consentement forcé de la Princesse, qui trouva moyen de s'en défaire & de livrer la Place aux Impériaux, par la sottise de celui qui y commandoit. Il fit aussi passer dans le Parmesan quelques Régimens, & avoit grande envie de se saisir de la Capitale, où il y avoit une Citadelle. Mais le Duc étoit porté pour la France; & le Pape avoit fait entrer un Légat avec quelques Milices, en qualité de Seigneur Suzerain. Elles y arborerent l'Etendart de l'Eglise, avec laquelle il n'étoit pas tems que l'Empereur se brouillât.

Le Prince Eugene, toujours attentif aux intérêts de son Maître, forma un projet des plus hardis, & qui l'auroit infailliblement rendu maître du Mila-

nois avant le commencement de la campagne suivante : c'étoit de surprendre Crémone, Place médiocrement fortifiée, mais où il y avoit une garnison de sept à huit mille hommes, & où le Maréchal de Villeroi avoit établi son quartier général. Ce Prince avoit pratiqué des intelligences dans la ville avec un Curé, dont la maison & l'Eglise étoient près du rempart, où aboutissoit un Aqueduc. L'issue par dehors, donnoit dans le jardin d'un particulier, à quelque distance de la ville. Le Curé fit savoir au Prince Eugene, que cet égout étoit assez spacieux pour y faire couler des hommes à la file les uns des autres, & les introduire dans la Place, où il se faisoit fort de les tenir cachés dans des maisons de gens affidés, jusqu'au point de l'exécution ; qu'ils en sortiroient de nuit avec leurs armes, pour se rendre maîtres du corps-de-garde de la Porte prochaine, & qu'ils ouvriroient aux troupes qu'il lui plairoit d'envoyer. Cette proposition étant examinée, & le Prince Eugene ayant envoyé des gens pour la vérifier, jugea, par leur rapport, que l'entreprise réussiroit, s'il pouvoit surmonter une autre difficulté : c'étoit

d'assembler des troupes assez secrettement, de les faire marcher jusqu'à Crémone en côtoyant les quartiers des François dans le bas Crémonois, où ils avoient dix à douze mille hommes, sous le Marquis de Crequi, Lieutenant Général, & de leur faire faire assez de diligence pour que le secret ne fût point découvert. Il crut y remédier par son habileté ; & pour marcher plus lestement, il ne prit avec lui, que six à sept mille hommes. Comme le nombre n'étoit pas suffisant pour une action qui pouvoit être disputée, il avoit concerté avec le Prince Thomas de Vaudemont, qui devoit amener un pareil nombre de troupes, & se rendre tel jour & à telle heure vis-à-vis de Crémone, qu'il feroit insulter au premier signal qu'il lui en donneroit, quand il seroit dans la ville ; qu'il se rendroit ensuite maître du Pont, y feroit passer ses troupes, & qu'arrivé à la porte du pont de Crémone, il la trouveroit ouverte pour entrer dans la ville. Enfin le 31 Janvier, le Prince Eugène arriva sur les deux heures du matin à la porte de cette Place, sans avoir été découvert ; & le signal étant donné, les Grenadiers

qu'il tenoit cachés sortirent, surprirent le corps de-garde du dedans de la porte & l'ouvrirent. Les Impériaux entrerent aussi-tôt, & parvinrent, sans faire aucun bruit, ni être découverts, jusques sur la Place de la Ville. Dès qu'ils y furent, l'allarme se donna de toutes parts; le Maréchal de Villeroi sortit de sa maison & monta à cheval pour aller donner ses ordres; mais il n'eut pas fait cinquante pas, qu'il fût investi par une troupe d'ennemis qui le firent prisonnier.

On peut s'imaginer combien la surprise fut grande; on ne perdit pourtant point courage; chacun accourut aux armes; & le bonheur voulut que les Bataillons du Régiment des vaisseaux, logés à une des extrémités de la ville, les prenoient déja pour faire l'exercice. D'Entragues, leur Colonel, se mit à leur tête, & marcha droit à la Place d'Armes, chargeant tout ce qui se trouvoit devant lui, pour se faire passage. Un Régiment Irlandois qui étoit logé contre la porte du Pô, en chassa les Impériaux qui y vouloient prendre poste & la faire ouvrir. Il y combattit pendant tout le jour avec toute la valeur possible; le reste de la garnison prit les ar-

mes, chacun dans son quartier; & l'on se battit dans toutes les rues avec un acharnement terrible.

Les affaires étoient en cet état, lorsque le Prince de Vaudemont, qui n'avoit pû arriver à l'heure marquée, parceque ses guides l'avoient égaré en chemin, parut à la redoute du Pont, avec ses troupes, & la fit attaquer. Il se trouva là un Capitaine d'Infanterie de bon esprit, qui vit bien que ceux qui la défendoient seroient bientôt forcés, & que le point essentiel étoit d'empêcher que les Impériaux ne se rendissent maîtres du Pont, & n'y passassent pour entrer dans Crémone; c'est pourquoi il fit couper les cordages qui amaroient les batteaux du Pont, & le rompit. Par ce moyen les Impériaux ne purent plus se joindre à ceux qui étoient dans la Place, & qui étoient inférieurs en nombre aux François. Ceux-ci combattoient avec un courage sans pareil, & chassoient les Ennemis de plusieurs postes; le combat avoit commencé au jour, & avoit duré avec la même vigueur jusqu'à trois ou quatre heures après midi. Le Prince Eugene, voyant le pont du Pô rompu, & jugeant que le Marquis de Crequi ne manqueroit

pas de marcher diligemment avec toutes ses troupes, prit le parti de se retirer, emmenant avec lui le Maréchal de Villeroi, qu'il envoya en Allemagne. Ainsi finit l'Action de Crémone, qui fut des plus mémorables, par la hardiesse de l'entreprise & la maniere dont elle fut exécutée. Elle paroîtra sans doute plus glorieuse pour les François que pour les Impériaux, en ce que les premiers furent surpris, & qu'étant logés dans différens quartiers d'une ville où les derniers avoient pris les postes, ils ne purent rassembler leurs forces ensemble, & combattirent séparément dans presque toutes les rues, avec un courage & une valeur héroïque. Aussi y perdirent-ils bien deux mille hommes, avec quantité de bons & braves Officiers, entr'autres, le Marquis de Crenan, Lieutenant Général, Presse, Mestre de Camp & Brigadier de Cavalerie, d'Entragues & Montandre, Colonels d'Infanterie. Fimarcon & son Régiment de Dragons se signalerent; le Marquis de Revel, Lieutenant Général, y paya bien de sa personne.

Les Impériaux perdirent de leur côté plusieurs Officiers, & environ quinze

cens hommes ; & en se retirant, ils se démêlerent adroitement, &, à la faveur de la nuit, de la marche du Marquis de Crequi, qui accouroit à grands pas au secours de Crémone. Ils profiterent des postes en-deçà de l'Oglio, qu'il avoit abandonnés, & de quelques provisions de vivres qui y étoient. Voilà tout ce qu'ils retirerent d'une entreprise hardie, téméraire, qui leur auroit pourtant réussi, si le Prince Thomas de Vaudemont étoit arrivé à l'heure marquée.

Les Impériaux, par la position de leurs quartiers autour de Mantoue, dans le Modenois, le Parmesan & le Plaisantin, s'étant un peu approchés du Royaume de Naples, dont l'Empereur & le Roi d'Espagne demandoient chacun l'investiture au Pape, & faisoient ce qu'ils pouvoient pour y exciter quelque soulevement en leur faveur.

Dès l'année 1700 la Prusse Brandebourgeoise avoit été érigée en Royaume par l'Empereur, en faveur de l'Electeur de Brandebourg ; ainsi il s'acquit par ce moyen un Prince puissant, qui le secourut utilement pendant le cours de cette guerre, aussi-bien que

l'Electeur d'Hanovre. Leurs premieres démarches furent d'entrer dans le pays du Duc de Brunswicht Wolfembutel, où ils occuperent quelques-unes des villes du Duc, pour lui faire rompre le Traité qu'il avoit fait avec la France. Le Duc fit son accommodement, & licencia sept à huit mille hommes qu'il avoit déja mis sur pied.

Pendant cette année 1701, le nouveau Roi d'Espagne épousa la seconde Princesse de Savoye, sœur cadette de Madame la Duchesse de Bourgogne. Le Roi préféra cette alliance à celle de l'Empereur, que le feu Roi d'Espagne avoit recommandée par son testament. Les événemens ont fait connoître qu'on auroit mieux fait de le suivre; car si le Roi d'Espagne avoit épousé une des Archiduchesses, ce mariage n'auroit pû se faire sans un bon accommodement; & on auroit évité une guerre longue & périlleuse, qui a ruiné le Royaume, & l'a mis à deux doigts de sa perte. Le Roi fit un Traité avec le Duc de Savoye, & le mit à la tête de ses Armées en Italie. Il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit eu tort; cependant il devoit mieux connoître ce Prince ambitieux, qui préféroit l'aggrandissement

de ses Etats à une somme d'argent, qui étoit tout ce que Louis XIV vouloit & pouvoit lui donner.

L'Empereur, par son Traité de 1702, lui assura le Montferrat, une portion dans le Milanois, avec le Royaume de Sicile & d'autres avantages. C'en fut assez pour lui faire prendre son parti; & il devint un des plus grands Ennemis de la France, malgré les alliances qu'il avoit contractées avec elle.

Au commencement de cette année 1702, il n'y avoit encore aucune guerre déclarée entre la France, l'Angleterre & la Hollande. Le Roi faisoit lever quantité de troupes & d'argent sur les peuples, & il en faisoit passer en Espagne.

De son côté l'Angleterre prenoit à sa solde force troupes étrangeres, armoit des vaisseaux, levoit quantité de soldats dans ses pays; & les Etats Généraux des Provinces-Unies faisoient chez eux les mêmes préparatifs. C'est dans ces circonstances, que Guillaume III, Prince d'Orange & Roi d'Angleterre, vint à mourir à Londres le 19 du mois de Mars, âgé de cinquante-deux ans, moins quelques

mois. Le 4, étant à la chasse, son cheval mit le pied dans un trou, & s'abattit. De cette chûte ce Prince se démit la clavicule, qu'on lui remit bientôt; & quoique cet accident l'obligea à garder la chambre, il ne laissa pas de donner la même application aux affaires. Ses Chirurgiens crurent que son mal n'auroit aucune suite; & en effet, il se trouva si bien le 15, qu'il se préparoit à aller au Parlement, lorsque la fievre le prit, & le mit au tombeau. On ouvrit son corps, & on lui trouva si peu de sang, qu'on jugea qu'il n'auroit pû vivre que fort peu de tems, s'il étoit réchappé de cette maladie. Ce Prince étoit d'une constitution assez foible, mais d'un courage & d'un esprit supérieur; malheureux à la guerre, quoique très-brave & grand Capitaine, sans jamais se décourager, ni perdre ses projets de vue; très-habile dans le Cabinet & dans l'art de commander; sans dissipation, laborieux, de bonnes mœurs, attaché à sa Religion sans bigotisme, & d'un accès facile, honnête homme & sans faste; & enfin il auroit pû servir de modèle aux Rois, s'il s'étoit contenté de rétablir le Gouvernement en Angleterre, conformément

aux Loix du Royaume, sans en usurper la Couronne sur son beau-pere.

On crut que cette mort alloit changer la face des affaires; mais le plan qu'il avoit formé de son vivant étoit si bien fait, & les mesures si justes & si bien prises, qu'il n'y eut qu'à les suivre; ainsi la Princesse Anne d'Angleterre fut incontinent proclamée Reine de ces Royaumes, sans aucune contradiction.

Les Electeurs de Baviere & de Cologne s'étant alliés avec les deux Couronnes, le premier avoit quitté son Gouvernement de Flandres dès l'année précédente, pour repasser en Baviere, où il levoit des troupes; & l'autre avoit reçu des François & des Espagnols dans ses Places. Pour ne point trop effaroucher les Princes d'Allemagne, on donna à ces troupes le nom frivole de Cercle de Bourgogne, apparemment parceque l'Electorat de Cologne, dont ces Places faisoient partie, avoit été jadis Cercle de l'Empire.

L'Electeur de Baviere étant de retour dans son Gouvernement des Pays-bas Espagnols, ne donnoit pas peu d'inquiétude à l'Empereur, par les levées de troupes qu'il y faisoit; ce qui

dénotoit une parfaite intelligence avec l'Electeur son frere & la France, pour lui faire la guerre du côté de l'Allemagne. Il chercha vainement à s'expliquer avec lui par voie de négociation, ou à le faire déclarer; l'Electeur, dont les préparatifs de guerre ne faisoient que commencer, tiroit toujours en longueur.

Le Maréchal de Boufiers, Gouverneur de la Flandre Françoise, ayant passé tout l'hiver dans son Gouvernement, concerta avec le Marquis de Bedmar, qui commandoit aux Pays-bas Espagnols, pour faire tirer des lignes de fortification depuis Anvers jusqu'à Namur, & d'autres à la tête du pays de Waal, protégées par des Redoutes dans des situations avantageuses. On prétendit par-là mettre ces Provinces à couvert, & les garder avec peu de monde, tandis que l'Armée principale agiroit au dehors, suivant les occasions. On ne se contenta pas de ces ouvrages; on commença un Fort en un endroit nommé *Salsate*, sur un terrein de la dépendance d'Espagne.

Les Etats Généraux, informés de ces nouveaux ouvrages, en porterent

leurs plaintes à la Cour de Bruxelles ; prétendant que c'étoit faire insulte à leur Souveraineté. Ils représenterent que pour ne point rompre la bonne intelligence, ils étoient prêts d'entrer en une négociation, & limiterent un tems, passé lequel ils se serviroient des moyens que Dieu leur avoit mis en main pour repousser l'insulte, & ne permettroient pas que l'on élevât des Batteries impunément sous le feu de leurs Forteresses. Comme on ne fit pas grand cas de leurs remontrances, dès que le tems qu'ils avoient donné fut expiré, le Gouverneur du Sas de Gand fit tirer son canon sur les Travailleurs du fort de Salsate, après avoir pourtant fait dire au Commandant François de les faire retirer. Ce travail fut interrompu de cette maniere ; & les Etats Généraux, qui ne vouloient pas rompre ouvertement avec la France avant d'avoir reçu les secours qu'ils attendoient d'Angleterre, & l'exécution des Traités qu'ils négocioient en Allemagne, firent présenter au Roi, par leur Résident à la Cour, une espece de Mémoire justificatif sur ce qui s'étoit passé à Salsate. Ils offrirent de nouveau d'entrer en conférence sur cette affaire ; & S. M.

envoya ordre qu'on cessât le travail.

La mort du Roi d'Angleterre fit espérer à Louis XIV qu'il détacheroit les Hollandois de leurs Alliés, & traiteroit avec eux séparément. Il leur écrivit une lettre, accompagnée d'un Mémoire, auxquels les Etats Généraux firent une réponse très respectueuse, mais où l'on pouvoit remarquer, de la part de cette République, une grande fidélité pour ses Alliés, & un beau Panégyrique du feu Roi d'Angleterre, dont on étoit peu curieux en France.

Les Hollandois, conformément au plan de cette guerre, étoient convenus avec leurs Alliés, qu'on la commenceroit par nettoyer les Places de l'Electorat de Cologne, où les François avoient des garnisons. Ils se souvenoient du préjudice qu'ils en avoient reçu en 1672, quand le Roi fit, avec tant de rapidité, la conquête de presque toutes les Provinces-Unies. Mais comme ils ne s'étoient pas encore ouvertement déclarés contre la France, ils étoient convenus entr'eux, que les Troupes qu'ils fourniroient pour cette expédition, seroient réputées *Troupes auxiliaires de l'Empereur*; & que, comme telles, elles lui prêteroient serment,

aussi-bien que leurs Officiers Généraux.

Les Electeurs de Brandebourg & d'Hanovre, le Palatin, avec le Landgrave de Hesse, fournirent aussi des Troupes ; & tout cela joint ensemble, composa une Armée d'environ trente mille hommes, avec lesquels ils vinrent investir Keiserswert, petite Place sur le bord du Rhin, appartenant à l'Electeur de Cologne. Le Comte de Tilly, Général Hollandois, se posta un peu au-dessous de Vesel, avec un corps de dix-huit à vingt mille hommes, pour couvrir le pays de Clèves, appartenant à l'Electeur de Brandbourg, & par conséquent Nimegue & Grave, qui sont un peu derriere. Le Comte d'Athelone, autre Général Hollandois, étoit du côté d'Anvers, avec un autre corps de troupes, dans l'attente où ils étoient, que les François y feroient leurs premiers efforts.

L'Armée auxiliaire de l'Empereur ouvrit la tranchée devant Keiserswert dès le 18 Avril, & battit la Place avec quantité d'artillerie. Le Marquis de Blainville Colbert y commandoit avec six Bataillons François ; & cette petite ville étoit pourvue de toutes

les choses nécessaires à une bonne défense.

Sur les nouvelles de ce Siége, le Maréchal de Boufiers, qui avoit déja fait passer à Ruremonde une grande quantité d'artillerie, avec laquelle il prétendoit intimider toute la Hollande, assembla une grosse Armée, qu'il commanda sous Monseigneur le Duc de Bourgogne, marcha droit au Comte de Tilly, & y seroit arrivé d'assez bonne heure pour l'attaquer le même jour, & même pour le battre; mais il tatonna & consuma le reste du jour à faire des dispositions inutiles. Le lendemain, le Comte de Tilly leva son Camp, & se retira habilement, sans rien perdre, derriere Clèves, où le Comte d'Athelone le joignit en grande diligence avec ses troupes.

On voulut excuser le Maréchal de Boufiers d'avoir manqué une si belle occasion, sur ce qu'il attendoit ce même soir Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui n'avoit pas encore joint l'Armée, pour lui donner tout l'honneur de cette premiere action. On en inféra sans doute que c'étoit un tour de bon Courtisan, & non celui d'un grand Capitaine, qui ne doit jamais,

pour quelque cause que ce soit, laisser échapper son Ennemi, sur-tout quand c'est un coup sûr; car l'occasion perdue ne se retrouve plus.

Ce Général séjourna quelques jours au Camp que le Comte de Tilly avoit quitté; il s'avança ensuite vers l'Ennemi, qui étoit à Cranenbourg, où il avoit été joint par sept mille Anglois & quelques autres Troupes. Le malheur voulut encore que le Maréchal perdît du tems en délibérations, & laissât échapper une seconde fois l'Ennemi, qui leva son Camp, passa tranquillement un long défilé, qu'il mit entre lui & les François, envoya quelques Bataillons à Grave, sous le Général Fagel, & dirigea sa marche droit à Nimegue. Le Maréchal l'y suivit, & prit en chemin quelques bagages mal attelés, qui étoient demeurés derriere. Quand il fut arrivé devant cette Ville, il trouva que le Général Athelone avoit mis toute son Infanterie dans les dehors, son artillerie sur les remparts, & faisoit entrer sa Cavalerie dans la Ville. Elle auroit assurément été défaite, si le Maréchal l'avoit pû joindre plutôt; mais il perdit encore du tems à faire mettre son Armée en ba-

taille ; & quand il voulut faire charger cette Cavalerie, qui ne pouvoit défiler que lentement, il n'étoit plus tems.

L'Armée Françoiſe paſſa la nuit en bataille dans le même terrein qu'elle avoit occupé la veille, & en partit le matin pour aller camper à Cleves, au lieu d'aller aſſiéger Grave. Je ne ſais ce qui l'en empêcha ; car elle avoit tout l'attirail néceſſaire à Ruremonde. Peut-être appréhenda-t-elle que le Siége de Keiſerswert étant ſur ſes fins, l'Armée qui le faiſoit, ne joignît celle de Hollande & ne vînt le lui faire lever. Quoi qu'il en ſoit, elle eut bientôt ſujet de ſe repentir de n'avoir pas tenté l'entrepriſe ; car elle fut ramenée bien loin cette même campagne, & perdit bien des Places.

Le Général Athlone, après s'être échappé heureuſement des mains du Maréchal de Boufiers, qui étoit bien plus fort que lui, paſſa le Waal à Nimegue, & étendit ſon Armée juſqu'au Fort de Schink. Il plaça un petit corps de troupes entre ce Fort & Vezel, afin d'ôter aux François l'envie de ſecourir Keiſerswert.

J'ai dit que la tranchée y fut ou-

verte dès le 18 Avril; le Marquis de Blainville, qui y commandoit, tint deux mois moins trois ou quatre jours de Tranchée, & retarda les approches des Ennemis par plusieurs sorties vigoureuses, faites à propos & avec avantage. Mais la Place se trouvant ouverte, par la grande quantité d'artillerie & de bombes que les Ennemis avoient employées à ce Siége, il capitula le 15 Juin; on lui accorda tous les honneurs de la guerre; & il sortit de Keiserswert avec la garnison; le 17 elle fut conduite à Venlôo.

L'Armée de Hollande se grossit de la plûpart des troupes qui avoient servi à ce Siége, & de sept à huit mille Anglois, que le Lord Marborough y mena. Les Hollandois le firent Général de cette Armée, qui se rassembla incontinent, & vint passer la Meuse à Grave le 25 Juillet. Elle dirigea sa marche vers la Seigneurie de Ravestein; & elle vint ensuite se loger à Achel, où elle fut renforcée de quelques troupes. Milord Marborough fit attaquer, par un détachement, le Château de Grevensbroc, où il y avoit un Poste de soixante à quatre-vingts hommes, qui servoit

servoit à assurer les convois qui venoient du Brabant à l'Armée de France. Ce Poste fut bientôt expédié, & la Garnison prise à discrétion.

Le Maréchal de Boufiers, craignant alors que le Milord ne pénétrât dans le Brabant, ou tout au moins qu'il ne lui coupât les vivres qu'il en tiroit, vint se poster à Bray après une longue marche. Il abandonna ainsi à leurs propres forces les Places de la Gueldre, & Rimbergue qu'il tenoit. Le Lord Marbourough marcha aussi-tôt de ce côté-là ; le Maréchal de Bouflers en décampa, pour s'approcher du Brabant : le Lord le suivit ; & les deux Armées s'étant trouvées en présence, un défilé entre deux, il y eut une forte canonade de part & d'autre pendant le reste du jour ; mais le Maréchal se retira à l'entrée de la nuit ; & le Lord fit un gros détachement de son Armée pour aller investir Venloo, ville de la Gueldre, sur la Meuse, où nous avions une forte garnison & une grande quantité de grosse artillerie, de munitions & de préparatifs de guerre, qui y furent perdus. Le Prince de Nassau investit cette ville du côté de la Meuse. La tranchée ne fut ouverte que le 4 Septembre ; le

Fort Saint-Michel, qui lui sert d'une espece de Citadelle, ne tint que deux ou trois jours; car les Ennemis ayant fait pendant ce têms-là leurs approches, prirent la contrescarpe & la demi-lune avec beaucoup de facilité, & en trouverent encore davantage à passer le fossé du côté de la Place, & à y entrer. Une partie de la garnison, qui étoit de quatre à cinq cens hommes, fut passée au fil de l'épée; & l'autre fut faite prisonniere de guerre: la ville ne se défendit gueres mieux, quoique la garnison fût nombreuse, & ne manquât de rien; à la vérité les fortifications en étoient médiocres. Elle se laissa pourtant battre d'un bon nombre de piéces d'artillerie, pendant huit ou dix jours: mais les Assiégeans, ayant reçu la nouvelle de la reddition de Landau, mirent leur Armée en bataille pour en faire la réjouissance; les Assiégés inférant qu'ils alloient être attaqués de vive force, & seroient pris d'assaut comme ceux du Fort, battirent la chamade; & comme les travaux des Assiégeans n'étoient pas encore fort avancés, & qu'ils vouloient dépêcher la besogne, pour suivre leurs autres projets, ils accorderent à cette garnison les hon-

neurs de la guerre, qu'elle avoit demandés, & qu'assurément elle n'avoit pas mérités.

Cette Armée ayant pris Venlôo, se présenta devant Stevinsvert, qui est une petite ville fortifiée seulement de terre, dans une isle que la Meuse fait en cet endroit; elle étoit alors fort basse, & on la passoit à gué en plusieurs endroits. Celui qui y commandoit, intimidé par la prise subite de Venloo & du Fort Saint-Michel, fit une très foible défense. Lui & sa garnison sortirent avec armes & bagages, & furent conduits à Namur, comme il l'avoit demandé.

Ruremonde, capitale de Gueldre; qui est une espece de villasse, mal fortifiée, fut attaquée presque en même-tems, & ne se défendit gueres mieux. Le Comte de Horn, Lieutenant Général Espagnol, capitula le 7 Octobre, & fut conduit à Louvain. On acheva de perdre avec ces deux Places le reste de la grosse artillerie & des attirails que le Maréchal de Bouflers avoit fait passer dans ces villes, pour la prétendue exécution de ses projets.

Pendant que le Prince de Nassau Sarbruck faisoit le siége de ces Places, le

Lord Marborough, avec son Armée d'obſervation, ſe vint poſter aux environs de Maſtrik. Le Maréchal de Boufflers, craignant que les Ennemis n'aſſiégeaſſent la Citadelle de Liége, comme il arriva effectivement, vint camper auprès de Tongres, avec ſon Armée, alla viſiter cette Citadelle menacée, y donna tous les ordres qu'il jugea néceſſaires, augmenta la garniſon de deux Bataillons, & s'en revint à ſon Camp de Tongres, où le Lord ne le laiſſa pas fort tranquille. Dès que Ruremonde fut pris, la meilleure partie de l'Armée, qui en avoit fait le ſiége, vint inveſtir Liége de l'autre côté de la Meuſe; & le Lord fit paſſer le Jeker, près de Maſtrik, à ſa grande Armée, & commença le ſiége de la Citadelle de Liége, après s'être ſaiſi de la ville ſans coup férir, parcequ'elle n'étoit d'aucune défenſe. Alors le Maréchal décampa de Tongres, & entra dans les lignes du Brabant, où il acheva ſa malheureuſe campagne. Le Lord Marborough fit le ſiége de la Citadelle de Dinant. On y avoit mis ſept à huit bons Bataillons, & toutes les choſes néceſſaires à une bonne défenſe. Les canons & les mortiers com-

mencerent à la battre le 20 Octobre. Le soir du même jour la tranchée y fut ouverte, & s'avança tellement, que le 23, sur le midi, les Ennemis se trouverent en état d'attaquer la contrescarpe. On ne les attendoit pas ce jour-là, par une négligence qu'on ne peut excuser; aussi trouverent-ils si peu de résistance, que rencontrant une bréche pratiquable au corps de la Citadelle, & point de défenseurs, ils y monterent, & entrerent dans la Place. Le Gouverneur, qui s'appelloit Violaines, y accourut avec ce qu'il put ramasser de monde. Il y eut une espece de petit combat qui ne dura gueres. Le Gouverneur fut fait prisonnier de guerre sur la bréche, où il fut mal secondé dans une pareille surprise. Les Ennemis, dont le nombre augmentoit à tout moment, tuerent ceux qui se mirent en défense; & tous les autres furent faits prisonniers. Ce sinistre événement doit servir de leçon à ceux qui pourront commander dans une Place assiégée: celui-ci étoit un vieil Officier & brave soldat, & même très entendu; mais il fit la faute de ne point vouloir fatiguer sa garnison en la tenant sous les armes, sur-tout voyant sa

Place ouverte, & l'Ennemi près de lui; d'où je conclus, au hasard de tout ce qu'on en peut dire, qu'il vaut mieux, dans certaines occasions de la guerre, passer pour inquiet, qu'être trop complaisant ou trop indulgent.

Les François occupoient encore un poste dans la Chartreuse de Liége, située au-delà de la Meuse & à la tête du fauxbourg de Jambe, & l'avoient assez bien fortifié. Ils y tenoient trois ou quatre Bataillons, la plûpart des troupes de Liége, pour la défendre. Le Prince héréditaire de Hesse, avec un détachement considérable de l'Armée principale, vint l'assiéger, & n'y prit pas grande peine; car celui qui y commandoit la rendit par capitulation, après quelques volées de canon. La plus grande partie de la garnison prit parti avec les Ennemis; le reste sortit avec armes & bagages, & fut conduit à Anvers.

Il y eut encore quelques autres expéditions militaires du côté de la Flandre & de l'Electorat de Cologne. Cochorn, fameux Ingénieur & Officier Général Hollandois, attaqua & prit, pendant le mois de Mai, le Fort Isabelle & Saint-Donat, où nous avions

quatre ou cinq cents hommes. Il mit, par ce moyen, la Chatellenie de Bruges à contribution, & auroit pû faire de plus grands progrès de ce côté-là, si le Marquis de Bedmar, Commandant des pays-bas Espagnols, n'y avoit pourvu, en y envoyant un corps de troupes plus considérable que le sien.

Le Marquis forma le dessein de surprendre Huy; mais il ne réussit pas. Quelques Généraux François qui servoient sous lui & qui avoient grande envie de se signaler, lui en avoient fait l'exécution facile, d'autant que la garnison n'étoit pas nombreuse; mais peut-être n'avoient-ils pas compté qu'avant d'arriver à la Place, il falloit emporter d'assaut quatre Forts situés le long de la Digue, dont le dernier & le plus près de la Place, étoit bon & bien muni. On prit bien les trois premiers l'épée à la main; mais on ne put parvenir au quatrieme. Les Hollandois eurent le tems de jetter, par la mer, des troupes dans la Place, qu'on ne sauroit aborder que par cette digue; ainsi il fallut s'en revenir honteusement; & c'est ce qui arrive ordinairement aux entreprises hardies,

quand elles sont mal concertées, & qu'on a affaire à un Ennemi vigilant.

Pendant que le Maréchal de Boufflers étoit aux environs de Clèves avec l'Armée qu'il commandoit, le Marquis de Bedmar, avec un petit corps de troupes, observoit les Ennemis de la frontiere de la Flandre, & faisoit garder les lignes pour tenir le pays à couvert & à l'abri de la contribution. Toutefois la garnison de Mastrik, qui étoit nombreuse, voulut faire une tentative sur celles de Waseignes, & les pénétra avec sept à huit Escadrons. Le Marquis de Bedmar, qui se trouva alors logé à l'Abbaye d'Heilesheim, ramassa ce qu'il put de troupes & marcha à eux; dès qu'ils l'apperçurent, ils songerent à se retirer, & furent suivis jusqu'à Tongres, où ils avoient posté quelque Infanterie pour favoriser leur retraite.

La Campagne fut assez mémorable en Allemagne: le Roi des Romains assiégea Landau avec une forte Armée, & le Prince Louis de Baden, qui commandoit sous lui l'Armée Impériale, lui avoit déja applani les premieres difficultés. Ce Général avoit passé le Rhin dès la fin de Mai, & s'étoit

avancé du côté de la basse-Alsace, laissant Landau derriere lui, comme bloqué, & tenant devant lui tous les défilés, par où le Maréchal de Catinat, qui commandoit l'Armée de France, beaucoup inférieure en nombre, pouvoit venir à lui, pour empêcher ce siége, ou pour y introduire les secours qui y étoient nécessaires. Ce ne fut pas sa faute, s'il ne put secourir cette Place; son Armée étoit si foible, qu'il lui fut impossible d'y réussir; & il l'auroit été à tout autre. Melac étoit Gouverneur de Landau & la défendit pendant près de trois mois de tranchée, & d'une vigoureuse attaque, avec toute la science, la valeur & la capacité possible, quoique dépourvu d'une garnison suffisante, & de plusieurs choses utiles. Cependant on ne lui en témoigna pas beaucoup de gré à la Cour quand il fut de retour; au moins en parut-il assez mal récompensé; on lui laissa seulement jusqu'à sa mort ses appointemens & ses pensions; & il n'eut de satisfaction, que de finir sa carriere par un si bel endroit.

Après ce siége, le Roi des Romains s'en retourna à Vienne, & ramena une partie de ses troupes en Allemagne

pour les opposer à l'Electeur de Baviere, & le faire expliquer nettement. Jusques-là l'Electeur avoit temporisé, & paru incertain entre l'Empereur & la France. Il levoit toujours des troupes; ce qui donnoit de grands ombrages à l'Allemagne. A la fin il leva le masque, & se détermina pour la France, par la surprise d'Ulm, ville Impériale sur le Danube, dont il se saisit le 8 Septembre, sous prétexte qu'il se trouvoit dans la nécessité de faire occuper cette ville par ses troupes, afin de mettre son pays à couvert des menaces de l'Empereur, avec lequel il ne laissoit pas de faire négocier. L'Empereur sentit bien alors qu'il ne pouvoit plus compter sur l'Electeur, & qu'il n'étoit question que d'empêcher qu'il ne fût secouru par un corps de Troupes Françoises suffisant pour porter la guerre dans le centre de l'Empire, & même dans ses Pays héréditaires. La chose ne paroissoit pas impossible, parceque les François n'avoient d'autre passage libre sur le Rhin que le pont d'Huningue, & que leur Armée en Alsace étoit foible cette année-là. C'est pourquoi il fut résolu, par le conseil de l'Empereur, après le siége de Landau, qu'une

partie des troupes qui l'avoient fait, marcheroit par l'Allemagne du côté de la Baviere, & que l'autre, sous le commandement du Prince Louis de Baden, viendroit par l'autre côté du Rhin, en le remontant jusques vis-à-vis le pont d'Huningue.

Quand on sut cette disposition à la Cour de France, on jugea qu'on ne pouvoit pas faire passer des troupes en Baviere pour y soutenir l'Electeur, sans donner un combat fort hasardeux; mais comme la chose étoit de la derniere importance, il fut résolu de passer outre. On envoya les ordres au Maréchal de Catinat, qui étoit alors campé contre Strasbourg. Ce Général, qui s'étoit acquis jusques-là beaucoup de réputation, & qui ne voyoit aucune apparence d'un bon succès, crut ne la devoir pas risquer en cette entreprise, & s'en excusa. On lui en sut si mauvais gré à la Cour, qu'il en fût disgracié, & n'a plus servi depuis. Il envoya seulement le Marquis de Villars, qui servoit sous lui de Lieutenant Général, avec un corps de dix à douze mille hommes, se camper sous Huningue, en-deçà du Rhin, d'où M. de Villars manda à la Cour, qu'à la

vérité il n'étoit pas possible de faire passer les troupes sur le pont d'Huningue, ni de le déboucher, dans la situation où étoit le Prince Louis; mais que si on vouloit lui envoyer suffisamment de troupes, il ne désespéroit pas de trouver des moyens de lui faire quitter son poste; qu'alors il passeroit le Rhin, & tâcheroit de l'atteindre dans sa marche. On lui accorda tout ce qu'il demanda, c'est-à-dire, presque toute l'Armée du Maréchal de Catinat, qui se logea dans Strasbourg avec l'Etat Major de son Armée. Les vues du Marquis de Villars réussirent; & il sut admirablement se prévaloir d'une faute notable du Prince Louis de Baden.

Il y a une petite ville, sans aucune fortification au-delà du Rhin, entourée de murailles mal entretenues, avec quelques petites portes percées pour la commodité particuliere des habitans. Cette ville, appellée Neubourg, est située entre Brisach & Huningue: le Prince Louis y mit en passant une petite garnison seulement de deux cents cinquante hommes. C'étoit trop peu de monde pour y tenir un poste qu'il lui étoit de la derniere importance de conserver,

pour ôter aux François la facilité de jetter des ponts sur le Rhin & de passer ce fleuve. Il est vrai que son Armée étoit trop foible pour en faire un plus gros détachement, & qu'il ne comptoit pas que ce poste seroit surpris. Il prétendoit, s'il étoit attaqué de vive force, le soutenir de son Armée. Quoi qu'il en soit, on trouva que ce Prince n'avoit pas pris d'assez justes mesures. Laubanie, qui commandoit dans la haute Alsace, surprit les deux cents cinquante hommes qui étoient dans Neubourg, & y établit un poste nombreux & bien précautionné, qui fut soutenu par dix mille hommes, que le Comte de Guiscard, Lieutenant Général, amena de l'Armée du Maréchal de Catinat; & on fit en même-tems descendre des batteaux pour faire des ponts. Le Prince Louis en ayant été averti, & craignant que le Marquis de Villars ne ramenât brusquement ses troupes, qu'il tenoit toujours campées en deçà du Rhin, contre Huningue, pour les faire passer à Neubourg avec celles du Comte de Guiscard, décampa, & dirigea sa marche sur Fribourg, son Infanterie par les montagnes, & sa Cavalerie le long de la pente qu'elles font

presque jusqu'au Rhin, & à la chûte desquelles il avoit fait construire un petit Fort en étoile sur une éminence, qui battoit de revers tout cet espace. Le Marquis de Villars envoya ordre à toutes ses troupes de quitter leur Camp & de venir passer le pont en grande diligence. Il passa lui-même à la tête des premieres, pour reconnoître leur marche, & jugea qu'il pouvoit faire attaquer leur Infanterie par les montagnes où elle marchoit, quoique leur situation, couverte de bois en plusieurs endroits, leur fût fort avantageuse. Sa Cavalerie prit le terrein depuis ces montagnes jusqu'au Rhin. L'Infanterie Impériale, dont quelques Escadrons protégeoient la marche, fut bientôt attaquée avec beaucoup d'impétuosité; & il y eut deux charges vigoureuses, avant qu'elle pût être ébranlée. A la troisieme elle se jetta dans un grand bois, où les François la suivirent avec plus de valeur que de bon ordre; & trouvant au-delà plusieurs Bataillons frais en bataille, ils furent chargés à leur tour, & mis en fuite jusques contre Huningue, sans presqu'aucun ralliement. Pendant ce tems-là la Cavalerie Françoise, premiere & seconde ligne,

commandée par Magnac, Lieutenant Général, & excellent Officier, s'étoit mise en bataille dans le terrein que j'ai déja décrit; l'Impériale l'y vint charger avec beaucoup de fierté; & si elle l'eut rompue, la bataille étoit entierement perdue pour les François; & ceux d'entr'eux qui n'auroient pû rentrer dans Huningue, auroient été culbutés dans le Rhin. Mais Magnac, secondé des Officiers Généraux & particuliers de ses deux aîles, fit si bien manœuvrer sa Cavalerie, soutint l'attaque des Impériaux avec tant de justesse & de valeur, qu'ils furent rompus absolument, & s'enfuirent jusqu'à Fribourg. Deux bonnes raisons empêcherent Magnac de les poursuivre: l'une, qu'il auroit été obligé de passer sous le feu du Fort, qui auroit pû rompre sa Cavalerie & y causer du désordre; l'autre, que l'Infanterie Impériale, qui mit la Françoise en grand désordre, se seroit jettée sur son flanc, ou lui auroit coupé sa retraite; ainsi l'on peut dire que Magnac gagna la bataille par sa valeur & sa bonne conduite, ou empêcha qu'elle ne fût entierement perdue. Je dis ceci, parceque chacun des deux partis s'attribua la victoire. Les François pour-

tant, avec plus de raison, en ce que le champ de bataille leur resta; car la Cavalerie Impériale ayant fui sans pouvoir se rallier, le Prince Louis l'abandonna, & mena son Infanterie, sans être plus inquiétée, camper à Steuffen, entre Neubourg & Fribourg. Quand ce combat se donna, les deux Armées étoient à-peu-près de même force; & la plus forte n'étoit que de dix-huit à vingt mille hommes. Il en coûta la vie à Desbordes, Lieutenant Général, qui conduisoit l'Infanterie Françoise, & la fit combattre avec plus de valeur que de jugement. Les Impériaux y perdirent le Comte de Furstemberg, Général de l'Artillerie, & le Comte de Hollern, Lieutenant Felt Maréchal; & de part & d'autre quantité de braves Officiers, mais plus de François que d'Impériaux, parceque le nombre en est plus grand parmi nous que parmi eux.

Il resta environ quatre mille hommes de p rt & d'autre sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers & des blessés fut à-peu près égal; chacun des deux partis y perdit quelques piéces de canon & quelques drapeaux. L'Infanterie de l'un y fut battue, & la-

Cavalerie de l'autre ; & celui qui profita le plus de cette bataille, fut le Marquis de Villars, que le Roi fit Maréchal de France.

Pour ce qui eſt de Magnac, il n'eut que la ſatisfaction d'y avoir beaucoup contribué, & beaucoup de louanges & de promeſſes qui aboutirent au Gouvernement de Mont-Dauphin, qui vaqua deux ou trois ans après. Il eſt vrai que Magnac, quoique grand parleur, n'étoit point de ces eſprits lumineux & brillans, capables des intrigues de Cour : un véritable bon ſens & ſa droiture les lui faiſoient mépriſer ; & il vouloit tout devoir à ſon mérite.

Le Prince Louis de Baden ayant raſſemblé ſon Armée à ſon Camp de Steuffen, qui ſe trouva fortifié de nouvelles troupes, fit mine de vouloir reprendre le poſte de Neubourg, que les François avoient bien réparé ; mais il craignit quelque échec, leur Armée étant à portée de le ſoutenir. Il ſépara bientôt la ſienne : une partie tira ſur Fribourg, pour garder les paſſages qui communiquent du côté de la Baviere, & mena l'autre vers le Fort de Keel. Il tira une ligne depuis ce Fort juſqu'à Hornberg, le long de la petite riviere

de Kintz, & fit faire des retranchemens dans la vallée & sur les montagnes qui la bordent, & dont la plûpart sont inaccessibles. Il les fit garder par des Milices que ses troupes soutenoient, & crut, par ce moyen, avoir suffisamment pourvu à la défense de ce passage, pour communiquer à la Baviere, par la source du Danube. De son côté, le nouveau Maréchal fit repasser le Rhin à son Armée, & la mit en quartier d'hiver en Alsace.

Le Roi voulant établir la gloire & la réputation de ses Armes en Italie, fit des dépenses immenses aux dépens de ses peuples, pour raccommoder ses troupes & les pourvoir de toutes les choses nécessaires, tant en recrues, chevaux de remonte, habillemens & équipages, qu'en attirails de guerre & provisions de bouche, & les augmenta encore de vingt Bataillons & de trente Escadrons de sa meilleure Cavalerie. Il donna le commandement de cette magnifique Armée au Duc de Vendôme, sous le Roi d'Espagne, qui en partit de bonne heure pour venir dans son Royaume de Naples. Ce Prince y séjourna environ six semaines, & vint se mettre à la tête de l'Armée

d'Italie, où il avoit fait passer cinq à six mille chevaux d'excellente Cavalerie, qu'il avoit tirée de ses Royaumes.

Le Duc de Savoye y envoya aussi six mille hommes de ses troupes, tellement que tout cela joint ensemble, faisoit environ quatre-vingt mille hommes; ce qui étoit une moitié plus que ce que l'Empereur n'avoit en Italie. Mais avant que tout ceci put être réuni, le Duc de Vendôme établit ses troupes dans des quartiers de rafraîchissement le long de l'Adda; & vers les premiers jours de Mai, il les mena vers le bas Oglio, quoique son véritable dessein ne fût pas de passer cette riviere en cet endroit; car il n'ignoroit pas que tous les passages étoient bien gardés & soutenus par les Impériaux. Ainsi il n'y demeura qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour leur cacher la marche véritable d'un grand convoi de toutes sortes de provisions pour Mantoue, qu'il faisoit préparer à Crémone. Quand ce convoi fut en chemin, il remonta l'Oglio, & vint passer cette riviere vers Soncino, sans aucune opposition. Les Impériaux, plus foibles que lui, rassemblerent plusieurs

de leurs quartiers, & vinrent camper près d'Uriano, où ils avoient un poste. Mais M. de Vendôme étant venu camper à Bassano, après avoir passé la Mela, & de-là à Proalbino, le Prince Eugene abandonna Uriano; & on trouva beaucoup de munitions. M. de Vendôme vint ensuite camper à Isorella sur le Naviglio, & y séjourna deux jours pour faire filer son convoi. Pendant qu'il fut en ce Camp, il fit deux gros détachemens, l'un pour occuper le passage de la Chiesa, & l'autre pour aller attaquer Canetto, où il y avoit quatre ou cinq cents Impériaux sous un Lieutenant Colonel, qui se rendirent après qu'on leur eut tiré quelques volées de canon. M. de Vendôme alla camper près de Goïto, le long du Mincio, qu'il fit passer à son convoi, sous une bonne escorte, & il l'introduisit dans Mantoue, où il changea une partie de la garnison. Les Impériaux vinrent camper leur droite à Curtatone, sur le bord de la partie supérieure du Lac, & leur gauche vers Borgoforte, qu'ils avoient fortifié, & où ils avoient des ponts sur le Pô, pour communiquer avec le Modenois & le Parmesan. Dans cette position M. de Vendôme,

ayant remarqué, en se promenant du côté de Mantoue, qu'il étoit facile de faire déloger toute leur droite à coups de canon, il en fit sortir un nombre de piéces de Mantoue, qui les contraignit de changer la situation de leur Camp. Mais il manqua lui-même d'être enlevé dans une jolie Cassine, où il s'étoit logé avec peu de précaution. Le Prince Eugene en ayant eu avis, en donna l'exécution au Comte Davia, Officier Général dans l'Armée Impériale, qui fit embarquer trois ou quatre cents hommes sur quatorze ou quinze batteaux. Ils filerent la nuit le long du Lac & du Mincio, à la faveur des roseaux, & parvinrent, sans être apperçus, vis-à-vis de la maison de M. de Vendôme. Davia fit son débarquement tranquillement, s'avança vers la maison, quand il n'y vit plus de lumiere, & qu'il jugea que tout le monde étoit endormi; mais il arriva, malheureusement pour lui, qu'il fut découvert par une sentinelle, qui demanda *qui vive*. On lui répondit que c'étoit une lettre de Mantoue qu'on apportoit à M. de Vendôme. La sentinelle appella son caporal: là-dessus un des gens de Davia tira un coup impru-

Bataillons & quarante-deux Escadrons, passa le Pô à Cazal-Maggiore, conduite par le Roi d'Espagne, qui joignit M. de Vendôme le lendemain à Saint-Secondo.

Ces événemens obligerent le Prince Eugene de lever le blocus de Mantoue & de quitter son Camp de Montanara pour venir passer le Pô à Borgoforte avec son Armée; le Prince de Vaudemont vint bientôt se poster à ce Camp de Montanara.

La premiere attention du Prince Eugene, quand il fut au-delà du Pô, fut de pousser en avant, entre le Crostolo & le Tessone, un corps d'environ quatre mille chevaux sous le Général Visconty, pour y tenir poste & lui donner des nouvelles de la marche de l'Armée des deux Couronnes. Il fit aussi retirer de Bersello & de Guastalla, l'artillerie & les troupes qu'il y jugea superflues, & prit la résolution d'attendre l'Armée des deux Rois pour deux raisons apparentes; l'une, qu'il ne pouvoit s'éloigner des bords du Pô & abandonner Borgoforte, & son pont à M. de Vaudemont; & l'autre, qu'il se trouvoit campé dans une situation si avantageuse pour aller commodément

au-devant

au-devant de l'Ennemi, & le combattre dans un terrein coupé, désavantageux & difficile, où il ne se pouvoit mettre régulierement en bataille, ni se servir de sa Cavalerie & de son canon, avant qu'il put sortir des défilés, & qu'ainsi vraisemblablement les Impériaux remporteroient la victoire.

M. de Vendôme étant arrivé de bonne heure avec l'Armée à Colorno, en partit sur les deux heures après midi, avec vingt-cinq Escadrons & quinze Compagnies de Grenadiers. Sur l'avis qu'il avoit, que le corps de Visconty étoit encore campé à Vittoria, ayant le Tessone à dos, & étant arrivé sur le Crostolo, dont les rives sont fort élevées, il y trouva un gué qui n'étoit point gardé ni rompu. Il le passa & marcha droit à Vittoria, où il vit les Ennemis qui à peine eurent le tems de monter à cheval & de se mettre en bataille pour le recevoir. Il y eut pourtant un petit combat, où Visconty fut bien battu; il y perdit près de deux mille hommes tués ou noyés en passant le Tessone, trois paires de Timbales, ses Etendarts, les bagages, & environ mille chevaux, que les Cavaliers abandonnerent pour repasser le

Tessone, dont les bords étoient fort élevés & les ponts embarrassés de bagages. Cette action se passa le 26 Juillet; le Roi d'Espagne arriva à la fin, & témoigna bien du regret de n'avoir pû être au commencement.

Toute l'Armée étant venue camper à Vittoria, on en fit un détachement sous Albergoty, Lieutenant Général, qui alla s'emparer de Reggio & de Modene. Le Duc & sa famille se retirerent à Boulogne. Albergoty vint rejoindre l'Armée, ayant laissé garnison dans ces deux villes. Elle partit à la sourdine de son camp de la Testa, le 15 Août, à une heure après minuit.

M. de Vendôme prit les devants avec les Gardes ordinaires, vingt-quatre Compagnies de Grenadiers, & deux Régimens de Dragons; il passa la Parmegiana & la Tagliatta, & arriva par un terrein de défilés près de Luzzara, sur les huit heures du matin. Il avoit résolu d'y faire camper l'Armée. Luzzara étoit un poste situé près du Pô, que le Prince Eugene avoit fait fortifier, où il tenoit quelques magasins de vivres, & qui servoit à sa communication avec Guastalla & Bersello. M. de Vendôme y fit avancer ses Dragons &

quelques Compagnies de Grenadiers, & somma celui qui y commandoit, de se rendre. Cet Officier répondit par une bonne décharge, dont quelques-uns furent blessés, & entr'autres le Comte de Sezannel, Maréchal de Camp; ce qui donna lieu de juger que ce Commandant comptoit d'être soutenu dans peu de tems. M. de Vendôme n'ayant point alors de canon avec lui, cette attaque fut différée; & ce Général s'occupa à faire poster les gardes du Camp, à le reconnoître & à le faire marquer, quoiqu'il en eût trouvé le terrein fort couvert & coupé d'une communication très difficile de la droite à la gauche, & de sa premiere à sa seconde ligne. Il compta d'y remédier par l'art; mais les Ennemis ne lui en donnerent pas le tems. Il étoit à peine midi, qu'on vint lui dire qu'ils marchoient à lui en pleine bataille, leur canon à la tête. Il envoya au-devant de ses troupes pour les faire avancer en diligence; & ayant remarqué que l'Ennemi se préparoit à faire son principal effort par sa droite du côté de Luzzara, il commença à lui opposer en cette partie, le plus d'Infanterie & de Dragons qu'il lui fut possible, à mesure qu'ils arrivoient; ce

qui venoit lentement, à cause des défilés par où il falloit qu'ils passassent; il fit venir aussi quelques piéces de canon.

En cet endroit, & à une petite distance du Pô, il y avoit une espece de chaussée assez large, qui tournoyoit & servoit aussi contre les inondations fréquentes de ce fleuve: on n'y put loger que deux ou trois piéces de canon, à la tête de la Brigade de Piémont, qui fut jointe de plusieurs autres par sa droite. Il se trouva encore entre la digue & la riviere, un petit rideau & un petit bois qu'on retrancha, afin de n'être pas pris en flanc. Le reste des troupes de la droite n'étoit pas encore arrivé, non plus que toute la seconde ligne, qui ne vint qu'à la fin du combat. Le Prince Eugene, qui avoit toute son Armée ensemble, en bataille bien formée, dans une situation à se mouvoir facilement, fit attaquer sur les quatre heures après midi notre gauche, avec beaucoup d'audace & de vivacité. Heureusement que la Brigade de Piémont se trouva postée de maniere que les Impériaux lui prêtoient le flanc, & en essuyoient un feu terrible, qui leur fit perdre bien du monde, sans remporter aucun avan-

tâge. Ce ne fut qu'à la quatrieme charge qu'ils en eurent un peu sur les Irlandois & les Brigades de Saux & du Perche ; ce qui causa une confusion qui auroit pû devenir plus grande, si Berzous, Lieutenant Général, ne se fut présenté avec quelques Escadrons, qui arrêterent les Impériaux, & donnerent moyen à ses Brigades de se rallier. La droite & une partie du centre furent aussi attaqués en différens tems, avec un succès à-peu-près égal. Enfin le Prince de Commercy, qui commandoit l'attaque des Impériaux, ayant été tué, leur ardeur se rallentit un peu ; & comme il étoit fort aimé & très estimé pour sa grande valeur & ses autres belles qualités, ils demanderent une petite suspension d'armes pour chercher son corps. Enfin, la nuit qui étoit déja survenue, joint à la lassitude, fit cesser le combat, qui fut un des plus rudes & des plus meurtriers qu'on eut vus.

Le Roi d'Espagne, quoique très jeune, y témoigna beaucoup de fermeté. La perte fut à-peu-près égale de part & d'autre. Le Marquis de Créqui, Lieutenant Général, y fut tué & fort regretté. La Cavalerie n'eut presque point de part à ce combat, à cause

de la difficulté du terrein, qui ne lui permettoit pas de percer, ni de se mouvoir à propos; celle de l'Empereur ne lui servit presque qu'à soutenir son Infanterie dans ses attaques.

C'est ainsi à-peu-près que se passa cette grande journée. Le Prince Eugene eut l'habileté d'attirer M. de Vendôme, qui étoit le plus fort, de le surprendre, en venant au-devant de lui, & de le combattre dans un terrein désavantageux, où il devoit être battu, n'ayant pas encore la moitié de ses troupes lorsque le combat se donna. S'il ne remporta pas la victoire, au moins reçut-il beaucoup d'honneur, d'avoir rompu les grands projets de M. de Vendôme, qui s'étoit flatté de faire emporter à sa vue Borgoforte, par l'Armée de M. de Vaudemont; de rompre son pont sur le Pô; de le contraindre de se retirer dans le Duché de la Mirandole, & de le chasser dans peu de l'Italie.

La nuit & la lassitude ayant fait finir le combat, les deux Armées passerent la nuit sous les armes; ensuite les Impériaux se camperent le dos au Zero, & s'y retrancherent, la droite vers le Pô, & la gauche tirant sur la Secchia.

M. de Vendôme se mit contre Luzzara en front parallele, & se retrancha pareillement. La garnison de Luzzara se rendit prisonniere de guerre ; on y trouva quantité de sacs de grains, d'autres vivres, des armes, & peu de munitions de guerre.

Dans cette situation, les deux Armées se canonerent plusieurs jours de suite avec peu de succès. M. de Vendôme fit faire un pont sur le Pô, qui se trouva couvert de la gauche de son retranchement ; & par ce moyen il communiqua librement avec l'Armée de M. de Vaudemont, dont il tira quelques troupes, qui vinrent remplir le vuide que le combat précédent avoit fait dans son Armée.

M. de Vaudemont fit assiéger Guastalla par un gros détachement. Il y avoit dans cette Place mal fortifiée, environ trois mille Impériaux, sous le Comte Follary. Ils se défendirent pendant dix ou douze jours, & capitulerent d'en sortir en gens de guerre, sous condition d'être conduits à Trente, & de ne pouvoir servir contre l'Armée des deux Couronnes qu'au mois d'Avril suivant.

Le reste de la campagne se passa en

courses & en petites guerres, où les Impériaux, mieux guidés, eurent presque toujours l'avantage.

L'arriere saison étant arrivée, M. de Vendôme renvoya à Mantoue un corps de troupes sous le Comte de Tessé, Lieutenant Général, qui y avoit commandé pendant le blocus avec beaucoup de gloire. Il fit courir le bruit qu'il alloit établir son quartier général à Guastalla, où il fit faire des ponts sur le Pô & décampa de Luzzara, sans que les Impériaux fissent aucuns mouvemens sur lui. Il passa le Pô à Guastalla, & s'en vint à Mantoue, d'où il sortit deux jours après avec quatorze ou quinze mille hommes & de la grosse artillerie, pour attaquer le poste de Governolle, que les Impériaux tenoient avec environ quinze cens hommes. Ce poste ayant été battu pendant trois ou quatre jours, & le pont sur le Mincio presqu'entierement rompu à coups de canon, le Prince Eugene envoya ordre à celui qui y commandoit de l'abandonner, & de se retirer vers Ortiglia. Peu de jours après ce Prince ayant laissé l'Armée Impériale sous le commandement du Comte de Staremberg, en partit pour se rendre

à Vienne, & y représenter les pressans besoins des Impériaux pour se maintenir en Italie.

M. de Vendôme fit fortifier Governolle, Borgoforte & quelques autres postes, tant sur le Minciô, que sur le Pô, & vers le Lac de garde, & fit retrancher les bords de la Secchia du côté du Modenois ; & l'on se tint fort alerte, de part & d'autre, pendant tout l'hiver.

Les Anglois & les Hollandois avoient mis sur pied cette année 1702, une puissante Armée Navale, sur laquelle ils avoient embarqué un corps de troupes, commandé par le Duc d'Ormond. Ils la firent partir le 15 Juillet ; & elle parut sur les Côtes du Portugal le 20 du même mois. Après y avoir pris quelque rafraîchissement, elle fit route sur Cadix & arriva devant le Port de cette ville, qu'elle s'étoit flattée de surprendre. Le Duc d'Ormond se prépara à la descente, & tenta inutilement la fidélité de Dom Scipion Brancacio, qui commandoit dans la Place. Il fit répandre en même tems une déclaration, dont la substance étoit, qu'il n'étoit venu que pour appuyer les droits de la Maison d'Autri-

che, promettant sa protection aux Espagnols qui embrasseroient ce parti; & il imputoit les malheurs de la guerre à ceux qui refusoient de concourir aux bonnes intentions des Puissances alliées avec l'Empereur.

La descente se fit après avoir été disputée à coups de canon. Les troupes de débarquement s'emparerent de Sainte-Marie, petite ville contre Cadix, qui n'étoit pas fortifiée, & y commirent des excès & des sacrileges que les Espagnols eurent en horreur aussi-bien que ceux qui les commettoient; tellement qu'ils prirent tous les armes de proche en proche, & se préparerent à se bien défendre.

Les Anglois ne laisserent pas de prendre le Fort de Sainte-Catherine, & quelques autres petits postes; mais ils ne purent venir à bout de celui du Pontal, ou de Matagorda, sans lequel ils ne pouvoient prendre Cadix. Le canon qu'ils mirent dans le Marais pour y faire bréche, y enfonçoit au premier coup qu'il tiroit, sans qu'on pût y remédier; & toute cette attaque étoit battue par le canon de sept ou huit vaisseaux de guerre François, & d'autant de galeres, qui s'étoient précau-

tionnés de maniere qu'ils ne pouvoient être endommagés par les vaisseaux des Ennemis.

Pendant ce tems-là la Reine d'Espagne, qui étoit une Princesse incomparable, mettoit tout en œuvre, en l'absence du Roi son mari, pour assurer le Pays, le garantir d'une plus grande invasion, & chasser les Ennemis de devant Cadix. Elle assembla promptement tout ce qu'elle put de Milices & de Troupes, qui s'avancerent vers cette Ville. Sur ces nouvelles, le Duc d'Ormond, qui avoit perdu quatorze à quinze cents hommes à sa descente & à ses attaques, fit rembarquer tout son monde, & alla prendre sa revanche sur Vigo.

Le Roi ayant été informé des grands armemens de mer que faisoient les Anglois & les Hollandois, craignit qu'ils n'eussent envie d'aller attaquer & prendre les gallions qui reviennent des Indes Espagnoles presque tous les ans. Pour qu'ils pussent arriver en Espagne avec plus de sûreté, il avoit déja envoyé le Marquis de Coëtlogon avec une Escadre, pour en presser le chargement & le départ. Sa Majesté fit partir le Comte de Château Renaud avec une

Flotte de dix-ſept ou dix-huit vaiſſeaux de guerre, pour aller au-devant, les eſcorter & les envoyer à Cadix, où les gallions ont coutume de débarquer. M. de Château Renaud arriva heureuſement; mais en revenant, & étant vers les Côtes de Portugal, il fut averti que l'Armée des Alliés étoit devant Cadix. Cet avis lui fit changer de route & prendre celle de Vigo, où il entra dans le Port avec ſes gallions & toute ſa Flotte. Il les fit décharger, & tranſporter l'argent à Lugo, qui eſt à vingt-cinq lieues dans les terres. Quoiqu'il connût bien ce qui pouvoit arriver, il ne put faire tant de diligence, qu'il n'en reſtât encore beaucoup lorſque le Duc d'Ormond ſe préſenta devant Vigo. Ce Général trouva peu d'oppoſition à faire ſon débarquement, la Plage n'étant défendue que par quelques mauvaiſes batteries de canon & par un méchant Fort, qui défendoit l'entrée du Port. Les Anglois s'en emparerent facilement; & alors M. de Château-Renaud, qui ne pouvoit plus conſerver les gallions, y fit mettre le feu, en fit échouer quelques-uns; d'autres furent pris & conduits en Angleterre & en Hollande.

A peine l'année 1703 étoit-elle commencée, que le Prince de Hesse, avec une petite Armée, vint assiéger Traerbak sur la Mozelle. La garnison, quoique foible, se défendit vaillamment & donna le tems au Maréchal de Tallard d'assembler un corps de troupes des garnisons les plus voisines, pour dégager cette Place; il marcha à ce Prince qui ne l'attendit pas, & leva le siége.

Le Maréchal de Villars se rendit en Alsace les premiers jours de Février, y assembla une Armée, passa le Rhin & tomba inopinément sur les retranchemens, que le Prince Louis de Baden avoit fait faire le long de la Kintz, depuis Horneberg jusqu'au Fort de Kéel. Ces retranchemens étoient gardés par peu de troupes, & par un plus grand nombre de Milices ou paysans armés, qui ne tinrent point. Leurs munitions & leur canon, postés dans des Redoutes, furent pris. Il se rendit maître des passages qui communiquent aux sources du Danube, & s'en revint assiéger le Fort de Kéel, où il y avoit trois mille Impériaux. La tranchée y fut ouverte le 25 Février; le Fort se rendit le 9 Mars suivant. La garnison fut conduite à Philisbourg.

Du côté des Pays-Bas, le Duc de Malborough assiégea Boone sur le bas Rhin. La tranchée fut ouverte le 3 Mai; & la Place, qui n'étoit pas bonne, fut battue par plus de cent piéces de gros canons & cinquante mortiers.

Le Marquis d'Alégre la défendoit; mais il n'avoit qu'une foible garnison, dont la plus grande partie étoit des troupes des Electeurs, à qui il ne pouvoit trop se fier. Il leur fit faire quelques sorties avec succès; mais la Place se trouvant ouverte de tous côtés, & n'ayant pas assez de troupes pour soutenir un assaut, que les Ennemis étoient sur le point de donner, il se vit contraint de la rendre le 15 du même mois: la garnison fut conduite à Luxembourg.

Après cette expédition, l'Armée des Alliés se sépara en trois corps; le plus considérable, sous Milord Malborough, passa la Meuse, pour faire tête aux Maréchaux de Villeroi & de Boufiers, qui avoient assemblé l'Armée de France du côté de Tongres. Le second, sous le Général Opedant, alla camper près de Sanduliet, sur le grand Escaut, d'où il menaçoit les lignes d'Anvers, protégées par un petit corps que le Marquis

de Bedmar commandoit ; & le troisieme, sous le Baron d'Espaar, Officier Général Hollandois, marcha vers Hultz, pour attaquer les lignes du pays de Vaës, d'un côté par Spaar, & de l'autre, par Cochorn.

L'Armée d'Opedant devant protéger cette attaque, s'approchoit des lignes d'Anvers, qui étoient soutenues par un corps de douze à quinze mille hommes, commandés par le Marquis de Bedmar. Le dessein de la grande Armée des Alliés étoit de s'approcher de celle d'Opedant, qui devoit lui frayer le chemin, ou au moins favoriser cette entreprise. Elle ne le put pourtant si bien faire à tems, que nos Maréchaux n'entrevissent leur dessein. M. de Bouflers se détacha donc de la grande Armée, avec trente bons Escadrons & quinze cents Grenadiers, & marchant avec célérité, joignit le Marquis de Bedmar. Il alla aussi-tôt aux Ennemis, qui depuis deux jours s'étoient avancés au village d'Ekeren, méchant poste, où étoit leur quartier général. Ils arriverent en présence le 27 Juin, vers les trois heures après midi. Comme les François avoient plus de troupes que n'en avoit Opedant, ils

l'environnerent & se concerterent si à propos par leurs mouvements, ils le chargerent si vivement de tous côtés, qu'il y eut beaucoup de confusion dans sa défense, & même aux premieres charges qui se firent. Ce Général se trouvant coupé, & environné de maniere qu'il ne put rejoindre ses autres troupes, prit la fuite & se retira du côté de Breda par ses derrieres ; ce qui excita l'indignation de ceux de son parti ; & il n'a plus servi.

Le Comte de Tilly, qui avoit le commandement après lui, soutint encore le combat quelque tems, avec beaucoup de capacité & de valeur, & fut parfaitement secondé par ses Officiers & ses troupes. A la fin il songea à se retirer ; mais il se rencontroit de grandes difficultés, car il se trouvoit vivement pressé ; & le seul chemin qu'il pouvoit tenir, étoit protégé par une digue & par un village que les François occupoient. Il fit attaquer valeureusement ce village, & l'emporta. Il y avoit une autre digue ou chemin, qui aboutissoit à la premiere ; il fit établir du canon sur l'angle, qui foudroyoit les François, & se fit jour à travers à coups d'épée & de bayonnette au bout

du fusil ; il les ébranla de maniere qu'ils lui laisserent le chemin libre ; & il arriva à Lillo avec le reste de son Armée, sans plus de perte ni de dommage. Le combat fut rude & sanglant ; ce qu'il y eut de particulier, c'est que le Maréchal de Boufiers, qui passa la nuit sous les armes avec ses troupes, ne sut que le lendemain au grand jour, par des partis qu'il envoya sur Ekeren, que les Ennemis s'étoient totalement retirés & lui avoient abandonné le champ-de-bataille. Une preuve de cela, est qu'il n'en envoya des nouvelles à la Cour que le lendemain très tard, & qu'il différa encore davantage d'en donner avis au Maréchal de Villeroi son collegue, qui le savoit aux mains, & avoit un si grand intérêt d'être informé de ce qui se passoit.

La grande Armée des Alliés, qui se trouva beaucoup plus forte que la nôtre, marcha du côté de la Meuse, toujours cotoyée par les François qui ne purent l'empêcher d'investir Huy, ni de le prendre en peu de jours ; car celui qui y commandoit, quoique vieil Officier d'Infanterie, la défendit assez mal ; à la vérité la Place n'étoit pas bonne.

Pendant que les Alliés faisoient cette expédition, le Prince de Hesse, avec un fort détachement & une nombreuse artillerie, qu'il tira de Mastrik, vint assiéger Limbourg, capitale du Duché de ce nom.

Le Maréchal de Boufflers prit une partie de l'Armée, & marcha de ce côté-là pour tâcher de le secourir. Milord Malbourough alla aussi joindre les Assiégeans avec un bon renfort; mais il ne se passa rien de plus; car la Place qui avoit été ci-devant démolie, n'avoit été réparée depuis peu que pour y tenir un poste, qui ne résista que deux fois vingt-quatre heures à l'impétuosité d'une nombreuse artillerie. La garnison fut faite prisonniere de guerre.

Les Brandebourgeois bombarderent Gueldres, Capitale de ce Duché, qui étoit une assez bonne Place, mais si bien bloquée depuis du tems, qu'il n'y entroit plus rien, & ne pouvoit être secourue. Cependant Bohan, qui y commandoit, refusa encore de se rendre à la nouvelle sommation qui lui en fut faite, & ne la rendit que l'année suivante, qu'il n'eut plus de vivres, de bombes, ni de boulets. Les Armées

ne firent plus que s'observer, le reste de la campagne.

Cependant l'Empereur ayant réuni à son parti presque tout l'Empire, fit attaquer la Baviere. Une Armée, commandée par le Comte de Stirum, s'empara de Nieumark, de Freisstat, de Nieustadel, & alla assiéger Ambergh. L'Electeur, pour dégager cette Place, se saisit de Nieubourg & de Ratisbonne. Le Général Schelik entra aussi dans la Baviere, se saisit du pont de Scharding, & prit Vilhoffem. L'Electeur se vengea de ces pertes par la défaite des troupes du Cercle de la Franconie, sous le Prince d'Anspach, qui venoit l'attaquer par un autre coin de la Baviere. Le Prince d'Anspach reçut une blessure dont il mourut deux jours après.

Cependant le Maréchal de Villars vint se présenter devant les lignes de Stoloffen, avec une Armée de quarante mille hommes, à dessein de les attaquer & de les forcer, pour se frayer un chemin plus facile & plus commode à travers le Wittemberg, &, en allant secourir l'Electeur, entrer dans l'Empire par une route aisée, & se faire d'un côté une communication libre avec

l'Alsace, par le Fort Louis du Rhin, & de l'autre, avec la Baviere, à travers un pays plein & abondant. Il ne put réussir dans son entreprise, parceque'il étoit arrivé la veille dans ces lignes un nombre de Bataillons Hollandois d'augmentation ; & il les trouva si bien fortifiées, qu'il craignit de ne pouvoir les emporter. Il voulut néanmoins tenter fortune, en faisant attaquer un poste à diverses fois, qui fut très bien défendu, & où il perdit du monde. Il arriva même deux autres contre-tems qui empêcherent le bon succès de cette entreprise. Le Maréchal de Tallard, qui devoit faire attaquer les lignes par leur droite & par le village de Stoloffen, avec vingt-six bataillons, soutenus par trente escadrons, y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit cru. Il se rendit bien maître de quelques postes avancés ; mais au-delà il trouva une grande & assez profonde inondation qui regnoit jusqu'au village de Stoloffen, où la droite des lignes étoit appuyée ; ce qui l'arrêta tout court. L'autre fut que le Maréchal de Villars, avant que d'arriver aux lignes, avoit détaché le Marquis de Blainville, Lieutenant Général, avec vingt-trois

Bataillons, pour marcher le long des montagnes, jusqu'à une autre montagne très haute, qui fermoit la gauche des Impériaux. Il prétendoit les faire tourner de maniere que Blainville attaqueroit cette gauche par ses derrieres, pendant qu'il les feroit lui même attaquer de front. Mais il arriva que les guides de Blainville se perdirent, & qu'il ne put arriver assez à tems pour prévenir l'impatience du Maréchal, qui avoit déja fait faire des attaques infructueuses de son côté, & qui prit le parti de se retirer en bon ordre, après les avoir manquées. Ce fut le Prince Louis de Baden qui les défendoit.

Voilà à-peu-près ce que les Relateurs publierent de cette affaire; mais je vois plus d'apparence à croire, pour penser juste, que le Maréchal ne fit cette entreprise, que pour engager le Prince Louis à faire venir dans ses lignes la plus grande partie des troupes réglées qu'il avoit envoyées le long de la vallée de la Kintz; ce qui donnoit à M. de Villars toute la facilité nécessaire pour y faire passer son Armée, & la joindre à l'Electeur de Baviere, qui

demandoit à être secouru promptement.

En effet le Marquis de Blainville eût ordre de marcher le long des montagnes avec ses troupes, droit à la vallée de la Kintz, de maniere qu'elles se trouverent faire l'avant-garde de l'Armée, & se saisirent chemin faisant, sans presqu'aucune résistance, de tous les postes qu'elles rencontrerent. Le Maréchal de Villars ayant suivi Blainville, vint camper à Offembourg, & détacha plusieurs Bataillons & Escadrons pour composer une partie de l'Armée du Rhin, qui fut commandée par le Maréchal de Tallard. Ce Général ayant quitté le Maréchal de Villars, passa le Rhin & vint camper à Schlik près de Strasbourg, pour tâcher de couvrir le dessein de cette marche; puis le repassa & vint camper à Offembourg, quand le Maréchal de Villars l'eut quitté & eut enfilé les montagnes, afin de favoriser sa route & empêcher qu'il ne prît envie au Prince de Baden de le faire inquiéter dans son arriere-garde.

M. de Villars joignit l'Electeur de Baviere avec une Armée composée de

soixante Escadrons & de quarante-sept Bataillons, un équipage d'artillerie de quarante-cinq piéces de canon de campagne, les munitions nécessaires, & des Officiers Généraux à suffisance.

L'Electeur de son côté avoit trente-quatre Bataillons bien complets, quarante-cinq Escadrons, soixante-quatre piéces de canon, le tout commandé par le Maréchal d'Arcos, & sous lui plusieurs Officiers Généraux.

Dans la premiere entrevue qu'ils eurent ensemble, il fut résolu que l'Electeur meneroit son Armée vers Ulm; que l'on y joindroit la Brigade d'Infanterie de Condé, & que le Maréchal de Villars iroit avec celles du Roi, prendre des quartiers de rafraîchissement du côté de Meskirken, pour la rétablir des rudes marches qu'elle venoit de faire. Il s'empara de la Ville & du Château, & y établit son quartier général.

Peu de jours après il détacha un gros parti de Cavalerie, pour aller reconnoître les environs de Constance, & donna ordre à celui qui le commandoit, de venir ensuite prendre des postes pour établir une communication facile avec Huningue & la haute Alsace.

Mais comme cela ne se pouvoit faire sans passer dans quelques pays de la dépendance des Suisses, ils députerent vers le Maréchal pour lui faire leurs remontrances; & il fut convenu que cette communication ne seroit pour aucun corps de troupes, mais seulement pour les Couriers, quelques équipages & Officiers qui passeroient, en payant comme Voyageurs.

Le Maréchal détacha encore Chamarante, Lieutenant Général, avec quatre ou cinq mille hommes & du canon pour aller du côté du Lac de Constance, où il s'empara de plusieurs postes, & mit tous les pays circonvoisins, jusqu'à Landau, à contribution.

Pendant que l'Armée se rafraîchissoit dans ses quartiers, l'Electeur & le Maréchal faisoient leurs projets pour les opérations de la Campagne. Le premier vouloit entrer dans le Tirol, où l'Empereur n'avoit point de troupes.

M. de Villars croyoit au contraire qu'il étoit beaucoup plus convenable, avec d'aussi grandes forces que les leurs, de passer dans l'Autriche, pour donner la main aux mécontens de Hongrie, qui avoient pris les armes & ra-

vageoient jusqu'aux portes de Vienne; qu'en assiégeant même cette Place, ainsi qu'il étoit possible, on contraindroit l'Empereur, qui se trouvoit dans la derniere extrêmité, d'entendre à une paix telle qu'on voudroit la faire avec lui.

Ces deux projets furent envoyés à la Cour, qui donna la préférence à celui de l'Electeur. Il fut donc résolu que M. de Villars se tiendroit dans la Baviere avec son Armée, pour la garantir de l'irruption de l'Ennemi, & faire tête au Prince Louis de Baden, qui partit des lignes de Stoloffen avec un corps de seize mille hommes; que le Maréchal se camperoit entre Dillingen & Lauwingen, dans un poste avantageux qui s'y rencontre, & qu'il feroit encore fortifier son Camp de maniere qu'il n'y pourroit être attaqué impunément.

Il s'acquitta parfaitement de la partie qui le regardoit; car il tint si bien en échec le Prince de Baden, qu'il ne pût rien entreprendre devant lui, & qu'au contraire il remporta plusieurs petits avantages sur ses partis, & un assez considérable sur un gros détachement de ses troupes.

Il eût avis que ce Prince avoit déta-

ché quatre à cinq mille chevaux ſous le Comte de la Tour, avec ordre de s'approcher du Danube du côté d'Ulm. Le Maréchal y avoit déja un Camp de ſix Eſcadrons & d'une Brigade d'Infanterie, ſous du Heron, qui s'étoit poſté à quelque diſtance du Camp des Impériaux.

Legal fut encore envoyé aux environs avec douze Eſcadrons; du Heron eut ordre de lui mener ſes troupes. Cette jonction faite, Legal partit au commencement de la nuit, & marcha par des chemins détournés pour tomber à l'improviſte ſur les troupes du Comte de la Tour : mais cette précaution lui devint inutile; un parti ennemi ſe trouva par haſard ſur ſon chemin, & alla rendre compte à ſon Camp de ce qu'il avoit trouvé. Auſſitôt il monta à cheval; la Tour ſe mit en bataille & attendit fierement Legal. Dès qu'il le vit paroître, & qu'il ſe formoit, il alla le charger bruſquement, & eut un avantage conſidérable en cette premiere charge; mais Legal s'étant rallié, à la faveur de ſes Eſcadrons qui n'avoient point encore combattu, & du feu de ſon Infanterie qui ſe trouva poſtée à merveille, les Im-

périaux furent rompus & battus à la seconde charge, avec perte d'environ mille hommes tués ou blessés, de onze ou douze Etendarts & du Prince Christian de Lunebourg. Nous eumes cinq ou six cens Cavaliers & Soldats blessés & tués, entr'autres du Heron, Brigadier de Cavalerie, qui étoit un très galant homme, & qui revenoit depuis peu de Pologne, où il avoit été Ambassadeur de France.

Pendant que tout ceci se passoit, l'Electeur tomba sur le Tirol avec une célérité si imprévue, que tout fléchit devant lui. Inspruch, qui en est la capitale, lui ouvrit ses portes; & il ne restoit plus, pour la communication de ses Etats avec la Lombardie, qu'à se rendre maître des passages du côté du Trentin. M. de Vendôme y marcha effectivement malgré les représentations qu'il fit à la Cour pour s'en dispenser. Il fit même quelques progrès; mais il arriva des contre-tems très fâcheux qui firent échouer cette entreprise. La défection de M. de Savoye obligea M. de Vendôme de ramener ses troupes en Lombardie; & l'Empereur envoya dans le Tirol le Général Guesvrind, avec les premieres trou-

pes qu'il put ramaſſer & qu'il fit ſuivre bientôt par le Général Heiſter avec pluſieurs Régimens. Les habitans du Tirol prirent les armes, ſoutenus par des troupes, & ſe mirent en devoir de fermer les paſſages. L'Electeur ſe vit donc obligé de quitter cette Province, & de reprendre le chemin de ſes Etats, avec perte & même avec danger pour ſa perſonne. Il ne lui reſta de cette conquête que Kufstem, qu'il perdit bientôt après; & il rejoignit le Maréchal de Villars. Il fit avec les Magiſtrats d'Auſbourg un Traité de neutralité, où il ſtipula qu'en cas que les Impériaux vinſſent à ſe porter de ce côté-là, ils lui remettroient une de leurs portes, & des otâges pris dans ces Magiſtrats pour plus de ſûreté; mais il arriva qu'à ſon retour du Tirol, il crut devoir ſe précautionner davantage, & leur demanda cette porte, qu'ils lui refuſerent. L'Electeur menaça de faire pendre les ôtages, & ſe vengea, en faiſant faire quelques ravages ſur leur territoire.

Le Prince de Baden avoit formé le deſſein, de lui couper la Baviere & les vivres qui en venoient; ce qui l'auroit jetté dans de cruelles extrêmi-

tés ; voici à-peu-près comme il s'y prit.

J'ai déja dit qu'il avoit envoyé quatre à cinq mille chevaux sous le Comte de la Tour, du côté d'Ulm, & que Legal le battit ; mais ce ne fut pas d'une maniere à ne pouvoir s'en relever. Le Prince Louis se mit en tête de le joindre sans qu'on le put soupçonner ; & il fit faire divers mouvemens contraires à une bonne partie de ses troupes, qui revenoient ensuite dans son Camp. A la fin il divisa son Armée en deux corps, & donna l'un au Comte de Stirum, pour demeurer dans son même Camp, qui étoit excellemment situé, retranché & fortifié, & pour n'en point sortir jusqu'à nouvel ordre. Le Prince de Baden se mit à la tête de l'autre, & joignit avec célérité le Comte de la Tour. Il passa de même le Danube, puis l'Iller, se rendit à Ausbourg avec tant de diligence, & déroba si bien sa marche, qu'à peine savoit-on qu'il eut tiré de ce côté-là, quand il arriva. Cette Ville lui ouvrit ses portes. Il envoya aussi-tôt ordre au Comte de Stirum de quitter son Camp retranché, & de diriger sa marche en des-

cendant le long du Danube. Il avoit ordre de le passer sur un pont qu'il devoit y faire jetter, & de se camper de maniere qu'il pût ôter à l'Electeur la communication avec Donawert: par ce moyen il affameroit l'Armée qui se trouveroit séparée d'une partie de ses troupes, parcequ'elles étoient dispersées depuis cette Ville jusqu'à Ulm pour garder les passages du Danube, & favoriser celui des vivres. Voilà la partie du projet du Prince Louis, dont il avoit commis l'exécution au Comte de Stirum; ce qui avoit jetté l'Electeur & le Maréchal dans de cruels embarras.

Dès qu'ils eurent appris que le Prince de Baden s'étoit rendu maître d'Ausbourg, ils laisserent d'Usson, Lieutenant Général, dans le Camp retranché de Lauwingen, avec dix-neuf Bataillons & quinze Escadrons, pour le garder & observer Stirum, qui étoit resté dans le Camp retranché du Prince Louis. Ils passerent le Danube à Lauwingen avec le reste de l'Armée, & marcherent à Goutzbourg, où ils commencerent à se trouver courts de vivres. Ils y eurent des conférences sur les moyens de se tirer de cet embarras & de prendre un parti salutaire;

ils n'en trouverent point de meilleur ; que celui d'aller attaquer Stirum dans ſon Camp; mais preſque en même-tems d'Uſſon manda au Maréchal, qui en alla avertir l'Electeur, que Stirum s'étoit mis en mouvement, & avoit fait prendre poſte la nuit à quelques troupes dans une iſle du Danube, en attendant des batteaux que le mauvais tems & la pluie avoient retardés; & que même il étoit obligé de ſejourner à Scheuvinghem, où il étoit campé. Sur cette nouvelle, le Maréchal propoſa à l'Electeur de marcher à lui pour le combattre. Ce Prince fit d'abord quelque difficulté, diſant qu'il falloit auparavant ſavoir la ſituation du Camp de Stirum. Le Maréchal repréſenta fortement que l'on perdroit un tems précieux, & que cependant l'Ennemi leur pourroit échapper. L'Electeur ſe rendit : on envoya ordre incontinent à d'Uſſon de quitter ſes retranchemens, & de marcher à l'Ennemi. On lui fit ſavoir que l'Electeur & le Maréchal alloient repaſſer le Danube à Donawert, pour marcher à lui; & qu'ainſi, s'il arrivoit le premier, il n'engageât rien qu'ils ne lui en euſſent donné le ſignal par trois coups de canon qu'ils

feroient tirer quand ils feroient arrivés. Mais il furvint un contre tems qui gâta tout, & empêcha que Stirum ne fût battu à platte couture. Ce Général ayant vû qu'on venoit à lui, se mit promptement en bataille, & fit tirer trois coups de canon pour avertir ceux qui étoient au fourage de revenir promptement le joindre. D'Usson, sans se faire informer davantage si les troupes de l'Electeur, qui avoient eu plus de chemin à faire, étoient arrivées, prit ce signal pour celui qu'on devoit lui donner, & fit charger; mais comme il avoit affaire à toute l'Armée Ennemie, il fut bientôt rompu, & obligé de faire, avec assez de confusion, un mouvement en arriere vers ses retranchemens.

Pendant que ceci se passoit, l'Electeur & le Maréchal arriverent avec leur Armée, & firent charger les Impériaux avec tant d'ordre & d'impétuosité, qu'ils furent bientôt battus. Stirum retira, avec assez d'ordre, le débris de son Armée vers Nuremberg, & perdit en cette bataille trois mille hommes tués sur la place, autant de blessés, quatre mille prisonniers, plusieurs Officiers de considération, dix-

huit Etendarts, quatre Drapeaux, trente-trois piéces de canon & ses batteaux: nous y eumes cinq cens hommes tant tués que blessés, parmi lesquels il y avoit plusieurs Officiers.

Après cette action, l'Electeur laissa reposer son Armée quelques jours; puis il repassa le Danube, dans le dessein d'aller faire une tentative pour déposter le Prince Louis de Baden de son Camp sous Ausbourg. Il s'avança jusqu'à Auberhaussen; & ayant reconnu l'impossibilité de cette entreprise, il se retira, après avoir fait piller Auberhaussen, & vint prendre Kimptem, ville Impériale sur la riviere d'Iller, qui couvroit son pays de ce côté-là. Le Prince de Baden prit la petite ville de Fridberg, près d'Ausbourg, & y fit cinq ou six cens Bavarrois prisonniers.

Le Comte de Reventlaw commanda aussi sur la fin de cette Campagne un petit corps d'Impériaux & de Danois, qu'il assembla près de Passau & avec lequel il vint bombarder Scharding, qu'il ne put assiéger, à cause de la nombreuse garnison qui étoit dedans. Ensuite il assiégea le Château de Hardinghem, qu'il prit; puis celui de Neubourg, qui eut la même destinée.

Peu après il se rendit maître de Dekendorff; mais l'Electeur reprit bientôt ces postes, & s'empara même de Passaw, qu'il mit dans l'enceinte des quartiers d'hiver de ses troupes. Elles tinrent depuis le bas-Danube jusqu'à Entz; & dans cette situation, elles donnerent beaucoup d'inquiétude à la Cour de Vienne, qui, du côté de Hongrie, étoit fort harcelée par les mécontens, qui grossissoient à vue d'œil, & avoient remporté de grands avantages sur le peu de troupes que l'Empereur avoit pû leur opposer. Ce Prince éprouva une plus grande diversion de ses forces, quand le Prince Ragotzzy, échappé de ses prisons, & aidé de l'argent de France, se vint mettre à leur tête avec quelques autres Seigneurs Hongrois.

Vers la fin de cette Campagne, le Maréchal de Villars, qui ne fut content ni de ses succès, ni de quelque négociation secrette d'accommodement entre l'Empereur & l'Electeur, demanda au Roi la permission de revenir en France. Le Comte de Marsin, qui fut fait Maréchal de France, alla prendre sa place.

Il arriva aussi que le Prince Louis,

ayant jugé qu'il ne pourroit garder Ausbourg pendant l'hiver après la défaite de Stirum, & qu'il devoit par préférence établir ses troupes dans leurs quartiers, de maniere qu'elles fermassent toute communication de la Suabe avec l'Alsace & se soutinssent de proche en proche, décampa d'auprès d'Ausbourg, où il laissa seulement une garnison, & distribua une partie de ses troupes du côté du Lac de Constance & des villes frontieres; ce qui donna une peine extrême & de grandes difficultés à surmonter, pour faire passer au commencement de l'année suivante les secours nécessaires en Baviere.

L'Electeur ayant appris le décampement du Prince Louis, fit marcher les Troupes Françoises vers Ausbourg, & y vint même en personne. Il fit investir la ville, & l'on ouvrit la tranchée. Le Commandant fut sommé de se rendre; & on ne lui donna que trois jours pour se déterminer. Comme il n'avoit pas ordre de pousser la constance jusqu'au bout, & qu'il vouloit sauver la garnison, il n'attendit pas que le terme fût expiré, & battit la chamade. On lui accorda les honneurs de la guerre &

deux piéces de canon ; mais l'Electeur ne voulut pas que la Bourgeoisie fût comprise dans la capitulation. Il fallut qu'elle se rendît à discrétion ; & en punition de ce que les Magistrats lui avoient ci-devant manqué de parole, il établit le quartier du Maréchal de Marsin en cette ville, & y fit entrer douze Bataillons & quinze Escadrons en quartier d'hiver, avec nombre d'Officiers Généraux, qui y furent tous traités fort généreusement. Le reste des Troupes Françoises fut distribué dans les villes des environs, & dans celles que l'Electeur tenoit sur le Danube. Mais avant que d'y entrer, & pour favoriser à l'Electeur la prise de Passaw, & les quartiers qu'il vouloit prendre dans les Pays héréditaires, le Maréchal de Marsin & le Marquis de Blainville allerent faire une course au-delà du Danube, près de Nortinguen & d'Emps dans la Franconie. Ils y firent huit à neuf cens prisonniers, & mirent beaucoup de pays à contribution.

M. de Vendôme avoit passé l'hiver en Italie, & y commanda les Armées des deux Couronnes. On s'occupa mutuellement à se harceler tant sur les vivres, que par des attaques & des surpri-

ses de petits postes; mais ces détails ne sont pas assez importans, pour que nous devions nous y arrêter.

L'infidélité du Duc de Savoye envers les deux Couronnes, avec lesquelles il s'étoit allié par les mariages des deux Princesses ses filles, & par des traités solemnels, ayant enfin éclaté, quoiqu'il niât toujours d'avoir fait aucun traité avec l'Empereur & ses Alliés, le Roi aima mieux avoir un Ennemi découvert de plus, que d'en avoir de cachés, qui ne manqueroient pas de se déclarer à la premiere occasion. C'est pourquoi il envoya ordre à M. de Vendôme de faire désarmer & arrêter les troupes du Duc, qui servoient dans l'Armée des deux Couronnes. Le Général François avoit disposé, en arrivant à San Benedetto, ses troupes de maniere, qu'elles environnoient celles du Duc. Il manda chez lui les Officiers des troupes de ce Prince, & leur témoigna, de la part du Roi, la satisfaction qu'il avoit de leurs services & de leur fidélité. Il leur dit qu'il n'en étoit pas de même de la conduite de leur Maître, contre la foi des traités, & qu'il étoit très fâché qu'elle le contraignît de prendre

des mesures si peu conformes à ses intentions, & d'être obligé d'en user de la sorte pour prévenir les mauvais desseins d'un Ennemi, d'autant plus à craindre, qu'il les avoit tenus cachés jusqu'à présent. Après ce préambule, il leur déclara l'ordre qu'il avoit de Sa Majesté, de faire arrêter prisonniers de guerre tous les sujets du Duc qui étoient au service des deux Couronnes; qu'on désarmeroit seulement les Cavaliers & les Soldats qui seroient envoyés prisonniers dans les Places du Milanois; mais que pour ce qui regardoit les Officiers, il avoit ordre de laisser la liberté à ceux qui voudroient bien donner leur parole d'honneur de ne pas sortir sans permission, des Places du Milanois qu'ils choisiroient pour leurs sejour, & dans lesquelles ils recevroient toute sorte de bons traitemens. Ensuite on désarma ces troupes, & on les distribua dans les Places qui leur furent destinées.

Cette nouvelle étant venue au Duc, il en fut d'autant plus fâché, qu'il comptoit de retirer ses troupes par adresse, pendant le quartier d'hiver prochain. Pour se venger, il fit arrêter tous les François qui passoient par

ſes Etats ſous la bonne foi du traité fait avec lui. Il ordonna aux habitans de Turin de ſe fournir d'armes, & fit lever dix ou douze nouveaux Régimens dans ſes Etats. Les Troupes Savoyardes étant arrêtées ; M. de Vendôme ſe prépara à marcher du côté du Piémont avec trente Bataillons, vingt Eſcadrons, & une Artillerie convenable par rapport à la ſaiſon ; & avant que d'entrer ſur les terres de M. de Savoye, il lui envoya, par un Officier ſuivi d'un Trompette, une lettre du Roi, conçue dans les termes qu'on va voir.

» Monſieur, puiſque la Religion, » l'honneur, l'intérêt, les alliances, » & votre propre ſignature, ne font » rien entre Nous, j'envoie mon couſin le Duc de Vendôme à la tête de » mes Armées, pour vous expliquer » mes intentions ; il ne vous donnera » que vingt-quatre heures pour vous » déterminer «.

M. de Savoye ne fit aucune réponſe par écrit à une lettre ſi fiere ; mais il dit ſeulement à l'Officier qui la lui avoit rendue, que le mauvais traitement qu'on venoit de faire à ſes troupes, & la maniere dont on en avoit

ûsé avec lui, l'avoient déterminé à prendre ses précautions; que les menaces ne l'étonnoient point, & qu'il n'avoit pas d'autre réponse à faire, ni de propositions à écouter.

Dès que M. de Vendôme eut reçu cette réponse, il fit passer le Tessin à ses Troupes, qui ne purent arriver que le 17 Octobre sur les Frontieres du Montferrat, à cause des pluies continuelles & du débordement des eaux. Il eut avis que le Général Staremberg avoit détâché de son Camp sur la Sechia, Viscomti avec environ trois mille chevaux, qui avoient pris leur route par le Plaisantin. Il jugea sainement que ce ne pouvoit être que pour tâcher de joindre le Duc de Savoie, & qu'il passeroit par les Montagnes du côté de Gènes, pour éviter le péril évident de poursuivre sa marche si près de lui.

Cette marche de M. de Staremberg sera long-tems célebre, par la témérité avec laquelle il l'entreprit, & par l'habileté dont il se conduisit, & le succès qui la suivit. Il fut joint par le Duc de Savoie qui avoit trois mille cinq cens chevaux, & huit mille hommes de pied.

Le Maréchal de Tallard alla cette année commander en Alſace; & y ayant aſſemblé une Armée de quarante mille hommes, avec tous les préparatifs néceſſaires pour un grand Siége, Monſeigneur le Duc de Bourgogne partit de la Cour, vint ſe mettre à la tête de cette Armée, & alla aſſiéger le vieux Briſak, qu'il prit par capitulation le quatorzieme jour de tranchée, quoique cette Place fût très-bonne, & pourvue d'une nombreuſe Garniſon; auſſi le Comte d'Arcos qui y commandoit & étoit un vieil Officier Général de l'Empereur, qui avoit acquis ailleurs beaucoup de réputation, la perdit en ce Siége, & bientôt après la vie; car l'Empereur lui fit faire ſon procès, & il eut la tête tranchée; Marcilly qui commandoit ſous lui, fut dégradé des armes.

M. le Duc de Bourgogne pour s'être trop expoſé à ce Siége, au gré de la Cour y fut rappellé; & le Maréchal de Tallard ſe prépara à une nouvelle expedition.

Ses préparatifs étant finis, il ſe mit en marche & vint aſſiéger Landau. Il y avoit une bonne garniſon des meilleures Troupes de l'Empereur ſous le

Comte de Frisen, & pourvue de tout ce qu'il falloit pour une bonne défense. Sans m'arrêter au détail de tout ce Siége, & afin d'abréger, je dirai seulement que cette Place fut bien attaquée & bien défendue ; mais elle ne put être prise sans donner un combat : elle étoit de trop grande importance à l'Empereur & à la France, pour ne le point risquer.

Après la prise de Limbourg, le Prince de Hesse fut détaché de l'Armée des Alliés en Flandres, & marcha vers la Mozelle. Pracontal, Lieutenant Général, fut aussi envoyé par le Maréchal de Villeroy avec un Corps de Cavalerie & de Dragons, afin de l'observer. Quand ce Prince eût passé cette riviere, il marcha du côté deMayence, où il se joignit au Comte de Nassau-Vielbourg qui commandoit un Corps de Troupes Allemandes. Tout cela joint ensemble, fit une Armée d'environ trente mille hommes ; mais la bonne intelligence ne se rencontra pas entre ces deux Généraux ; car ils se disputerent entr'eux le Commandement, qui n'avoit pas été réglé ; cependant ils ne laisserent pas de marcher, pour tâcher de dégager Lan-

dau, & dans cette intention vinrent ſur le Spierbach, le paſſerent & ſe camperent ſur le bord de cette petite Riviere qu'ils avoient à dos.

Sur les avis que le Maréchal de Tallard reçut de cette marche, il ſortit de ſes lignes avec la meilleure partie de l'Armée, dirigea ſa marche droit aux Ennemis, fut joint en chemin par Pracontal, & les ſurprit en quelque façon; car ils ne furent avertis que tard de ce grand mouvement & de la jonction de Pracontal.

Cependant ils ſe préparerent à combattre: leur gauche commandée par le Comte de Naſſau, ſe concerta mal avec le Prince de Heſſe, & n'attendit pas que ſes diſpoſitions fuſſent achevées pour charger. Il rompit d'abord la droite des François, & même la pouſſa un peu loin; mais ceux-ci ſe rallierent, & étant ſoutenus de quelques Troupes fraiches, firent une ſeconde charge avec tant de ſuccès, que les Allemands furent entierement rompus, & mis en déroute ſans plus ſe rallier.

La droite où étoit le Prince de Heſſe eut d'abord quelque avantage ſur la gauche des François que Pracontal commandoit, & qui y fut tué; mais

ce petit désavantage fut bien-tôt réparé, par plusieurs charges qui firent plier la droite des Ennemis, & la mirent en fuite. Alors l'Infanterie des Alliés se trouvant dénuée de Cavalerie, fut attaquée de tête & de flanc, & ne laissa pas de tenir très-ferme, jusqu'à ce qu'elle fût chargée la Bayonette au bout du Fusil. On se mêla en quelques endroits; alors cette Infanterie plia, & perdit encore bien du monde en voulant repasser le Spierbak. Il y eut là une grande tuerie & beaucoup de Prisonniers. Les Ennemis se retirerent du côté de Spire, & perdirent six à sept mille hommes, tant tués que blessés & prisonniers, avec plusieurs Officiers Généraux, leurs Tentes & Bagages, beaucoup de Drapeaux, d'Etendards & de Timballes, leur Artillerie & leurs munitions de Guerre. La perte des François fut beaucoup moindre. Cette action se passa le 15 Novembre: ils étoient supérieurs en Cavalerie, & les Impériaux en Infanterie.

Immédiatement après cette défaite, le Maréchal de Tallard revint en son Camp devant Landau, fit notifier sa Victoire au Comte de Frisen par son

fils, qui avoit été Prisonnier au combat du Spierbak; & ce Gouverneur voyant qu'il n'avoit plus de secours à espérer, capitula le 19 suivant. La Garnison sortit de Landau avec tous les honneurs de la guerre, & fut conduite à Philisbourg.

C'est ici le lieu de rapporter une espéce de guerre civile qui s'éleva en Languedoc, dont on fit d'abord peu de cas, & qui, dans la suite, occasionna une diversion de forces très préjudiciable au bien de l'Etat. Le zèle des Catholiques & surtout des Ecclésiastiques, contre les Religionnaires, en fut la cause principale, & rendit cette guerre très-sérieuse.

Ceux-ci, lassés des querelles que les gens d'Eglise, soutenus par les Puissances supérieures, leur faisoient, prirent les armes dans un tems où il n'y avoit point de Troupes dans la Province pour les y contenir. Ils s'assemblerent au commencement par pelotons, courant delà & deçà, & ne donnant aucun quartier aux Ecclésiastiques qui tomboient entre leurs mains. Ils faisoient endurer des tourmens affreux à ceux qui les

avoient le plus vexés, & à qui ils en vouloient principalement. On envoya après eux les Maréchaussées qui en prirent quelques-uns; & l'on en fit une brieve & févere justice. Cela ne servit qu'à les irriter & à les multiplier davantage, & contribua beaucoup à leur faire faire des Assemblées où ils se lioient plus intimément les uns avec les autres; & quand on venoit sur eux pour les dissiper par la force, ils se séparoient & se retiroient dans des lieux inaccessibles ou dans leurs maisons, avec tant d'adresse, qu'on ne pouvoit les distinguer d'avec les autres Habitans qui leur gardoient fidélité. Leur nombre grossissoit fort par leur concours secret: ils élirent des Chefs parmi eux, qui étoient à la vérité d'une naissance abjecte, mais qui réparoient ce défaut par beaucoup de courage & de capacité. Ils s'intriguerent & négocierent près des Puissances Etrangeres, avec lesquelles on étoit en guerre, & qui ne demandoient pas mieux que d'augmenter les troubles dans le Royaume. Ils en reçurent quelques secours d'argent, d'armes & de munitions, & de magnifiques promesses de les fécou-

rir avec des Troupes réglées ; ce qu'ils ne purent faire à tems, par le besoin qu'ils en avoient eux-mêmes.

Soit qu'on n'eût pas été content à la Cour de la conduite du Comte de Broglio qui commandoit dans cette Province, ou qu'on ne l'eût pas jugé assez fort pour réduire les Rebelles par les armes, on le rappella ; & le Maréchal de Montrevel fut envoyé à sa place, avec un Corps de Troupes assez considérable. Ce Général étant arrivé, trouva une guerre fort embarrassante. Quand il vouloit aller en force, il ne rencontroit point d'Ennemis ; & ils reparoissoient dès qu'il s'étoit retiré. Ils étoient parfaitement informés par ceux de leur parti, qui demeuroient *incognito* dans les Villes, de tous les mouvemens & des détachemens qu'il faisoit. Ne voyant rien de bon à faire pour accélérer cette guerre, il se mit à brûler des Villages entiers d'Habitans, qui lui paroissoient suspects, ou qu'on lui désignoit pour l'être ; & ayant appris qu'environ cent cinquante, tant vieillards que femmes & enfans, s'étoient assemblés indiscrettement dans un Moulin aux environs de Nîmes, il le fit investir par des

Dragons, qui y mirent le feu impitoyablement; ceux qui en voulurent sortir, furent arquebusés ou brûlés tous vifs. Cette cruauté anima davantage tout le Pays, & lui suscita de nouveaux & de plus nombreux ennemis. Ils mirent quelque Cavalerie sur pied pour se soutenir dans la plaine; & cette guerre devint beaucoup plus vive. Il y eut plusieurs combats, & beaucoup de sang répandu. On ne se faisoit aucun quartier de part ni d'autre; on se tuoit de sang froid; & quand quelqu'un des Rebelles échappoit par hazard à la fureur, on le réservoit pour de plus grands supplices. Tout ceci fâchoit fort la Cour, & n'avançoit pas les affaires; ce qui l'obligea à prendre d'autres mesures. Le Maréchal de Villars étoit revenu de Baviere; on l'envoya relever M. de Montrevel. Il arriva avec le Rameau d'olivier à la main, c'est-à-dire qu'il commença par faire publier une Amnistie générale, & offrit en même tems de donner des Passeports à tous ceux qui voudroient sortir du Royaume, avec permission de vendre leurs effets, ou de laisser des Procurations à leurs parens ou à leurs amis, pour

vendre en leur abſence, recevoir le produit, & le leur faire tenir dans l'endroit où ils ſe retireroient.

Le Maréchal alla encore plus loin; car étant arrivé à Nîmes, on lui livra un Gentilhomme du Pays, de la connoiſſance de *Cavalier*, qui étoit le principal Chef des Camiſards, auxquels on avoit encore donné le nom de *Barbets*. Il le chargea d'aller trouver ſon ami, pour lui faire quelque ouverture; mais Cavalier n'ayant pas voulu ſe découvrir, parceque ce Gentilhomme n'avoit point de pouvoir, le réſultat fut que ſi M. de Villars vouloit bien lui en envoyer, ou commettre quelqu'un qui en fût muni, il pourroit venir en toute ſûreté. Lalande, Lieutenant-Général, y alla de la part du Maréchal, & porta Cavalier à lui écrire une lettre très-honnête. Cependant ils convinrent d'une Treve de douze jours, qui fut encore prolongée de quelques autres; & par préliminaire, on devoit mettre en liberté la mere, & le jeune frere de Cavalier qui étoient détenus dans les priſons. Lalande revint; & le Maréchal dépêcha un Courier à la Cour. Sur ces entrefaites il arriva que *Rolland*, un des Chefs du

Parti, qui n'avoit pu encore être averti de la Treve, rencontra le Bataillon de Tournon, & le défit. Le Lieutenant Colonel fut tué & plusieurs Officiers. Il en fit aussi tôt de grandes excuses, & envoya tous les Prisonniers. Cavalier demanda au Maréchal permission de le venir trouver, & vint à Nîmes. La conférence se tint dans le jardin des Recollets, & dura trois heures. Cavalier en fut satisfait; mais Rolland voulut aussi y avoir part, & demanda qu'il plût à Sa Majesté de faire relâcher des Galeres ceux de leurs parens & amis qui y étoient détenus par ordre des Intendans, seulement pour fait de Religion. Cavalier de son côté demanda une seconde conférence qui se tint encore dans le jardin des Recollets de Nîmes. Il y fut arrêté qu'en attendant le retour du Courier, il feroit venir à Caluisson ses Troupes & celles des autres Chefs de son Parti, & qu'elles y seroient défrayées aux dépens du Roi; que là on en formeroit quatre Regimens qui seroient mis à la solde de Sa Majesté, & entreroient à son service, & que les quatre principaux Chefs des Revoltés en seroient les Colonels, avec permission

d'exercer leur Religion entr'eux seulement, & qu'on accorderoit la liberté à tous ceux qui étoient détenus pour fait de Religion. Mais il survint un contre-tems qui empêcha que cet accommodement n'eût son exécution.

Trois hommes venus de Hollande, arriverent à Nîmes, & assurerent en termes positifs, les Camisards, d'un prompt secours de la part des Alliés, & notamment du Duc de Savoie, qui venoit d'entrer en guerre avec la France. Ils promirent qu'on leur feroit passer tant de Troupes, que non-seulement ils se maintiendroient avec avantage, mais qu'à la paix prochaine ils seroient au moins en état d'obtenir toutes sortes de bonnes conditions; au lieu que s'ils traitoient à présent, ils pouvoient s'attendre avec certitude qu'on ne leur tiendroit rien de ce qu'on leur avoit promis, dès qu'on les auroit séparés les uns des autres, & qu'au contraire une partie seroit envoyée dans le nouveau monde pour y travailler à des mines, & que les gibets & les roues seroient réservés pour ceux qu'on auroit jugés les plus coupables.

Ces représentations firent leur effet. Rolland, Ravenel & Catinat aussi

Chefs des Rebelles, ne voulurent point consommer le Traité, & se retirerent de Caluisson avec leurs Troupes. Il n'y eut que Cavalier qui voulut profiter de l'Amnistie, & environ cent trente de ses gens. On en fit une Compagnie-Franche, qui devoit aller servir Sa Majesté à Brisach, dont Cavalier fut nommé Capitaine, avec Brevet de Colonel. On leur donna une bonne Escorte de Dragons pour les conduire jusqu'à Lyon, & les garantir du ressentiment des Peuples le long de la route.

Ces Dragons furent relevés à Lyon par la Maréchaussée, qui eut ordre de les conduire le reste du chemin: mais soit que Cavalier eût pris ombrage d'une pareille Escorte, ou qu'il eût reçu en chemin quelque Lettre qui fit effet sur lui; quand il fut arrivé près de Besançon, il trouva moyen de s'échapper avec son monde, & se retira dans la Principauté de Neufchatel, & delà, par la Suisse, en Piedmont, où il se mit au service du Duc de Savoie.

Ce Prince, qui avoit intérêt d'entretenir les troubles en Languedoc & dans les Cevennes, voulut faire passer

par mer, aux Camiſards, environ cinq cens Réfugiés François, preſque tous Officiers, qui lui avoient été adreſſés d'Hollande & d'Angleterre, & étoient avoués de ces deux Puiſſances, dont ils avoient des Commiſſions qui leur euſſent ſauvé la corde, s'ils avoient été pris les armes à la main. Ils avoient auſſi amené avec eux des armes & des munitions de guerre, des habits, & quelque ſecours d'argent; mais il arriva que M. le Comte de Toulouſe, qui étoit alors à Toulon, en fut averti & envoya quelques Vaiſſeaux, commandés par Châtau-Morant, croiſer vers les côtes où ce ſecours faiſoit état de débarquer. Le Maréchal de Villars, de ſon côté, envoya des Troupes réglées & des Milices, & prit toutes les meſures néceſſaires pour empêcher les Camiſards de favoriſer ce débarquement & leur jonction, en cas de beſoin. Mais ce ſecours ne put échapper à la vigilance de Château-Morant; il tomba ſur les trois Tartanes qui le portoient, & qui étoient eſcortées par trois Fregates. Il prit une des Tartanes; l'autre fut jetté à ſec ſur la mer de Gennes; & la troiſieme ſe ſauva

dans le Port de Villefranche avec les trois Fregates.

Tout ceci fut cause que le Maréchal de Villars ne marchanda plus les Rebelles, & qu'il voulut promptement finir cette affaire. Il fit piller plusieurs Villages qui servoient de retraites aux Camisards : quelques-uns furent brûlés ; & ses Troupes eurent ordre de faire main-basse sur tous ceux que l'on pourroit trouver assemblés. Roland fut surpris avec cinq ou six de ses Officiers dans le Château de Castelnau, & y fut tué. On rapporta son corps à Nîmes, on le brûla, & ses Officiers furent roués. Après cette exécution il n'y eut plus que quelques petites actions contre les Camisards qui ne firent que languir. Le Général fit publier une nouvelle Amnistie ; ils vinrent se soumettre ; on donna des Passeports pour aller à Geneve à ceux qui en voulurent ; & il ne resta plus que quelques petites troupes de ces Revoltés dans les hautes Cevenes. L'année suivante ils se reveillerent, parcequ'on avoit retiré du Languedoc presque toutes les Troupes dont on avoit besoin ailleurs ; & ils recom-

mencerent leurs courſes, mais avec très-peu de ſuccès; & en voici l'occaſion.

L'Abbé de la Bourlie, homme de mauvaiſes mœurs, & que le déſordre de ſes affaires avoit contraint de ſortir de France, s'étoit retiré en Angleterre, où il devint Fanatique par humeur ou par ambition. Il étoit bien fait de ſa perſonne, avoit quelque naiſſance & quelque eſprit, & étoit d'ailleurs hardi menteur; ne ſachant plus que devenir, il avoit entrepris de tout riſquer, pour ſe procurer quelque établiſſement. Afin de colorer ſa déſertion, il répandit à la Cour d'Angleterre, que quoique né Catholique, il n'avoit pas laiſſé de prendre de grands préjugés contre ſa Religion naturelle, & que dans ces ſentimens, il avoit toujours entretenu un commerce avec les Proteſtans, & conſervé avec ceux qui étoient reſtés en France, des liaiſons intimes, & notamment avec ceux du Languedoc. Il aſſura qu'on en verroit bientôt des effets pour la cauſe commune des Alliés, & pour la Religion Proteſtante, pour peu qu'on voulût l'aider, & lui en donner les moyens.

Il sçut si bien se faire écouter, qu'on lui donna un Regiment de Dragons, & de l'argent en abondance. Il se lia avec le nommé Ravenel & d'autres de son Parti, qui avoient accepté la derniere Amnistie, & étoient sortis du Languedoc sous la foi des Passeports & sous promesse de n'y plus revenir. Il arrêta avec eux, qu'ils se couleroient insensiblement à Montpellier & à Nîmes, avec ce qu'ils pourroient ramasser de leurs gens, auxquels on feroit trouver des armes; qu'ils gagneroient dans ce Pays tout autant de gens qu'ils pourroient, & que quand tout seroit prêt, à un certain jour qu'on auroit concerté, on égorgeroit les Commandans, l'Intendant & autres Officiers du Roi; ensuite ils devoient crier: *Liberté de conscience & point d'Impôts*. Ils se flattoient par ce moyen de composer un petit Corps d'Armée des Habitans du Pays, avec lequel ils marcheroient vers les Côtes, & y joindroient quatre mille hommes, tant Anglois que Hollandois, qui y devoient débarquer avec des armes, des munitions de guerre, de l'argent, & l'Abbé de la Bourlie devenu Colonel.

Cette pratique ne fut pas découverte

d'abord; on eut seulement avis que les Assemblées recommençoient; & sur cela Sa Majesté envoya le Duc de Barwick, suivi de quelques Troupes, en Languedoc à la fin de Mars 1705. Il y découvrit qu'il y avoit des Camisards cachés dans Montpellier. La Garde des portes de cette Ville fut redoublée; on lui donna ordre de ne laisser sortir personne, & d'en permettre l'entrée à tout le monde. Sur l'avis que reçut M. de Barwick, que trois hommes se tenoient cachés chez un certain Habitant, il envoya le Prevôt avec ses Archers pour s'en saisir. Il y en eut un de tué; les deux autres furent pris: on leur trouva des papiers qui firent découvrir un grand nombre de Complices. L'un de ces deux hommes promit que si on lui donnoit la vie, il découvriroit la maison où Ravenel & les autres Chefs se tenoient cachés dans Nîmes. On l'y conduisit aussitôt; & le Duc de Barwick partit avec l'Intendant, pour s'y rendre. Tous ces Chefs y furent trouvés & pris en peu de tems avec leurs complices: on leur fit leur procès, & ils furent brûlés ou rompus. On en compta jusqu'à trois cens cin-

quante qui furent exécutés. Parmi eux, il se trouva quelques Banquiers qui recevoient & distribuoient les remises qui leur venoient d'Angleterre & de Hollande, & des Armuriers qui préparoient des armes pour les Camisards. Leur projet ayant manqué, & les terribles exécutions qui le suivirent les ayant consternés, les troubles cesserent ; le commerce & la tranquillité du Languedoc se rétablirent.

Les grands Armemens des Anglois & des Hollandois donnerent bien de l'inquiétude à la France, qui appréhendoit qu'ils ne vinssent faire quelque descente sur ses Côtes, en faveur des Revoltés du Languedoc, & des autres mécontens. Elle prit ses précautions, & répandit des Milices & des Troupes commandées par le Comte de Toulouse, Amiral de France, qui vint en Provence pour prendre soin de cette Province, & faire armer jusqu'à vingt Vaisseaux de guerre à Toulon, & quelques Galeres. Les Amiraux Schouel, Allemonde & Vassenaer, avec quarante Vaisseaux de guerre, plusieurs Fregates, & quantité d'autres Bâtimens étant partis des

Ports d'Angleterre, passerent le Détroit, & parurent vouloir faire une descente en Provence & brûler les Navires qui étoient à Toulon. Le Comte de Toulouse qui ne pouvoit tenir la mer avec si peu de Vaisseaux contre une si grande Armée, les fit rentrer dans le Port, qu'il fit fortifier d'une forte estacade, défendue par des batteries de Canons & de Mortiers. Il prit toutes les précautions possibles, pour défendre avec utilité les autres endroits de la Côte, où les Ennemis auroient pu faire une descente. Aussi ne se présenterent-ils pas; ils allerent se promener le long des Côtes d'Italie, & y proclamerent l'Archiduc Roi d'Espagne. Leur dessein étoit d'aller à Naples y appuyer une conspiration, qui étoit sur le point d'éclater, & qui les auroit rendus maîtres de ce Royaume; mais comme elle fut découverte à tems, & les Chefs punis ou mis en fuite, ils vinrent mouiller à la rade de Livourne, où ils se séparerent peu de tems après. Les Anglois s'en retournerent en leur Patrie; & les Hollandois prirent la route de Lisbone. L'autre Armée Navale des Ennemis, bien plus forte que

la premiere, étoit destinée pour l'Océan. Elle se présenta devant Brest, & ensuite à la vue du Fort Louis, d'où elle détacha trois Vaisseaux de guerre pour canoner quelques petits Bâtimens qui venoient de Nantes le long de la Côte, & qui ne laisserent pas de se mettre en lieu de sûreté. Delà ils vinrent à Belisle, y firent une descente, & la sommerent de se rendre. En même tems ils envoyerent un grand nombre de Chaloupes armées, pour débarquer & attaquer l'Isle de Grouais, située à deux lieues en mer, vis-à-vis du Port Louis. Ils y trouverent des Troupes réglées & des Milices retranchées qui firent un grand feu sur eux, leur tuerent & blesserent quelque monde, & les obligerent de se retirer. Ensuite ils quitterent Bélisle ; puis s'étant rembarqués, ils roderent le long des Côtes du Pays d'Aunis & du Poitou, dans l'espérance d'y exciter quelque soulevement, qui pût être favorable aux Rebelles du Languedoc. Il y a apparence que c'étoit là leur véritable dessein & le but de cet armement ; mais, par les sages précautions qu'on y avoit prises, ils ne purent rien faire, non plus que sur les autres Côtes

de France ; ils se retirerent dans leurs Ports.

Les Anglois mirent en mer un autre armement, composé de six gros vaisseaux de guerre & de quarante autres voiles, qui portoient des troupes de débarquement. Ils arriverent devant la Guadaloupe le 18 Mars, & s'y mirent à croiser en attendant quelques autres bâtimens demeurés derriere, qui leur portoient des munitions & des provisions.

Le 23 ils firent débarquer quatre mille hommes, & forcerent quelques retranchemens défendus par de petits détachemens de Troupes Françoises ; ensuite ils s'approcherent du Bourg & se rendirent maîtres d'une Eglise, puis battirent le Fort, y firent bréche & se disposerent à y donner l'assaut.

Dans cette conjoncture, les Assiégés tinrent un conseil : on y résolut de faire sauter le Château qui n'étoit pas en état d'être soutenu, & de se retirer dans un réduit avantageux dans les bois, où les habitans avoient coutume de se sauver avec leurs meilleurs effets, quand il survenoit des allarmes. Ce lieu étoit défendu par de bonnes batteries de canon ; & la garde en étoit

auſſi facile, que les abords en paroiſſoient pénibles. De plus, il y avoit encore dans l'Iſle des paſſages de rivières & des défilés bien gardés.

Il leur arriva auſſi de la Martinique un ſecours de huit cens hommes, qui n'empêcha pas les Anglois de faire pluſieurs tentatives ſur le Fort, dont aucune ne réuſſit, & qui leur firent perdre bien du monde. La maladie ſe mit dans leurs équipages; & jugeant qu'ils pourroient bien manquer de vivres, s'ils demeuroient plus longtems & s'opiniâtroient davantage, ils prirent le parti de ſe retirer & de ſe rembarquer, après avoir perdu le Colonel Hamilton & ſept à huit cens hommes.

Pendant que ceci ſe paſſoit, le Marquis de Coëtlogon, Lieutenant Général, étoit en mer avec cinq gros vaiſſeaux de Roi; il rencontra, à la hauteur de Liſbonne, une Flotte Angloiſe & Hollandoiſe de cent voiles, eſcortée par cinq vaiſſeaux de guerre. Il n'héſita point à les combattre, & en prit quatre, ſur un deſquels on trouva le Comte de Valeſtein, Ambaſſadeur de l'Empereur en Portugal, qui revenoit de ſon Ambaſſade.

D'un autre côté, le Chevalier de Saint-Pol, qui avoit succédé, à Dunkerque, au fameux Jean Barth, étant allé croiser vers le Nord d'Ecosse avec cinq ou six Vaisseaux ou Frégates du Roi, y découvrit environ deux cens Navires Hollandois, escortés par quatre Vaisseaux de guerre, qui revenoient ou alloient à la pêche du hareng. Il attaqua ces Vaisseaux, & en prit trois; le quatrieme se sauva; & Saint-Pol ne put prendre qu'environ trente barques; le surplus se sauva pendant le combat qui fut assez bien disputé.

Sur la Méditerranée, Duquesne, avec deux Vaisseaux de Roi & deux barques, se mit en tête de se saisir, dans Aquilée, du Magasin de vivres qui s'y étoit fait pour l'Armée de l'Empereur en Italie. L'entreprise fut très difficile & très hasardeuse; il enleva tout ce qu'il put emporter de ces vivres, & fit gâter le reste. Il n'est pas venu à ma connoissance qu'il y ait eu pendant cette Campagne d'autres expéditions de mer un peu mémorables.

Comme je n'ai point encore parlé du Traité que le nouveau Roi d'Espagne fit avec celui de Portugal en

1701, & des négociations des Alliés pour le faire rompre, je commencerai par dire que S. M. Portugaise écouta favorablement les propositions du Président Roullié, Ambassadeur de France, de faire une nouvelle alliance avec cette Couronne & celle d'Espagne. Les principales conditions furent :

1°. Que le Traité fait en 1668, entre cette Couronne & celle de Portugal, seroit renouvellé.

2°. Que le Roi d'Espagne renonceroit pour toujours à ses anciennes prétentions sur le Portugal, & les Pays qui en dépendent.

3°. Que le Commerce dans les Indes subsisteroit sur le pied où il étoit sous le Regne du feu Roi d'Espagne.

4°. Que si la guerre survenoit entre la France & l'Espagne contre l'Angleterre & la Hollande, Sa Majesté Portugaise seroit obligée d'entretenir un certain nombre de vaisseaux de guerre ; & que si le Portugal étoit attaqué par quelque Puissance, Leurs Majestés Très-Chrétienne & Catholique le secourroient de trente vaisseaux de guerre, & lui paieroient trois cens mille piéces de huit, tant que la guerre dureroit.

5°. Et qu'en cas que le Parlement vint à cesser de payer à la Reine Douairiere, qui s'étoit retirée dans sa Patrie de Portugal, le douaire qui lui étoit dû, comme ayant survécu au feu Roi d'Angleterre son mari, le Roi de France s'engageoit de le payer.

Ce Traité ayant été signé & ratifié de part & d'autre, le Roi de Portugal fit demander au Roi des Officiers Généraux pour discipliner ses troupes. On lui envoya des Officiers d'Artillerie & des Ingénieurs, avec huit vaisseaux de guerre, commandés par le Marquis de Villette. Le Roi de Portugal les mit aussi-tôt en œuvre, fit fortifier ses Côtes, & les garnit de quantité de piéces de canon.

Malgré ce Traité, il arriva, peu de tems après, que le Roi d'Espagne, à ce que l'on dit alors, ayant eu quelque défiance du Comte de Melgar, Amirante de Castille, voulut le dépayser, en le nommant Ambassadeur en France. Ce Seigneur accepta la commission, & pour s'en acquitter avec plus de splendeur, il vendit une grande partie de ses effets ; & afin qu'on ne se doutât de rien, il envoya quelques-uns de ses principaux domestiques à Paris, pour

lui louer un Hôtel. Il prit ensuite congé du Roi d'Espagne ; mais au lieu de tenir la route de Paris , il prit celle de Lisbonne, où il arriva.

Le Roi d'Espagne assembla son Conseil , dont le résultat fut de faire le procès à l'Amirante dans toute la rigueur qu'un pareil cas pouvoit exiger ; mais ce Seigneur ne s'en embarrassa gueres ; car dans le même-tems qu'il publia une espece de Manifeste pour sa justification, il s'intriguoit de maniere auprès du Roi de Portugal & son Conseil & avec les Ministres de l'Empereur, d'Angleterre & de Hollande, & agit si efficacement avec eux , qu'il vint à bout, non-seulement de faire rompre au Roi de Portugal le Traité qu'il avoit fait avec la France & l'Espagne, mais encore de lui faire conclure une alliance offensive & défensive avec les Alliés , & dont une des principales conditions étoit le mariage de l'Archiduc avec l'Infante de Portugal.

Cette Négociation ne put être assez secrette, pour que le Président Rouillé n'en eut quelque connoissance. Il en donna avis à la Cour ; & en attendant de nouvelles instructions , il témoignoit aux Ministres Portugais, qu'il étoit in-

formé de ce qui se tramoit, & leur en faisoit des plaintes; mais ils lui répondirent toujours avec adresse, & l'assurerent que les Négociations qui se faisoient avec les Alliés, ne rouloient que sur les moyens d'affermir la neutralité que Sa Majesté Portugaise vouloit observer avec toutes les Puissances; & que le Roi leur Maître n'étoit nullement disposé à rompre l'alliance qu'il avoit contractée avec les deux Couronnes.

Cependant je dois présupposer que le Président Rouillé, qui étoit homme d'esprit, ne prenoit pas le change, & qu'il continuoit d'avertir ponctuellement la Cour de ce qui se passoit, & que tout ce que les Ministres lui répondoient n'étoit que dans la vue de gagner du tems, pour mieux lier leur partie avec les Alliés, & achever de prendre de plus justes mesures.

Quoi qu'il en soit, on crut à notre Cour qu'on pourroit encore y remédier, en lui substituant Chateauneuf, dont le caractere étoit plus doux & plus insinuant; & qu'en le chargeant de quelques nouvelles propositions plus avantageuses, elles pourroient être mieux écoutées. Mais on se trom-

pa ; Chateauneuf ne put réussir ; la partie étoit trop bien liée quand il arriva en Portugal, où il ne fit pas un long séjour. Cependant S. M. Portugaise nomma un Ambassadeur Extraordinaire pour la Cour de Vienne, qui lui rapporta la ratification du Traité qui venoit de se faire avec l'Empereur & ses Alliés.

Après cela ce Prince ordonna une augmentation de Troupes, & commanda à ses Sujets de se pourvoir incessamment d'armes, d'équipages & de chevaux, & de se tenir prêts à monter à cheval au premier ordre, prenant d'ailleurs toutes le mesures nécessaires pour soutenir le nouveau parti qu'il venoit d'embrasser.

De son côté, le jeune Roi d'Espagne se trouvoit fort embarrassé ; car il n'avoit encore aucune expérience des affaires, & avoit trouvé son Royaume dans un grand délabrement. Il étoit dénué de troupes, de munitions de guerre & de bouche ; & ses Finances étoient fort dérangées. La fidélité de ses Sujets pouvoit être facilement ébranlée ; & l'Archiduc qui venoit d'être proclamé Roi d'Espagne par l'Empereur son pere, avoit été recon-

nu pour tel par quelque Puissance. Dans une pareille situation, Philippe n'avoit d'autre ressource que dans les secours de la Patrie, & dans les Conseils du Roi son Ayeul. Le Roi d'Espagne ordonna de nouvelles levées dans ses Etats, & le retablissement des anciennes Troupes du Royaume, qui étoient mal équipées & en très-petit nombre. Louis XIV y suppléa d'abord par un secours de vingt & un Bataillons, & de dix-neuf Escadrons, qu'il fit passer en Espagne sous le commandement du Duc de Barwick, qui venoit de prendre Nice sur le Duc de Savoye. Il lui envoya aussi un nombre d'Officiers Généraux, avec de l'Artillerie, quantité de munitions de guerre & de grosses sommes d'argent.

L'Empereur après avoir proclamé l'Archiduc son second fils, Roi d'Espagne, l'avoit fait partir de Vienne pour se rendre en Hollande, où il trouva nombre de Bataillons Hollandois embarqués sous le Général Fagel, & une quantité de Vaisseaux de guerre commandés par l'Amiral Calemberg; qui le passerent en Angleterre, où il arriva au commencement de Décembre 1703. Il débarqua à Portsmouth,

où la Reine l'envoya recevoir & complimenter par les Ducs de Sommerset, Malbouroug & Devonshire, qui le conduisirent à Pettervorth. Là le Prince de Dannemark vint le saluer, & le prendre pour le mener à Windsor, où il eut une entrevue avec la Reine, & où il ne demeura que deux jours. Delà il retourna à Pettervorth, où il resta quelques jours, en attendant que la Flotte Angloise fût en état de mettre à la voile. On y avoit embarqué un Regiment de Cavalerie, un de Dragons, sept d'Infanterie, cinq cens hommes détachés des Gardes Angloises, quantité de selles, de brides, d'armes, de munitions de guerre & de bouche, & beaucoup d'argent. Le Duc de Schomberg commandoit ces Troupes, & l'Amiral Rock, l'Armée Navale Angloise, qui n'étoit encore que de vingt Vaisseaux de guerre. Ils furent, peu de tems après, suivis de plusieurs autres, & de nouvelles Troupes. L'Archiduc avec cette Armée, s'embarqua vers le milieu de Janvier 1704 : mais il fut battu d'une si violente tempête, qu'elle sépara tous ses Vaisseaux, de maniere qu'ils furent contraints de séjourner

quelque tems, pour ſe radouber, & être en état de remettre à la voile ; ce qui arriva à la fin de Février. Le vent & le tems furent ſi favorables, que toute cette Armée fit le trajet en douze jours, & arriva le 7 Mars dans la Riviere de Liſbonne. Auſſitôt l'Archiduc fit notifier ſon arrivée au Roi de Portugal, par le Prince de Lichtenſtein, Grand-Maître de ſa Maiſon. Le Prince Darmſtat & l'Amirante de Caſtille vinrent le ſaluer ; le Roi de Portugal l'envoya complimenter par le Marquis de Maraluc, Grand-Maître du Palais. Deux jours après, il vint lui-même dans un Brigantin magnifique, rendre viſite à ce Prince, & l'enmena dans ſon Palais de Liſbonne, où il le reçut avec les mêmes honneurs qu'on rend aux Têtes Couronnées. Chateauneuf, Ambaſſadeur de France en Portugal, ayant été congédié, revint en France par l'Eſpagne ; & le Chevalier Laack arriva dans la Riviere de Liſbonne, avec le reſte des Vaiſſeaux de guerre, & des Troupes que l'Angleterre & la Hollande s'étoient obligées de fournir au Portugal pour l'ouverture de la Campagne. Elle fut un peu retar-

dée par les disputes qu'il y eut entre le Duc de Schomberg & le Marquis das Minas, Général Portugais, pour le commandement. Il arriva encore, que les Chevaux que le Roi de Portugal avoit promis pour remonter la Cavalerie Angloise, ne se trouverent pas prêts; ce qui causa aussi du retardement, & donna lieu au Roi d'Espagne de se mettre le premier en Campagne, & de faire bien des progrès en Portugal.

Les Troupes Portugaises étant débarquées, furent mises dans des quartiers de rafraichissement; & l'Archiduc, qui étoit resté à Lisbonne, fut conseillé de faire publier, sur les frontieres d'Espagne & de Portugal, un Manifeste ou Déclaration, qui portoit en substance, qu'étant arrivé en Portugal pour délivrer ses bons Sujets les Espagnols, du dur esclavage où ils étoient, depuis l'injuste usurpation du Duc d'Anjou, il promettoit une Amnistie générale à tous ceux qui voudroient se joindre à lui dans trente jours; mais que, si après ce terme, on en trouvoit qui eussent les armes à la main contre lui, ils seroient regardés & traités comme des Rebelles à leur légiti-

me

me Souverain. Comme il ne lui vint pendant ce terme, que très peu de Déserteurs, il le prorogea assez inutilement jusqu'au 25 Juillet.

De son côté, le Roi d'Espagne fit publier une autre Déclaration, par laquelle il prit aussi la qualité de Roi de Portugal, à cause des anciennes prétentions des Espagnols sur cette Couronne. Il défendoit à ses prétendus Sujets Portugais, sous les mêmes peines que l'Archiduc avoit imposées aux Espagnols, de ne reprendre les armes que pour son service, & leur ordonnoit de se joindre à lui. Ces deux Déclarations firent peu d'effet de part & d'autre. Philippe partit de Madrid pour venir sur les frontieres de Portugal, & arriva à Plazensia, où il fut obligé de s'arrêter pour attendre les Troupes de France, dont la marche avoit été retardée par le mauvais temps & les passages difficiles.

Le premier Mai il fit publier un manifeste, par lequel il déclaroit la guerre au Roi de Portugal & à ses Alliés, & partit le même jour de Plazensia, & arriva le cinq à Alcantara, où il trouva les Troupes Françoises & les siennes arrivées. Il les di-

visa en cinq Corps, se mit à la tête du premier, qui étoit environ de 26000 hommes, ayant sous lui le Duc de Barwick, & entra le 7 dans la Province de Beïra. Le Prince de Tserclas qui commandoit le second Corps, marcha du côté d'Albuquerke; le Marquis de Velladarias, avec le troisieme, s'avança sur la Guadiana. Le Marquis de Jeofreville en conduisit un autre du côté d'Almeida, sur la Riviere de Sabugal, avec lequel il entra dans le Pays, & le mit à contribution. Le Duc de Hiard entra dans le Portugal par la frontiere de Gallice.

Les choses ainsi disposées, le Roi d'Espagne se présenta d'abord à Salvaterra, qu'il n'eut pas la peine de faire attaquer, car Dom Diego de Fonseca qui en étoit Gouverneur, se rendit le lendemain Prisonnier de guerre avec sa Garnison, qui étoit seulement de 600 hommes. Le Roi d'Espagne se rendit maître, par lui, ou par ses Lieutenans, de 32 ou 33 Châteaux ou Villes assez mal fortifiées, dont quelques-unes furent pillées, les Garnisons faites prisonnieres de guerre ou prises à discrétion. Toutes ces Garnisons ensemble consistoient en quatre

Bataillons Portugais, huit Anglois, deux Allemands & deux Hollandois, qui avoient été postés par le Général Faget à la tête d'un défilé près de Castel-David, & qui furent enlevés par le Marquis de Touis, Lieutenant-Général. Il y avoit, de plus, dix-huit Compagnies séparées. Enfin, de tous ces postes, il n'y eut que Castel-Branco qui fut pris l'épée à la main. On y trouva beaucoup de munition de guerre & de bouche, les Tentes du Roi de Portugal & de l'Archiduc, quantité de vaisselle d'argent & de meubles, avec trois cens mille écus d'argent comptant; ce qui fit juger que les Portugais avoient eu envie d'en faire une Place d'armes; si cela est, ils devoient l'avoir mieux fortifiée, & y tenir une plus grosse Garnison.

Pontalegre, située au-delà du Tage, entre ce Fleuve & la Guadiana, est une assez grande Ville avec une Citadelle mal fortifiée, & qu'il faut mettre, aussi-bien que Castel-David, dans le nombre des 32 ou 33, dont le Roi se rendit maître. Il y avoit dans Pontalegre deux Bataillons Portugais, deux Anglois, trois Compagnies de Cavalerie commandées par

l'Evêque, & quelque Artillerie. Cette Place n'occupa le Roi d'Espagne que cinq ou six jours; son Canon ne la battit qu'un jour: car il arriva qu'un boulet mit le feu à un Magasin à poudre, & le fit sauter avec quelques Soldats. Le Gouverneur en prit occasion de demander à capituler, ce qui lui fut accordé; & l'Evêque eut permission de se retirer à Lisbonne; mais les Bourgeois payerent cinquante mille écus au Roi d'Espagne.

Après ce Siege, le Marquis de Villadarias, Capitaine Général, eut ordre d'aller assiéger Castel-David, où il y avoit deux Bataillons Portugais, & un Anglois. Cette Place ayant été battue quatre ou cinq jours, la muraille se trouva prête à tomber. Le Gouverneur qui ne vouloit pas attendre la derniere extrémité, fit battre la chamade; & on convint que lui & sa Garnison se rendroient à discrétion; mais le Colonel Anglois n'étant pas content de cette capitulation, cria à ses Soldats de prendre les armes, & se retira dans le Château qui étoit gardé par quelques Portugais qu'ils en chasserent; mais ceux-ci ayant jetté les poudres dans les puits, les avoient

tellement gâtées, que les Anglois après avoir bien disputé, se rendirent le lendemain prisonniers de guerre.

Pendant ce Siege, le Marquis das Minas, Général Portugais, avec un petit Corps de sa Nation, s'étoit venu camper sous Panamayor. Il se posta entre cette Ville & une petite Riviere qu'il mit devant lui, faisant mine de vouloir secourir cette Place; ce qui fut cause que le Roi d'Espagne rassembla beaucoup de Troupes devant Castel-David, pour assurer ce Siege.

On envoya aussi des Détachemens pour se saisir de Montalva, de la Ville & Château de Marvan, où il n'y avoit que deux Compagnies Portugaises, mais qui ne laissoient pas de couper la communication avec Valencia, dont on tiroit presque toute la subsistance de l'Armée. Ces deux Villes se rendirent à la premiere sommation, sans qu'il y eut un seul coup de tiré.

Toutes ces expéditions ne coûterent que deux ou trois cens hommes au Roi d'Espagne, parmi lesquels il y eut quelques bas-Officiers & deux Ingénieurs; mais les grandes chaleurs étant arrivées, il partit de l'Armée le premier Juillet, & s'en retourna à Ma-

drid, après avoir donné ses ordres pour la démolition de ses conquêtes, à l'exception de Salvaterra & de Marvan, & pour l'évacuation de l'Artillerie & des munitions de guerre, qui furent voiturées en Espagne. Le Marquis de Villadarias fut chargé de cette commission.

Le Duc de Barwik mena les Troupes Françoises prendre leurs quartiers de rafraîchissement du côté de Valènzia; & les Espagnols, partie sur la frontiere de Portugal qui regarde l'Espagne, & l'autre, sur celle de ce Royaume qui lui est opposée; mais quelques jours avant que cette disposition pût être exécutée, il se passa une petite action qui ne fut pas favorable aux Espagnols.

Le Marquis das Minas ayant marché vers les frontieres d'Espagne avec son petit corps d'Armée, sur les assurances que l'Amirante avoit données, que si tôt que ces Troupes s'y montreroient, les Grands & les Peuples se souleveroient contre le nouveau Gouvernement, & que presque toute la Cavalerie Espagnole le viendroit joindre; ce Général se rendit maître de Quilvado, situé à quatre lieues de

Ciudad Rodrigo ; & de-là il vint attaquer Mosanto, qu'il prit, à la faveur des habitans. Il n'en fut pas de même du Château, où il y avoit une petite garnison Françoise, qui se défendit si bien, qu'elle donna occasion à une petite action. Dom Pedro Roquillo, que le Roi d'Espagne avoit laissé près de Castel David, avec cinq Bataillons & environ quinze Escadrons, eut envie de secourir cette garnison. Il manda au Marquis de Risbourg de le venir joindre de Idon-Hanvra, avec environ deux mille hommes qui étoient à ses ordres ; mais, par un contre-tems qui survint, le Marquis ne le put à point nommé. Cependant le Général Portugais rassembla toutes ses troupes & marcha à lui. Sur cette nouvelle, M. de Jeofreville, Maréchal de Camp, alla le reconnoître avec de la Cavalerie, & le trouva à une demi-lieue de-là. S'étant mis en état de le charger, il fit ouvrir sa ligne de Cavalerie à droite & à gauche, & fit occuper cet intervalle par seize bons Bataillons, qui s'étoient tenus cachés derriere cette ligne. Alors les Portugais firent un mouvement en avant ; les Espagnols se retirerent vers un défilé, qu'ils ne purent

passer avec assez d'ordre & de diligence pour n'être point chargés à leur arriere-garde ; elle fut mise un peu en désordre. Les Espagnols y perdirent environ trois cens hommes ; &, pour surcroît de malheur, il arriva que les cinq Bataillons qui étoient restés au Camp, eurent nouvelle que toute leur Cavalerie avoit été défaite. Ils se débanderent sur ce faux avis ; & la Cavalerie Espagnole ne trouvant plus d'Infanterie au Camp, fut obligée de passer outre. Il y a grande apparence qu'elle n'en auroit pas été quitte à si bon marché, si les Portugais avoient eu avis de ce qui venoit d'arriver, & eussent passé promptement le défilé pour suivre les Espagnols. Après cette action, les Portugais allerent prendre des quartiers de rafraîchissement ; où ils ne resterent pas long tems.

Du côté de Barcelonne, le Prince de Hesse d'Armstat, qui avoit été Viceroi de Catalogne pour Philippe IV pendant la précédente guerre ; qui avoit défendu cette premiere Place avec beaucoup de valeur & de réputation, & qui la connoissoit parfaitement, & même y avoit conservé de fortes intelligences, fut averti qu'il n'y avoit pour

toute garnison que treize cens hommes de pied & cent cinquante chevaux. Il concerta avec quelques-uns des principaux habitans, que lorsqu'il paroîtroit devant cette Place, ils feroient soulever le Peuple, qui est nombreux dans cette grande ville, & qu'on lui livreroit une porte. Cette partie étant liée, l'Amiral Roock alla croiser avec une forte Escadre, & prit deux gallions & un vaisseau Espagnol qui venoit de Saint-Sebastien, chargé de munitions de guerre. Il revint avec sa prise dans la riviere de Lisbonne, où il trouva l'Amiral Lack, arrivé avec le reste des vaisseaux & des troupes que les Anglois & les Hollandois s'étoient obligés de fournir à l'Archiduc. Aussitôt le Prince d'Armstat s'embarqua sur cette Flotte avec deux ou trois mille hommes de troupes réglées; & toute cette Armée mit à la voile & prit la route de Barcelonne. Il arriva devant cette Place le 27 Mai, & envoya aussitôt au Viceroi plusieurs lettres, tant pour lui, que pour quelques-uns des principaux Magistrats. Elles furent remises à un des Secretaires de l'Empereur, qu'on débarqua dans une chaloupe. Par ces lettres, on prioit le Gou-

verneur de lui donner audience, le Conseil assemblé, pour traiter au nom de Sa Majesté Impériale, à ce qu'il disoit, d'affaires importantes au bien public; ce qui fut refusé, comme de raison.

Dès que le Secretaire fut de retour, le Prince d'Armstat fit débarquer quatre mille hommes, tant de troupes réglées, que de la marine, & fit sommer le Viceroi de rendre la Place. Sur son refus, il la fit bombarder, seulement une ou deux heures, espérant de ses intelligences, que ce tems seroit suffisant pour y exciter la sédition qu'il se promettoit; mais il arriva que le Viceroi, soupçonnant, ou ayant avis de la conspiration, fit arrêter un des principaux complices, qui en accusa plusieurs autres, que l'on arrêta pareillement; & tout demeura tranquille, par les sages précautions du Gouverneur. Cependant le Prince d'Armstat fit continuer le bombardement la nuit, avec peu de succès; & voyant que rien ne branloit dans la ville, & ayant appris que ses Correspondans avoient été arrêtés & découverts, il retira son attirail & ses troupes, les fit rembarquer, & remit à la voile pour l'exécu-

tion d'un autre dessein qui lui réussit mieux.

Une partie de cette Armée resta sur les Côtes de Catalogne, & l'autre vint se présenter devant Gibraltar, où, par une négligence qu'on ne peut excuser, il n'y avoit que cent hommes de garnison; & les fortifications étoient depuis long-tems en mauvais état. Le Prince d'Armstat fit sommer celui qui y commandoit de se rendre; &, sur son refus, la Place fut cruellement bombardée & canonnée par toute l'Armée navale, qui pouvoit en approcher de fort près; & le Prince fit débarquer son monde à la faveur de cette rude canonnade.

Il s'empara d'abord de la basse-Ville & de quelques ouvrages extérieurs du Château, sur lesquels on établit des Batteries, qui firent bréche. Le Commandant ayant eu peur d'être pris d'assaut, fit battre la chamade, & se rendit le quatrieme jour de l'attaque.

Les Anglois y mirent d'abord deux mille hommes de leur Nation en garnison, & y débarquerent quantité d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche; & sur les nouvelles qu'ils eurent que le Comte de Toulouse étoit

à Toulon, sur le point de mettre à la voile avec quarante-huit vaisseaux de ligne, douze frégates, vingt-trois galeres & sept brûlots, toute la Flotte Angloise & Hollandoise forte de soixante gros vaisseaux de guerre & de quelques frégates & galiotes à bombes, partit de devant Gibraltar & tira du côté de Veloz Malaga. Je parlerai bientôt de ce qui se passa entre ces deux Armées; mais il est à propos de rapporter auparavant ce qui concerne celles de terre, que j'ai laissées dans leurs quartiers de rafraîchissement. Les Troupes Portugaises, celles d'Angleterre & de Hollande n'y resterent gueres.

Elles vouloient tenir les Troupes Espagnoles en échec, pour favoriser leur entreprise sur Gibraltar; & pour cet effet, elles leverent leurs quartiers. Le Marquis das Minas ayant assemblé vingt-cinq Bataillons & autant d'Escadrons, avec lesquels il s'avança vers la frontiere d'Espagne, le Duc de Barwick, qui en eut avis, réunit ses troupes avec toute la diligence possible, & vint se poster vers Elbidou. Les affaires resterent en cet état jusqu'à la prise de Gibraltar.

Quand la nouvelle en fut arrivée,

le Roi de Portugal & l'Archiduc, voulant profiter de la consternation où les Espagnols devoient être, se mirent en campagne à la tête de leurs troupes, composées de vingt-cinq mille hommes bien comptés, & les rassemblerent à Almeida, petite ville de Portugal, où ils tinrent conseil sur les opérations de cette Armée. Il y fut agité s'ils feroient quelque siége, ou bien s'ils marcheroient droit au Duc de Barwick, qui étoit aux environs de Ciudad Rodrigo, avec la principale Armée Espagnole, qu'il commandoit, & qui étoit forte de dix-huit à vingt mille hommes. L'Amirante de Castille, qui assista au Conseil, fut d'avis de marcher à lui, sur la fausse persuasion où il étoit toujours, que toute la Cavalerie Espagnole passeroit du côté de l'Archiduc dès que les deux Armées seroient proche l'une de l'autre. Son avis fut suivi ; l'Archiduc, par préliminaire, fit imprimer & publier de nouvelles déclarations dont il étoit muni, & marcha droit à l'Armée Espagnole, qu'il trouva campée vers Ciudad Rodrigo, le long de la riviere d'Agueda, que le Duc de Barwick avoit bordée de troupes & d'artillerie, pour leur en dé-

fendre le passage. L'Armée Portugaise occupa l'autre bord. Dans cette situation, l'Amirante envoya plusieurs Trompettes à ses prétendus amis de l'Armée du Duc de Barwick, avec des dépêches, par lesquelles il les invitoit de venir prendre le parti de l'Archiduc, & de lui amener les troupes qui étoient à leurs ordres. Les Trompettes furent renvoyés, sans que personne voulût recevoir ou ouvrir les paquets. Les deux Armées se tinrent en présence plusieurs jours, & se canonnerent les deux derniers. Le Roi de Portugal & l'Archiduc firent tenir un Conseil de guerre, dans lequel il fut résolu que leurs troupes reprendroient le chemin du Portugal, puisqu'elles ne pouvoient passer la riviere devant celles d'Espagne. Ainsi cette Armée se mit en marche le 9 Octobre, pour se retirer du côté d'Astaïros. Le Duc de Barwick la suivit à dessein d'attaquer l'arriere-garde; mais elle marcha avec tant de précaution, qu'il jugea que la chose n'étoit pas possible avec apparence de succès.

Les premiers jours de Novembre, le Roi de Portugal s'en retourna à Lisbonne avec l'Archiduc; & leur Armée alla

prendre ses quartiers d'hiver, les Portugais à Almeïda & autres Places voisines; les Anglois & les Hollandois, à Porto Viano & aux environs. Le Roi d'Angleterre rappella le Duc de Schomberg, qui n'avoit jamais pû se concilier avec les Généraux Portugais, & envoya à sa place Ruvigny, Réfugié François, autrement Milord Galloway, qui amena avec lui de nouveaux secours. Le Duc de Barwick envoya les troupes qu'il commandoit, en quartier d'hiver le long du Tage & du Duero jusqu'aux montagnes, & demanda à revenir en France. Le Maréchal de Tessé le remplaça, & fut fait Grand d'Espagne & Vicaire Général de toutes les Troupes Espagnoles.

Gibraltar étant de la derniere importance, le Roi d'Espagne résolut de le faire assiéger, pour en chasser les Anglois. Il donna cette pénible commission au Marquis de Villadarias, qui y marcha avec douze à quinze mille hommes & l'attirail nécessaire. Cette Place est située à l'entrée du Détroit, sur un Rocher escarpé qui s'avance à une demi-lieue dans la mer. Le Prince d'Armstat y étoit avec deux mille Anglois; & il ne lui manquoit rien de

toutes les choses nécessaires à une bonne défense. Depuis qu'il avoit pris cette Place, il avoit fait tirer un fossé profond dans la langue de terre qui y conduit, & élever plusieurs Redoutes bien garnies de canon. Pour parvenir à cette langue de terre, on n'y pouvoit monter que par une espece de sentier très roide & très difficile ; & à moins d'avoir une Armée Navale très supérieure, on ne pouvoit l'attaquer du côté de la mer, qui étoit le plus accessible, ni empêcher qu'on n'y jettât tous les secours nécessaires. Ces difficultés bien considérées, on jugea qu'elles ne pouvoient se lever totalement qu'en battant l'Armée Navale des Ennemis. M. le Comte de Toulouse s'étoit mis en mer dès le 16 Mai, avec vingt-trois vaisseaux de guerre qu'il avoit pris à Brest, & avoit heureusement passé le Détroit pour se joindre à ceux qu'on avoit armés à Toulon.

Ce Prince poursuivant sa navigation, fut averti, à la hauteur de Minorque, qu'on voyoit fort au loin quatre vaisseaux ; & le lendemain, à la pointe du jour, on apperçut l'Armée Ennemie, environ à trois lieues de celle de France & sous le vent, qui

faisoit les manœuvres nécessaires pour approcher. Quoiqu'elle fût bien plus nombreuse que la nôtre, on ne laissa pas de se disposer au combat. Mais le Comte de Toulouse ordonna qu'on se servît du peu de vent qui s'élevoit de tems en tems, pour faire route sur Toulon, afin de profiter, en cas de combat, de l'avantage qu'il y auroit de le donner sur les Côtes de France. Les Ennemis le suivirent quelques jours en cet état; & on commença à les perdre de vue le 10 Juin. On poursuivit la route sur Toulon, où l'on arriva & où l'on joignit les vaisseaux & les galeres qu'on y avoit armés.

Le Prince remit à la voile avec toute l'Armée; & arrivant devant Barcelone le 10 d'Août, il rassura toute la Catalogne. Ce fut-là qu'il apprit que l'Amiral Schowel étoit rentré dans la Méditerrannée avec l'Escadre qui avoit servi à la prise de Gilbraltar, & avoit joint l'Armée principale qui se tenoit à la hauteur de Velez-Malaga. L'ordre fut aussi-tôt donné d'appareiller; on vogua sur les Ennemis; & on arriva le 22 Août devant Velez-Malaga d'où le Prince envoya quelques Fregates à la découverte. Elles rapporterent

que les Ennemis se mettoient en bataille. Le Comte de Toulouse se mit aussi en ligne, & s'avança sur eux. L'Amiral Schowel s'étant peut-être un peu trop avancé avec l'Avant-Garde, en laissant un espace considérable entre lui & son Corps de Bataille, le Comte de Toulouse prit le parti de retenir le vent en forçant de voiles avec son Corps de Bataille, espérant que si le calme venoit, il se feroit remarquer par ses Galeres. Il y a apparence que cette entreprise auroit réussi, si elle eût pu s'exécuter; mais l'Amiral Schowel s'en étant apperçu, retint aussi le vent; & l'Amiral Boock qui avoit le vent, & en prévit la conséquence, fit le signal du combat.

Les deux Avant-Gardes le commencerent sur les dix heures du matin; & l'on fit feu généralement par toutes les Lignes. Ce combat fut fort vif jusques sur les trois heures, & se continua en se ralentissant jusques vers les sept heures du soir, que les Ennemis commencerent la retraite; on n'en vint point à l'abordage de part ni d'autre; il n'y eut aucun Vaisseau de pris; mais seulement plusieurs furent embrasés par le feu des Bombes, & obli-

gés de se retirer du combat pour tâcher de l'éteindre. D'autres furent démâtés & maltraités du Canon ; car la canonade fut très-vive ; & le seul avantage visible qu'eut le Comte de Toulouse, fut que les Ennemis se retirerent devant lui, seulement à la portée du Canon, avec les fanaux allumés aux Amiraux, & que ce Prince, qui avoit le vent contraire, fit tenir les siens allumés à tous ses Vaisseaux.

Les deux Armées se tinrent en cette situation pendant la nuit, à une lieue environ, l'une de l'autre; & le lendemain matin, le vent ayant changé, elles reformerent leurs lignes, que les courans, le calme & la nuit avoient dérangées. Dans cette situation, on courut à la Côte d'Espagne de part & d'autre, chacun ayant besoin de se remettre. Ce fut-là l'occupation de cette journée ; & les Ennemis s'éloignerent insensiblement, & se trouverent à trois lieues. Alors ils mirent le Cap à la Côte de Barbarie ; & l'Armée de France continua la bordée à celle d'Espagne, jusqu'à minuit, qu'elle revira à celle de Barbarie, pour rejoindre les Vaisseaux désemparés qui

n'avoient pu la ſuivre, & ſe maintenir au vent de l'Armée Ennemie ; tellement que les Armées ſe virent le lendemain aſſez près l'une de l'autre. Le vent étant venu à l'Eſt, les Ennemis ſe trouverent environ à quatre lieues de celle de France, & eurent une belle occaſion de recommencer le combat s'ils en avoient eu envie ; mais ils ſe contenterent de la cotoyer de loin tout le jour, en profitant du vent pour s'en éloigner davantage ; ce qui donna à juger qu'ils avoient beaucoup ſouffert au combat précédent. La nuit & les vents étant toujours à l'Eſt, le Comte de Toulouſe continua ſa bordée, tirant à la Côte d'Eſpagne où il vouloit mener les Galeres qui étoient dans un parage très-dangereux pour elles ; & il s'éleva de la Côte de Barbarie, dont il s'étoit trouvé trop près, entraîné par les courans qui portoient à terre. Les Ennemis en profiterent pour gagner le Détroit ; & il n'en eut plus aucune nouvelle : ainſi il demeura maître du champ de bataille ; & c'eſt à quoi ſe réduiſit tout l'avantage du combat Il ordonna qu'on fît proue pour revenir à Malaga où la Flotte arriva le 27 au matin ; & où l'on fit ai-

guade en attendant des nouvelles des Ennemis. En ce combat, la perte des hommes fut à peu près égale ; mais il en couta à la France le Bailly de Lorraine & le Comte Derlingue, Lieutenants Généraux, & plusieurs autres braves & excellents Officiers. J'avouerai que n'étant pas homme de mer, j'ai été obligé de copier, presque mot à mot, la relation de ce combat qui m'est tombée entre les mains, afin de ne pas défigurer mon recit par des termes impropres. Cette action finie, l'Amiral Rook jetta encore quelques troupes de Marine & autres secours qu'il estima nécessaires dans Gibraltar ; puis voyant que la saison étoit fort avancée, & que ses vivres étoient presque tous consommés, il ramena son Armée dans les Ports de Portugal.

Le Comte de Toulouse ayant appris que le Roi d'Espagne persistoit toujours dans le dessein de faire assiéger Gibraltar, & qu'il avoit déja une petite Armée devant cette Place, fit un Détachement de dix Vaisseaux de ligne & de neuf Frégates bien pourvues de vivres, & chargées de six Bataillons de Marine, d'Artillerie & de munitions de guerre & de bouche,

avec des Officiers d'Artillerie & des Ingénieurs qu'il débarqua pour être employés à ce Siége : ainsi Gibraltar fut bloqué par mer en même tems, & investi par terre. Quelques jours après, Pointis, Lieutenant-Général de Marine, qui commandoit l'Escadre Françoise, la mena dans le Port de Cadix pour faire rafraîchir les Equipages, n'ayant laissé que cinq Frégates dans la Baye de Gibraltar, & revint au Siége, où la tranchée avoit été ouverte le 22. Les Batteries qui avoient été établies, tiroient avec succès, & firent des breches considérables au corps de la Place, dont on s'étoit fort approché. On auroit pu y donner un assaut, & l'emporter, si on avoit pris des mesures plus justes; car le Marquis de Villadarias avec Pointis, ayant remarqué hors des attaques, un sentier très-difficile, pour monter de l'autre côté du rocher où le Château est situé, y fit grimper, de nuit, cinq cens hommes choisis, commandés par Bucaro, Colonel Espagnol, soutenus de trois mille hommes, à dessein de surprendre les Ennemis au point du jour. Ils l'exécuterent effectivement; mais la poudre vint à leur manquer, faute de s'être

assez précautionnés. Ils s'en demandoient de main en main avec de grandes clameurs ; ce qui étant entendu par les Anglois, ceux ci reprirent courage, & revinrent beaucoup plus nombreux à la charge sur les Espagnols, dont ils firent un grand carnage, & qu'ils chasserent totalement du Plateau. Tout le monde étoit persuadé que si M. de Villadarias avoit fait monter à l'assaut en même tems, du côté de son attaque, où les breches étoient accessibles & très-praticables, il auroit emporté la Place de part & d'autre, au moyen de la grande diversion que les Anglois auroient été obligés de faire ; car la garnison n'étoit plus forte, se trouvant considérablement diminuée depuis le commencement du siége, par la quantité de gens qui avoient été tués ou blessés, & ceux qui étoient tombés malades. On peut bien croire que le Prince d'Armstat n'avoit pas manqué d'informer la Cour de Portugal de toutes ces choses ; ainsi le Chevalier Laack fut commandé pour mettre à la voile avec douze gros Vaisseaux Anglois & quatre Portugais. Il arriva le 9 Novembre dans la Baie de Gibraltar, où j'ai dit que Pointis tenoit seu-

lement cinq Frégates, après avoir envoyé ses Vaisseaux à Cadix, où l'on craignoit même que les Ennemis n'eussent quelques intelligences. Aussi-tôt que les cinq Frégates apperçurent l'Escadre Ennemie, elles voulurent appareiller pour se sauver dans la Méditerranée; mais les vents étant formés au Sud-Ouest, elles ne purent doubler le Cap de Notre-Dame d'Europe; il n'y eut qu'une de ces Frégates qui doubla; elle fut aussi-tôt jointe par un gros Vaisseau Ennemi, contre lequel cette Frégate combattit pendant du tems avec beaucoup de valeur, malgré l'inégalité; mais à la fin elle fut prise. Les autres Frégates voyant qu'elles ne pouvoient échapper, prirent le parti de venir échouer à terre, où elles se brûlerent, après avoir sauvé les Equipages.

Le Vice Amiral Laack n'ayant plus d'opposition, s'approcha de Gibraltar, & fit entrer dans la Place quelques munitions de guerre & de bouche, des Ingénieurs & quelques soldats de Marine; après cela, il forma une ligne de ses Vaisseaux, & fit canonner rudement le Camp des Espagnols; ce qui obligea M. de Villadarias de le mettre plus

plus à couvert. Celui-ci ayant établi des batteries de canon & de mortiers, qui voyoient la Baie, fit tant de feu, qu'il contraignit Laack de séparer ses Vaisseaux, & de les mettre hors de portée.

Cependant le siége continuoit avec beaucoup de vigueur de part & d'autre; & les succès étoient alternatifs. Pointis envoya à Cadix pour faire préparer son Escadre à se remettre en mer; & il y arriva lui-même le 26 Novembre, accompagné du Comte de Villars, Chef d'Escadre, dans le dessein d'aller chasser l'Escadre Angloise de devant Gibraltar. Il partit de Cadix avec une Flotte de treize Vaisseaux, depuis cinquante canons jusqu'à quatre-vingt-quatorze, quatre Gallions, depuis cinquante-deux jusqu'à soixante canons; deux Frégates & quatre Brulots, & alla mouiller, le 9 Décembre, à la grande Rade de la Rotha, à trois lieues de Cadix. Il appareilla le lendemain, & alla le 11 par le travers du Détroit, à cinq lieues de distance, malgré les vents d'Est qui lui en défendoient l'entrée, & louvoya continuellement, en attendant un vent du Sud-Ouest pour pouvoir entrer. Il ne fit point d'autre ma-

nœuvre jusqu'au 16, qu'on lui vint dire que la Garde Angloise, qui étoit dans le Détroit, avoit fait le signal de reconnoissance, & que sur-le-champ Laack avoit appareillé pour venir à lui. Comme le vent étoit foible, les Ennemis furent obligés de se faire remorquer par leurs chaloupes & par leurs canots; & lorsqu'ils furent dans le Détroit, les courants les entraînerent dans la Méditerranée.

Le lendemain, Pointis apperçut vingt-cinq voiles qui venoient à l'Ouest, & tâchoient de s'approcher de lui; c'étoit le Vice-Amiral Wertone qui, avec plusieurs Vaisseaux de guerre, convoyoit un Bataillon des Gardes Angloises, deux Irlandois, deux Portugais, avec des munitions de guerre & de bouche, qu'il avoit ordre d'introduire dans Gibraltar. Pointis fit tout ce qu'il put pour approcher de ces Vaisseaux à la faveur du vent d'Est, qu'il eut d'abord; mais le vent venant à calmer tout plat, il ne put arriver sur les Ennemis, qui l'attendoient tranquillement, étant trompés par les apparences du Pavillon. Ce calme leur donna moyen d'envoyer leurs chaloupes reconnoître de près, & les sauva.

La nuit du 17 au 18 les Equipages furent toujours ſous les armes : il faiſoit alors un petit vent variable d'Eſt au Sud ; & malgré l'obſcurité, Pointis ne laiſſa pas de remarquer quatre ou cinq Vaiſſeaux, qui tâchoient de gagner le Détroit entre la terre & lui. Il envoya auſſi-tôt quelques Vaiſſeaux de ſon Eſcadre revirer deſſus. Ils les joignirent & en prirent trois, ſur leſquels on trouva quelques Officiers avec quatre cens Soldats, quelques munitions, avec d'autres proviſions ; les deux autres s'échapperent & s'en retournerent à Liſbonne.

Après cela M. de Pointis voulut gagner le Cap de Straſagar, pour aller au Détroit; il faut préſumer qu'il ne le put à cauſe du vent ; & il fut obligé de relâcher à Cadix, d'où il remit à la voile le 20 pour faire encore route ſur le Détroit. Ayant appris qu'il étoit paſſé & débarqué, il revint à la grande rade de Cadix & rentra dans le Pontal, laiſſant les Ennemis tranquilles devant Gibraltar, & la Place bien rafraîchie & bien munie. Peu de tems après la Flotte Angloiſe retourna dans la Riviere de Liſbonne, où elle ſe rafraîchit & ſe radouba, pour ſe tenir en état de

ſe remettre à la voile de nouveau au premier beſoin.

Le Roi d'Eſpagne étant perſuadé de l'importance de réduire Gibraltar, ordonna la continuation du Siége, quoique ſon Armée fût aſſez diminuée par la mortalité, les fatigues, les maladies, & la ſaiſon avancée. Les Aſſiégeans redoublerent leurs travaux & leur feu. M. de Villadarias pourſuivoit ſes attaques le plus vivement qu'il lui étoit poſſible, ſans beaucoup d'eſpérance de réduire la Place, tant qu'elle auroit la facilité de recevoir, par la mer, de tems en tems, les rafraîchiſſemens & les ſecours dont ils avoient beſoin.

Il y eut pluſieurs attaques d'ouvrages & de ſorties de la part de l'Ennemi; & comme cette entrepriſe dégénéroit en de grandes longueurs, qui impatientoient fort le Roi d'Eſpagne, il envoya le Maréchal de Teſſé ſur les lieux pour reconnoître l'état du Siége, & ſur ſon rapport, prendre les meſures qui ſeroient jugées les meilleures.

Le Maréchal ſe rendit au Camp devant Gibraltar; ce qui ne plut pas au Marquis de Villadarias, & n'avança pas les affaires; car ce Général en fit des plaintes, & voulut ſe retirer; mais,

afin de l'appaiser, le Roi d'Espagne lui écrivit dans les termes les plus honêtes. Sa Lettre engagea le Marquis de rester à l'Armée ; & soit vérité ou politesse, le Maréchal manda au Roi d'Espagne, après avoir visité les travaux & pris connoissance de toutes choses, qu'il avoit trouvé tout en bon état, & qu'il ne désesperoit pas que la Place ne pût être prise, pourvû que Pointis, qui étoit à Cadix avec son Escadre, pût remettre en mer, & venir dans la baye de Gibraltar, & empêcher que les Ennemis ne fissent entrer de nouveaux secours dans la Place. Sur cet exposé, le Roi d'Espagne envoya ordre à Pointis de faire travailler en diligence à remettre son Escadre en état de tenir la mer. Il obéit à cet ordre ; mais comme il falloit plusieurs jours pour cet équipement, il crut devoir se servir de ce tems-là pour se rendre en poste à la Cour de Madrid, & y représenter le danger évident où l'on alloit mettre son Escadre. Il étoit notoire que les Ennemis avoient, dans la Riviere de Lisbonne, plus de trente gros vaisseaux deguerre armés & prêts à voguer sur les premieres nouvelles qui leur arriveroient, & qu'ils ne manqueroient pas

de le venir brûler ou attaquer, avec tant d'inégalité, dans la Baye de Gibraltar, où il n'y avoit aucun abri pour se mettre à couvert. Il lui paroissoit beaucoup plus avantageux pour l'Espagne, qu'il restât à Cadix en attendant un renfort de Toulon, & que, cependant il croiseroit à l'embouchure du Détroit pour inquiéter les vaisseaux Ennemis qui pouvoient venir de Lisbonne à Gibraltar. Cette représentation fut absolument inutile ; Pointis fut renvoyé à Cadix, d'où il sortit le 12 Mars 1705, avec son Escadre composée de 13 vaisseaux de guerre, accompagné de plusieurs Bâtimens chargés de munitions & de rafraîchissemens, qui furent débarqués pour l'Armée Espagnole.

On ne tarda guere d'être averti à Lisbonne de ce qui se passoit du côté de Gibraltar. Le Chevalier Laack mit incontinent à la voile avec trente cinq vaisseaux de guerre, depuis cinquante-six canons, jusqu'à quatre-vingt-quatre, quelques Brulots & Galiotes à bombes, & d'autres Bâtimens chargés des choses nécessaires pour la Place. Cette Flotte eut même un tèms si favorable, qu'elle ne mit que trois jours &

demi à faire le trajet depuis Lisbonne jusqu'à la Baye, où elle ne trouva heureusement, que cinq vaisseaux de Pointis qui étoient à l'ancre, sous le Cap de Carnero, les autres en ayant été séparés le 18 par un gros tems. Dès que Pointis apperçut la Flotte Ennemie, il fit couper les cables, afin de tâcher de prendre le large; mais il fut bientôt poursuivi & atteint par les vaisseaux Ennemis, qui l'investirent. Pointis se battit pendant trois ou quatre heures; il y eut même quelques-uns de ses vaisseaux qui repousserent l'abordage jusqu'à trois fois, & qui, à la fin, ne purent s'empêcher d'être pris. Celui que Pointis montoit & celui de Laurier se firent plus respecter, parcequ'ils avoient plus de canons & d'équipages; & pour éviter d'être pris, ils aimerent mieux se faire jour à travers l'Armée Ennemie, & venir échouer à la Côte: ce qui leur réussit contre toute apparence; alors ils firent brûler leurs vaisseaux, après en avoir sauvé l'équipage. Pour ce qui est des autres huit vaisseaux de l'Escadre Françoise, qui avoient été séparés par le gros tems, il en arriva six à Toulon; & les deux autres furent emportés par les vents, sur

les Côtes d'Afrique, & revinrent à Cadix.

Cette expédition finie, le Chevalier Laack fut battu d'une grosse tempête, à laquelle ayant résisté, il rallia ses vaisseaux dans la baye de Gibraltar, & fit débarquer quinze cens hommes qu'il laissa au Prince d'Armstat, avec beaucoup de munitions de guerre & de bouche, & autres rafraîchissemens. Il retira de la Place tous les Malades & Blessés qu'il envoya à Lisbonne, & prit aussi la même route le 18 Avril, pour y attendre la grande Flotte d'Angleterre qui devoit y arriver dans peu de tems.

Il est à croire que le Maréchal de Tessé ne manqua pas de remontrer à la Cour de Madrid l'impossibilité de prendre Gibraltar, tant qu'on n'auroit pas une Armée Navale suffisante pour empêcher les secours & les rafraîchissemens qui arrivoient tous les jours dans cette Place, & qu'il n'oublia pas de lui représenter qu'il étoit plus que tems de lever le Siége pour sauver le reste de l'Armée.

Ces avis n'eurent pourtant leur effet qu'en partie; car le Conseil d'Espagne consentit seulement que le Siége

fût converti en blocus, ce qui achevà de ruiner le peu de troupes qui avoit résisté aux maladies & à la désertion, & qui n'avoit pas péri durant le Siége. Ce fut une grande faute de prudence; car cette Armée qui ne put se rétablir à tems, manqua la Campagne suivante, & donna beau jeu à l'Archiduc & à ses Alliés, comme on le verra en son lieu.

Mes Lecteurs s'appercevront sans doute, que malgré l'ordre que je me suis proposé dans cet Ouvrage, de rapporter seulement les faits qui se sont passés dans les différens endroits, pendant le cours de chaque année, la narration du Siége de Gibraltar commencé en 1704, m'a emporté jusques dans le mois d'Avril 1705, qu'il fut levé; mais j'ai cru plus à propos de donner tout de suite la relation de ce Siége. C'est ce qui m'arrivera peut-être encore dans d'autres occasions.

Voyons à présent ce qui se passa en Italie pendant la Campagne de 1704.

Les forces des deux Couronnes commandées par M. de Vendôme, en qualité de Généralissime, furent si bien recrutées, & si supérieures à celles de l'Empereur & du Duc de Savoie, qu'il

se trouva en situation d'en donner une bonne partie au Grand Prieur son frere, pour s'opposer aux Impériaux sur le Bas-Pô, & sur la Sechia. Il en eut encore plus qu'il ne lui en falloit pour être maître de la Campagne en Piedmont, & reduire le Duc de Savoie dans la dure nécessité de jetter la meilleure partie de ses troupes dans les différentes Places de son Etat, presque toutes également menacées de Siége, & de rester avec l'autre à l'appui de Verrue, dont il fit son attention principale. Cette Place couvroit Turin, la Capitale de son Etat; ainsi il abandonna presque toutes les autres à leurs propres forces, après les avoir bien munies chacune selon ses besoins.

Les premiers jours de Mai, M. de Vendôme fit faire trois Ponts sur le Pô, & le fit incontinent passer à son Armée, qui se trouva forte alors de quarante-deux Bataillons, de soixante & quinze Escadrons, avec un équipage d'Artillerie de Campagne proportionné. Il s'avança sur M. de Savoie, qui étoit posté du côté de Verceil avec un petit corps d'Armée fort inférieur; ce qui l'obligea aussi-tôt à décamper de nuit pour se retirer du côté

de Trin, d'où il partit encore le lendemain dès le point du jour, dirigeant sa marche sur Crescentin, pour soutenir Verrue qui est vis-à-vis. M. de Vendôme suivit ce Prince, dans le dessein de faire attaquer son arriere-garde où il avoit ordonné deux cens chevaux, deux Regimens de Dragons & huit Compagnies de Grenadiers, le tout commandé par Vaubonne, Officier Général de l'Empereur, qui avoit posté derriere-lui, dans le Village de Treno, quelque Infanterie pour le soutenir.

Une partie de cette arriere-garde avoit déja passé un défilé, quand l'autre fut atteinte & chargée par quatre cens Chevaux commandés par la Bretonniere qui étoit soutenu par deux Regimens de Dragons François. Vaubonne plia & fut poussé jusqu'au village de Treno, où j'ai dit qu'il avoit posté de l'Infanterie. Il se rallia sous son feu, se remit en bataille & vint charger à son tour la Bretonniere, qui fut obligé de se replier sur les deux Regimens de Dragons qui avoient ordre de le soutenir. Ils s'y rallia, rechargea Vaubonne & le fit plier. Vaubonne fut fait prisonnier; mais sa Cavalerie & ses

Dragons se retirerent en assez bon ordre, & vinrent encore se rallier sous le feu de leur Infanterie de Treno, & se remettre en bataille sur le bord du Village. Les affaires étoient en cet état lorsque M. de Vendôme arriva avec les Carabiniers, plusieurs Brigades de Cavalerie & de Dragons. Il alla reconnoître le village, & le fit attaquer, la Bayonnette au bout du Fusil, par deux Brigades de Dragons, qui mirent pied à terre. La Cavalerie Ennemie se retira derriere le Village, où les Dragons entrerent & essuyerent une rude décharge de cette Infanterie, avant qu'elle commençât sa retraite. Cette décharge tua & blessa quelques Officiers & plusieurs Dragons; les Ennemis perdirent aussi du monde & deux Etendarts. On les poussa jusqu'au village de Ramassano, où le Duc de Savoie, qui vint à cette action, avoit jetté beaucoup de Grenadiers; ce qui fit cesser cette affaire, M. de Vendôme n'ayant pas jugé à propos de la pousser plus avant. Il ramena ses troupes contre Trin, où il avoit fait marquer son Camp; il en partit le lendemain dès le matin avec l'Armée pour s'avancer vers Crescentin, dans l'espérance

qu'il avoit que les ennemis abandonneroient ce poste pour passer la Doria. Comme ses Partis lui rapporterent qu'ils n'en avoient rien fait, & qu'au contraire, ils se retranchoient fortement, ayant appuyé leur gauche à la Doria, & leur droite à Crescentin, il se contenta de camper à une lieue de leur Camp, qu'il alla reconnoître le lendemain avec cinq cens Grenadiers & deux mille Chevaux.

Pendant ces mouvemens, le Duc de Savoie avoit été obligé de retirer presque toutes les troupes qu'il avoit encore en Savoie, pour venir fortifier son Armée de Piedmont. Ainsi le Duc de la Feuillade, qui commandoit en Dauphiné, ne trouvant plus cet obstacle pour l'exécution des ordres de M. de Vendôme, auquel il étoit subordonné, fit entrer Coas, Maréchal de Camp, en Savoie avec quelques troupes, qu'il suivit bientôt avec le reste des siennes, & quelques autres qui lui vinrent du Languedoc. Avec cette Armée, qui en total, fut composée de vingt-quatre Bataillons & de quatre Regimens de Dragons, & la grosse Artillerie nécessaire, il passa les Alpes & vint assiéger Suze, située à dix lieues

de Turin. La Ville n'étoit point fortifiée; mais il y avoit sur une hauteur, qui en est tout proche, un petit Château qui lui servoit de Citadelle, & battoit sur une vallée où passe la Doria. Ce Château ne pouvoit contenir que peu de monde, ni par conséquent, faire une longue défense. De l'autre côté de la Ville, dans un terrein presque uni, il y avoit une redoute assez bonne, où commençoit un retranchement spacieux, qui se terminoit sur une Montagne, qu'on appelle la Brunette, où il y en avoit d'autres fort bonnes, qui flanquoient toute la partie qui est au-dessous.

Le Duc de la Feuillade, en arrivant devant Suze, s'empara de toutes les hauteurs voisines de la Ville & du Château, & des autres postes avantageux; de façon qu'elle se trouva tout à fait resserrée, & se rendit au premier coup de canon. Le Duc alla ensuite attaquer les retranchemens de la Brunette, qui furent défendus par quinze cens hommes: l'action y fut vive de part & d'autre; & l'on y perdit assez de monde, même quelques Officiers de considération.

Une partie des Ennemis se retira

sous la redoute, l'autre se dissipa à travers les Montagnes. Le Duc de la Feuillade fit battre la redoute pendant deux jours; la Garnison demanda à capituler, & fut faite prisonniere de guerre. Après cela on en vint au Château, qui fut vigoureusement battu pendant quatre jours, par douze mortiers, & vingt piéces de gros canon. Les Assiégés qui eurent peur d'être emportés d'assaut, battirent la chamade & se retirerent.

M. de la Feuillade laissa dans Suze la garnison qu'il jugea nécessaire, & marcha brusquement sur la Perouse, dont les retranchemens furent abandonnés par les Vaudois qui le gardoient. De-là, il vint dans les vallées de Lucerne, de St Germain & de St Martin, qui s'engagerent envers lui à demeurer neutres & tranquilles dans leurs habitations; mais ils manquerent bientôt à leur parole. Ce Duc s'en vengea en faisant brûler & saccager totalement Saint Germain & quelques autres lieux; ensuite il dispersa des Détachemens dans les montagnes de Pramola, Coldespis & de la Perouse, & s'empara de Pignerol, du poste de Sainte Brigitte & du Château

d'Osasco, & y mit des garnisons. Mais je reviens à M. de Vendôme.

Ce Prince ayant bien reconnu le Camp de M. de Savoie à Crescentin, & l'ayant jugé inattaquable, s'en vint camper à Fontanello, & de-là à Dezana où il séjourna quelques jours, pour faire fortifier ce poste, celui de Tricero, la petite Ville de Trin & la tête du pont qu'il avoit fait faire sur le Pô, & au moyen duquel on se communiquoit avec Albergotty, qui étoit au-delà de cette Riviere avec dix Bataillons & sept Escadrons, pour couvrir le Montferrat, & le garantir des incursions des troupes de M. de Savoie. Il mit aussi dans Dezana six Bataillons & neuf Escadrons, dans Tricero deux Regimens de Dragons, & trois autres dans Trin, qui étoient aussi chargés de la garde du pont sur le Pô. Ses troupes étoient disposées de maniere, qu'elles conservoient, non seulement une communication avec Cazal, dont il tiroit bien des secours & de la subsistance, mais encore avec Albergotty, & le pouvoient joindre en cas de besoin en très peu de tems. J'ajouterai que cet Officier Général, qui étoit fort entendu, n'avoit pas manqué d'occuper

dans le Montferrat les postes les plus avantageux, qui se communiquoient les uns aux autres par de bons retranchemens.

Toutes ces dispositions étant faites, M. de Vendôme marcha avec tout le reste de son Armée le 5 Juin. Elle consistoit en quarante Bataillons, & cinquante-cinq Escadrons, & arriva devant Verceil, qu'il avoit déja fait investir de son côté par ses troupes, & du côté du Milanois, au-delà de la Sezzia, par le Marquis de las Torrez, Officier Général Espagnol, avec les troupes de cet Etat. M. de Vendôme campa la droite des siennes au Château de la Visalte, proche de la Sezzia, & sa gauche au Canal d'Yvrée; las Torrez mit sa gauche vis-à-vis, de l'autre côté du Canal, à la même hauteur de celle de M. de Vendôme, la Sezzia entre deux. On travailla aussitôt aux lignes.

Verceil est une grande Ville Episcopale des Etats du Duc de Savoie, enceinte de quatorze Bastions bien revêtus, avec un bon fossé, dix demi-lunes & un chemin couvert bien palissadé, & en bon état. Comme ce Prince s'étoit attendu que les François en fe-

toient le Siége, il n'avoit rien négligé pour la munir de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense. Il y avoit mis onze Bataillons de ses meilleures troupes, avec cinq cens chevaux, & pour y commander, un vieil Officier Général de son Armée, en qui il avoit grande confiance. Sans doute que cet Officier avoit acquis quelque réputation; mais il la perdit en cette occasion, comme on le verra par le recit de ce siége. Son Maître lui avoit donné par écrit des ordres précis, qu'il lui avoit commandé de lire publiquement à sa garnison, dès qu'il se verroit assiégé. Ils contenoient précisément de ne point capituler tant qu'il y auroit quelque terrein à défendre, & de faire pendre tous ceux qui en parleroient avant ce tems. Il leur faisoit remarquer, que de la conservation de cette Place importante, qu'il avoit pris tant de peine à munir avec abondance, & où il avoit mis de si nombreuses & de si bonnes troupes, dépendoit en partie celle de son Etat.

Toutes choses étant disposées pour l'ouverture de la tranchée, elle se fit à la droite, la nuit du 14 au 15 Juin, environ à trois cens toises de la Place,

& beaucoup plus près à la gauche, parcequ'il s'y trouva des fonds par lesquels on eut la facilité de s'approcher à couvert. On la dirigea sur un polygone qui étoit une espéce de Citadelle, se trouvant fermé par des ouvrages que les Assiégés faisoient en dedans de la Ville.

Je ne ferai point en détail le Journal de ce siége, où il ne se passa rien de fort mémorable : je dirai seulement qu'on y alla pied à pied ; parceque les Assiégés faisoient un très grand feu de canon & de mousquetterie, qui ne laissa pas de tuer & de blesser bien du monde. Au surplus, je n'ai point vu plus d'une sortie, encore eut-elle peu de succès. Ils firent aussi jouer quelques mines quand on fut près de leurs ouvrages, & elles leur firent plus de mal que de bien ; car les Assiégeans se logerent dans les fossés qu'elles firent ; le chemin couvert fut pris par sappes & logemens ; à la vérité les Assiégés se mirent en devoir de le reprendre ; mais ils furent rechassés par des Compagnies de Grenadiers qui coulerent en dehors, le long des palissades, & firent un si grand feu sur leur flanc, qu'ils ne purent le soutenir.

Ils se retirerent de traverse en traverse ; & ils furent aussi-tôt chassés totalement. On leur prit la demi-lune qui couvroit & défendoit l'approche des Bastions attaqués ; on y trouva assez de difficulté, tant par rapport à sa situation, qu'au grand feu de la Place, & à la quantité d'artifices qu'ils lançoient & jettoient de toutes parts. Il fut aussi très-difficile d'attacher utilement le mineur ; ce qui en retarda la prise de quelques jours, & alongea un peu le siége.

A la fin, l'impatience prit à Chemerault qui se trouva, ce jour, Lieutenant Général de tranchée : ayant remarqué que le feu qui partoit de cette demi-lune, étoit très médiocre, il en inféra qu'il falloit qu'il y eût peu de monde pour la garder ; ainsi, quoique la breche que le canon y avoit faite fût peu pratiquable, & à peine suffisante pour y faire monter dix hommes de front, il ne laissa pas d'entreprendre d'y envoyer un Capitaine de Grenadiers avec sa troupe, qui devoit être soutenu, en cas de succès, par d'autres Détachemens & des Travailleurs. Cet Officier ne trouva point d'opposition, n'y ayant dans la demi-

lune, que douze ou quinze hommes, dont une partie fut prise, & l'autre chassée à coups de fusil.

D'autres Détachemens entrerent aussitôt avec des Travailleurs. On se logea, sans que les Assiégés fissent aucun mouvement pour la reprendre, & on travailla diligemment à faire de bonnes communications de la demi-lune au chemin couvert, sur lequel il y avoit déja des batteriés de canon pour battre en breche les faces & les flancs des deux Bastions attaqués. On en fit aussi dans la demi-lune qui avoit été prise, pour ruiner la courtine: On saigna le fossé; on y fit des especes de galleries, au moyen desquelles on attacha le Mineur, qui commença de travailler. On fut alors fort surpris, quand on entendit battre la chamade le 19 Juillet; d'autant plus qu'on étoit informé qu'il ne manquoit rien aux Assiégés, & qu'on n'ignoroit pas les ordres qu'ils avoient du Duc de Savoie, leur Maître, de ne point songer à se rendre, sous peine de la vie, tant qu'il y auroit du terrein à défendre. On ne doutoit pas qu'ils ne soutinssent, du moins, un assaut, si

tant est qu'ils ne pussent défendre les retranchemens & les retirades qu'ils avoient faites non-seulement sur les ouvrages attaqués, mais aussi dans le dedans de la Ville, pour disputer du terrein pied à pied, conformément à l'intention de leur Souverain.

Ils demanderent donc de sortir armes & bagages, avec les autres honneurs de la guerre, pour être conduits à l'Armée du Duc; & sur ce que M. de Vendôme les vouloit avoir prisonniers de guerre, afin d'affoiblir son Ennemi, il y eut, là-dessus, bien des allées & des venues; à la fin on convint que cette garnison sortiroit en armes, par la breche, mais sous condition, qu'étant arrivée sur les glacis, elle mettroit les armes bas & seroit faite prisonniere de guerre, pour être dispersée dans les Places du Milanois: ce qui fut exécuté. Il y a grande apparence que le Commandant s'en consola; car il n'a jamais osé depuis paroître devant son Maître, ni se tenir à portée de son ressentiment.

L'Armée des deux Couronnes eut, à ce siége, environ mille hommes tués ou blessés, mais aucun Officier

de marque, que Desmarais, Colonel, qui fut tué, & Dreux, Brigadier, blessé.

M. de Vendôme n'eut d'autre inquiétude, pendant ce siége, si ce n'est que le Duc de Savoye fit attaquer un de ses convois par mille chevaux, sous les ordres du Prince Charles de Lorraine, qui eut d'abord quelque avantage, comme c'est assez l'ordinaire en pareille occasion; mais Chartogne, Maréchal de Camp, qui commandoit l'escorte, sut si bien poster son Infanterie, & s'en servir si à propos, que le Prince Charles fut obligé de se retirer avec perte d'une centaine de Cavaliers.

Après cette conquête, où l'on trouva une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, M. de Vendôme fit de nouveaux préparatifs pour une seconde expédition, & auroit bien voulu tomber sur Verrue; mais il jugeoit qu'il n'en pouvoit faire le siége tant que M. de Savoye resteroit dans son Camp de Crescentin. La difficulté de l'en déposter étoit grande; car ce Prince, très habile, n'étoit pas un homme à prendre le change; néan-

moins on n'en désespéra pas ; & l'on commença par envoyer une augmentation de troupes dans le Montferrat, aux ordres d'Albergotty, sous prétexte de mieux couvrir cette Province ; mais effectivement, pour investir Verrue de ce côté-là, si l'on venoit à bout de faire déposter M. de Savoye. Mais ce projet ne réussit pas ; car le Duc ne donna pas dans le piége, la conservation de Verrue étant alors son objet capital & invariable.

Un autre projet, qui étoit encore relatif au premier, au moins en partie, fut de venir camper à San Germano, & d'y sejourner pendant quelques jours, sous prétexte d'attendre la grosse Artillerie, afin de donner le tems à M. de Savoye de s'ébranler de son Camp de Crescentin, pour venir à l'appui d'Yvrée, disputer le passage de la Doria Baltea. Mais ce Prince fut encore inébranlable, & se contenta de jetter onze Bataillons dans Yvrée, avec deux cens Heiduques & douze cens chevaux, qui se camperent au pied de la ville, pour favoriser l'entrée du dernier convoi de munitions qu'il y jetta, par la porte de Turin, à

la

la vûe de M. de Vendôme, qui avoit négligé de faire investir la ville de ce côté-là.

En quittant San Germano, M. de Vendôme alla camper à Santia, petite ville du Piémont ; de-là il vint à Pieuton. Il en partit avec son avant-garde, marchant en ordre de bataille, & suivi du reste de l'Armée. Elle fit son chemin entre les montagnes & le canal d'Yvrée, & arriva devant cette ville le 30 Août.

Yvrée est située au bas des Alpes, & environnée de montagnes qui la dominent, & dont quelques-unes voient une partie des fortifications à revers. Elle est aussi accompagnée d'un côté, par un Fort, ou Château, & de l'autre, par une petite Citadelle. Il y avoit aussi en cette ville, un fauxbourg, que les Assiégés avoient retranché, & qui étoit entouré d'une muraille terrassée.

En arrivant devant la Place, M. de Vendôme trouva la plûpart de ces montagnes occupées par des Détachemens Ennemis. Il en fit faire, de son Armée, plusieurs, qui gagnerent les sommets de ces hauteurs à grands coups de fusil, & rencognerent ces Détache-

mens dans leur Ville, si bien que les siens se rendirent maîtres des montagnes, où l'on établit de bons postes.

Son Armée fut d'abord de trente-quatre Bataillons, fortifiés de douze autres, tirés des troupes du Duc de la Feuillade. Il avoit aussi soixante-dix Escadrons & soixante piéces de gros canons, douze mortiers & quantité de munitions de guerre & de bouche : la tranchée fut ouverte devant la Ville, & fort près. La nuit du 2 au 3 Septembre, on établit plusieurs batteries qui tirerent le sur-lendemain avec succès, & firent bréche aux bastions attaqués, & à quelques petits ouvrages qui se trouverent plus difficiles à ruiner qu'on ne l'avoit cru.

Le 8 on arriva si près du chemin couvert, qu'on s'y logea sur une espece de contre-garde, qui fut peu disputée. Le même jour M. de Vendôme fit faire un pont sur la Doria. Ce pont fut assuré par quelques Travailleurs ; & le lendemain M. de Vendôme y fit passer la Brigade de la Marine, qui alla s'emparer des hauteurs au-delà de cette riviere, d'où les Assiégés auroient pû incommoder les troupes pendant l'assaut qu'il prétendoit faire donner à la ville.

Le 10, le convoi de munitions de guerre entra dans la Place, sans aucune opposition, par la porte de Turin. Afin d'empêcher que pareille chose n'arrivât une seconde fois, M. de Vendôme fit passer la Doria à trente Escadrons, qui investirent entierement la Place. On travailla les jours suivans aux Batteries sur le chemin couvert, qui fut pris par sappes; & à la descente du fossé on attacha le mineur à une face du bastion. Ensuite, & jusqu'au 18, les Batteries, par leur grand feu, firent des bréches fort considérables & culbuterent une Redoute au-delà de la Doria, qu'on appelloit la Cassine. On faisoit toutes les dispositions nécessaires pour faire sauter la mine & donner l'assaut, quand le Comte de la Trinité vint de la part de Kirkbaum, Gouverneur & Officier Général dans les Troupes de l'Empereur, pour demander à capituler pour la Ville seulement. Comme M. de Vendôme n'y voulut point entendre, à moins qu'il ne rendît les Forts en même-tems, ce Gouverneur refusa d'accepter cette condition. Il fit passer son artillerie, ses munitions & ses troupes dans les Forts & dans un Fauxbourg qu'il avoit fait retrancher.

Il rompit le pont de communication, & fit dire à M. de Vendôme qu'il lui abandonnoit la Ville, le priant de vouloir bien faire prendre soin des blessés & des malades qu'il y avoit laissés.

Aussi-tôt nos troupes y entrerent & se saisirent des portes. On fit une nouvelle Batterie sur le bord de la riviere, qui fit bientôt une bréche considérable à la muraille du Fauxbourg, où l'on se prépara à donner l'assaut avec huit Compagnies de Grenadiers & douze Piquets. On avoit disposé, outre cela, une quantité de Carabiniers dans les maisons de la ville qui dominoient le Fauxbourg. Le 9, à la pointe du jour, les troupes commandées se trouverent à portée de monter à l'assaut, & se saisirent d'abord d'une Redoute où il y avoit cinquante hommes, & d'une Cassine où il y en avoit une vingtaine, dont quelques-uns furent tués & le reste fait prisonnier. De-là on marcha au pied de la bréche; & les Ennemis s'étant présentés pour la défendre, il sortit un feu si terrible des maisons de la ville où les Carabiniers avoient été postés, que le Commandant fut contraint de faire battre la chamade & de se rendre à discrétion; la Citadelle en fit de même.

Il ne restoit plus que le Fort, dans lequel Kirkbaum s'étoit enfermé avec sept ou huit cens hommes. M. de Vendôme le fit aussi-tôt sommer de se rendre, avec menace qu'il ne lui feroit point de quartier, s'il s'opiniâtroit davantage. Il demanda une suspension d'armes de trois ou quatre heures, pour aviser à ce qu'il auroit à faire; elle lui fut accordée; au bout de ce tems il envoya demander que sa garnison fût conduite à l'Armée de M. de Savoye. Cette proposition extraordinaire n'ayant pas été écoutée, la tranchée fut ouverte devant ce Château la nuit du 20 au 21, & poussée bien avant; dès les matin les Assiégés firent une sortie sur les Travailleurs, qui en furent un peu ébranlés, comme il arrive toujours; mais Dreux, Brigadier de tranchée, s'étant mis à la tête de quelques Compagnies de Grenadiers, les repoussa jusqu'au chemin couvert, & leur tua du monde. Les Assiégés tenterent de se retirer par les montagnes: comme on s'en doutoit, on y avoit mis de bons postes; ainsi il n'y eut pas moyen de se sauver.

Le jour suivant M. de Vendôme fit encore sommer Kirkbaum de se ren-

dre ; on entra en pour-parler ; on donna des ôtages ; & on convint d'une suspension d'armes pendant quelques heures. Comme on ne conclut rien, le feu recommença de part & d'autre avec beaucoup plus de vivacité, jusqu'au lendemain que Kirkbaum se rendit à discrétion avec sa garnison ; tellement que le Duc de Savoye perdit encore onze Bataillons qui furent dispersés dans les Places du Milanois.

Pendant que l'Armée de France étoit occupée à ce siége, M. de Savoye forma un projet, qui certainement auroit fort déconcerté M. de Vendôme, s'il eut réussi, & lui auroit coupé ses vivres, qu'il tiroit du Milanois ; c'étoit la surprise de Verceil, qu'il avoit méditée, sur ce qu'il avoit appris que presque toute la garnison de cette Place en avoit été tirée pour servir ailleurs, & qu'il n'y restoit plus que sept à huit cens hommes, parmi lesquels M. de Savoye avoit fait introduire une quantité de prétendus déserteurs de ses troupes, qui s'y étoient venus rendre, & y avoient pris parti. Il avoit été concerté qu'un tel jour, à l'ouverture d'une porte qu'on leur avoit désignée, ils se rendroient maîtres du corps-de

garde intérieur. Le Prince Charles de Lorraine, qui étoit chargé de l'exécution, partit du Camp de M. de Savoye à Crescentin, au crépuscule de la nuit du 21 au 22 de Septembre, avec huit cens chevaux, portant chacun un fantassin en croupe, qui furent suivis par douze cens Grenadiers. Mais il arriva heureusement que les guides qui conduisoient ces troupes, se perdirent en chemin, & qu'elles ne purent arriver que de jour à la porte dont on étoit convenu, & que les cinquante Grenadiers qui s'étoient coulés contre la barriere avancée, pour s'en saisir dès qu'on l'ouvriroit, ne purent se cacher sans être apperçus par une sentinelle du rempart. Si ce contre-tems ne fut pas survenu, le Prince Charles devoit accourir à toutes jambes avec sa Cavalerie, & entrer dans la ville suivi des Grenadiers. Les déserteurs devoient faire main basse sur ceux du corps-de-garde intérieur : mais la sentinelle ayant averti le corps-de-garde, l'Officier fit prendre les armes; la porte ne fut point ouverte ; le Commandant vint ; & les Officiers Majors arriverent d'abord avec ce qu'ils purent ramasser de monde. On tira force coups